Faculté des sciences économiques,
sociales, politiques et de communication
École des sciences politiques et sociales (PSAD)

Prière, travail et non-violence

Ethnographie de la communauté de l'Arche du Gwenves

Autrice : Annie Delville
Promotrice : Julie Hermesse
Lectrice : Caroline Sappia
Année académique 2025-2026
Master [120] en anthropologie, à finalité approfondie

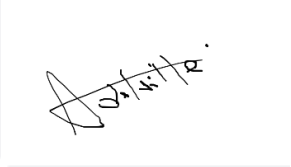
Déclaration déontologique

Je déclare sur l'honneur que cette monographie a été écrite de ma plume, sans avoir sollicité d'aide extérieure illicite, qu'elle n'est pas la reprise d'un travail présenté dans une autre institution pour évaluation, et qu'elle n'a jamais été publiée, en tout ou en partie. Toutes les informations (idées, phrases, graphes, cartes, tableaux …) empruntées au faisant référence à des sources primaires ou secondaires sont référencées adéquatement selon la méthode universitaire en vigueur. Je déclare avoir pris connaissance et adhérer au Code de déontologie pour les étudiants en matière d'emprunts, de citations et d'exploitation de sources diverses et savoir que le plagiat constitue une faute grave.

Si j'ai eu recours à l'IA, j'ai scrupuleusement respecté les règles établies en la matière par la note du bureau Faculté ESPO en date du 1er juillet 2024, tout particulièrement dans son point 4. J'ai utilisé l'outil Claude (Sonnet 4.6) pour trouver des éléments bibliographiques.

Je déclare sur l'honneur que toutes les idées, analyses, interprétations et références mobilisées proviennent de ma lecture personnelle des textes cités. Je déclare avoir pris connaissance et adhérer au Code de déontologie pour les étudiant(e)s en matière d'emprunts, de citations et d'exploitation de sources diverses en ce compris l'usage des outils d'intelligence artificielle générative et savoir qu'un plagiat ou que toute autre forme d'irrégularité est une faute grave et est susceptible de donner lieu aux procédures et sanctions prévues aux articles 107 à 114 du RGEE (Règlement général des études et des examens)

Fait à Bruxelles le 10 août 2026,



Remerciements

Je tiens, tout d'abord, à adresser mes plus vifs remerciements à ma promotrice, Julie Hermesse, pour sa disponibilité, ses relectures attentives et la confiance qu'elle m'a accordée tout au long de ce travail.

Je remercie aussi l'ensemble des professeurs qui m'ont accompagnée et formée durant ces deux années de master en anthropologie.

Je voudrais exprimer toute ma gratitude aux membres de la communauté de l'Arche du Gwenves, qui m'ont accueillie pendant de longs mois et ont partagé avec moi leur quotidien. Je reste profondément touchée par l'hospitalité, la gentillesse et le soutien de chacune des personnes que j'ai eu la chance de découvrir, dans la communauté comme en dehors. Merci à elles pour tout ce qu'elles m'ont transmis et pour la sincérité de leurs témoignages. Leur générosité et leur bienveillance m'ont accompagnée avant, pendant et après mon expérience de terrain. Ce sont elles qui ont fait de cette monographie bien plus qu'un travail d'étudiante en fin de formation, et c'est vers ce coin de Bretagne que va toute ma gratitude.

Mes remerciements vont enfin à celles et ceux qui, d'une manière ou d'une autre, m'ont aidée à mener ce travail à son terme. Je remercie ma famille, et particulièrement mes parents, pour leur aide dans la mise en forme. Merci à mes amies du master, qui m'ont épaulée, et donné la force de persévérer, ainsi qu'à mes amis du kot à projet, le Kot Jeunes et Nature, pour la joie, la légèreté, les conseils et le soutien qu'ils m'ont apportés tout au long de ce cheminement.

Table des matières

Déclaration déontologique **3**

Remerciements **5**

Introduction générale **8**

Partie I : Ancrage méthodologique et question de recherche **10**

Chapitre 1 : Méthodologie **10**

1.1. Entrée sur le terrain 10

1.2 Choix du terrain et démarche méthodologique 15

1.2.1 Méthode ethnographique 15

1. 2.2 Entretiens et anonymisation 17

1.2.3 Écriture inclusive et vocabulaire du terrain 18

1.2.4 Datation des citations et parole située 19

Chapitre 2 : Fil conducteur de ma recherche **20**

2.1 Trois questions ayant guidé ma recherche 20

2.2 Problématiques centrales : quête d'unification dans le quotidien communautaire entre prière et travail 21

Partie II : L'Arche du Gwenves **24**

Chapitre 3 : L'Arche du Gwenves : contexte de terrain **24**

3.1 L'histoire de Lanza del Vasto et des communautés de l'Arche 24

3.2 Une journée au Gwenves 40

3.3 Les membres de la communauté 44

Chapitre 4 : La Règle et les vœux : horizon des pratiques **54**

4.1. La Règles et les chapitres 54

4.2 Entrer, cheminer, rester (ou partir) 60

4.2.1 Cinq degrés d'engagement 60

4.2.2 Discernement mutuel 65

4.3 Notion centrale : la non-violence 67

4.3.1 « Cohérence de vie et vie unifiée » comme réponses aux violences 67

4.3.2 La non-violence et conversion 71

Partie III : Communauté, prière, travail: « la vie unifiée » à l'épreuve du quotidien **73**

Chapitre 5 : Communauté et partage **73**

5.1 La communauté intentionnelle : amorces théoriques et réalité de terrain 73

5.1.1 Définition de la communauté intentionnelle 75
5.1.2 L'Arche et le retour à la terre 77
5.2 Le partage 79
Chapitre 6 : La vie de prière au quotidien 86
6.1 Le temps ritualisé : une architecture du quotidien 89
6.1.1 La journée scandée par la prière 89
6.1.2 La place du silence 91
6.1.3 Retrait relatif 92
6.2. Le corps priant : gestes, postures et incorporation 97
6.2.1 Les corps et la prière 97
6.3. L'ascétisme : se dépouiller pour s'ouvrir 100
6.3.1 Les pratiques de renoncement au quotidien 100
6.3.2 La non-violence en pratique : du renoncement au travail sur soi 101
6.4. La fête et célébrations : « faire corps » 102
6.4.1 Les temps forts liturgiques 102
6.5. La prière inter-religieuse : entre ouverture et ancrage 106
Chapitre 7 : La vie de travail 109
7.1 Le travail comme subsistance : deux matinées 110
7.2 Autonomie sobre et écologique 114
7.2.1 Secteurs complémentaires et polyvalence 115
Chapitre 8 : Fragilités et paradoxes 117
8.1 Mise en contexte : L'annonce d'un départ 117
8.2 Annonce du départ de la famille 117
8.3 La trajectoire du départ de la communauté de l'Arche 121
8.3.1 L'arrivée et les motivations 121
8.3.2 Les au revoir 125
8.3.3 Le départ et l'après 126
8.4 D'autres départs et fragilités 128
Chapitre 9 : Ecologie, non-violence et Arche du Gwenves 130
Conclusion générale 136
Bibliographie 140

Introduction générale

L'Arche du Gwenves est le lieu que j'ai intégré du 15 septembre 2025 au 17 janvier 2026, après une semaine de repérage l'été 2025. Mes carnets de terrain se sont remplis autant de phrases entendues à la volée, de bribes de discussions, d'horaires quotidiens et de moments phares que de listes d'ingrédients pour la pizza, de jours de traite à retenir ou de paroles de chansons. Partageant le quotidien de la communauté, je me suis jointe aux prières, aux journées de maraîchage, aux matinées de traite, aux nombreux repas partagés, aux chantiers de construction, aux fêtes du samedi soir et bien plus encore. Cette immersion de quatre mois, complétée par une vingtaine d'entretiens enregistrés, constitue le matériau de ce travail.

L'alternative que décrit ce mémoire tient en quinze personnes, une quarantaine d'hectares dans le Finistère sud et une Règle écrite en 1975. Cette communauté s'inscrit dans un mouvement plus large, ethnographié au tournant des années 1970-1980 par Danièle Léger et Bertrand Hervieu. Ils décrivent le mouvement communautaire comme le « mode de socialisation utopique d'une protestation sociale, et en tant que mode d'acculturation de cette protestation aux valeurs et normes de la société dominante » (Léger et Hervieu, 1983, p. 216)

Les membres de l'Arche nomment "*unification des dimensions de la vie*" la manière avec laquelle ils cherchent à vivre leur vie en unifiant (c'est-à-dire en les pensant de manière intégrée et reliée) les notions et temps de travail, de prière, de vie en communauté et de rapport à la terre. C'est cet effort quotidien et les tensions qu'il rencontre, que suit cette monographie. Comment les membres de l'Arche du Gwenves s'efforcent-ils, jour après jour, d'appliquer cet enseignement et quelles fragilités émergent de cette tentative ?

Le travail se déploie en trois parties. La première expose la démarche ethnographique et construit la problématique. La deuxième situe la communauté : l'histoire du fondateur Lanza del Vasto et des communautés de l'Arche, la composition du Gwenves, puis le cadre qui précède ses membres (la Règle, les sept vœux et les cinq degrés d'engagement) éclairé par les travaux sur les communautés intentionnelles (Jacquier, 2011 ; Cordellier, 2018) et sur le monachisme contemporain (Hervieu-Léger, 2017). La troisième suit l'unification dans le concret : la vie de prière, puis la

vie de travail comprise comme subsistance (Pruvost, 2021), avant d'interroger ce que les départs provoquent comme questionnement au sein de la communauté.

Partie I : Ancrage méthodologique et question de recherche

Chapitre 1 : Méthodologie

1.1. Entrée sur le terrain

J'entends parler de l'Arche du Gwenves pour la première fois en mai 2024, sur le coin d'une table, passant quelques semaines dans le sud de la France dans une communauté non liée mais dont certains aspects se recoupent avec l'Arche du Gwenves. « *L'Arche, c'est 15 personnes en Bretagne, c'est un peu comme nous mais avec beaucoup plus de travail, beaucoup moins de confort et bien plus de rusticité. Là-bas, ça bosse, c'est "traite des vaches" tous les matins, tous les jours, sans exception* », m'explique-t-on.

Au printemps 2025, à la recherche d'un terrain pour ma monographie dans le cadre du master en anthropologie, j'obtiens les coordonnées d'Elisabeth, hôtesse de la communauté de l'Arche du Gwenves en Bretagne, et la contacte en lui expliquant ma démarche : « venir passer quatre mois dans votre communauté, m'immerger complètement dans votre quotidien, réaliser mon terrain d'étudiante en anthropologie. » Pas de réponse… J'insiste et j'obtiens la réponse: « *Nous n'avons pas l'habitude de ce genre de demande, j'en parle à la communauté et te reviens. Paix, force et joie. Elisabeth* ». Après quelques échanges, la proposition amenée est la suivante : je vais rencontrer la communauté une semaine ou deux durant l'été 2025, en repérage, avant d'envisager une immersion de plusieurs mois : « *La vie est intense, acétique et spartiate ici ! Il est bon de vérifier de part et d'autre si nous pouvons l'imaginer ensemble pour plusieurs mois.* »

En juillet 2025, sur mon panneau d'auto-stoppeuse, les grandes lettres rouges indiquent *Plonéour-Lanvern.* Postée sur le coin d'un rond-point de la ville de Quimper, j'attends qu'une voiture s'écarte de la route, me faisant comprendre qu'elle m'amènera à ma destination. Les routes se rétrécissent au fur et à mesure que nous avançons. J'échange avec la conductrice tout en laissant mon regard se noyer dans les paysages qui m'entourent. Nous passons des ponts et beaucoup de forêts. Le soleil

perce entre les arbres qui s'élèvent des deux côtés de la route. Un mélange d'appréhension et d'excitation s'installe en moi.

La chance de mon côté, je suis déposée précisément devant ce point qui indique les coordonnées GPS sur mon téléphone qui indique « Communauté et ferme de l'Arche du Gwenves ». Je ne vois qu'un hangar ouvert devant moi. Nous sommes au bord d'une route. A ma droite, je vois un panneau en bois adossé à une pierre indiquant « Communauté de l'Arche du Gwenves ». Deux femmes se tiennent devant moi, à l'entrée du hangar. Elles me regardent comme si je n'étais pas attendue ici, ou du moins pas maintenant. L'une d'elles est habillée en bleu de haut en bas, une jupe jusqu'aux pieds et une blouse par-dessus. L'autre porte un jean et une blouse simple. Je me présente en rappelant les derniers échanges courriels qui stipulaient mon arrivée en stop, en ce jour précis. Surprise et incompréhension sur leurs visages … Elles finissent par m'accueillir et me souhaiter la bienvenue. Je viens de rencontrer Elisabeth et Christiane.

« *Tu peux aller mettre tes affaires à Quillianet.* » A quelques minutes à pied du lieu de la communauté, je trouve une ruine envahie par la végétation. En face, une maison à deux étages, faite de briques blanches, face au soleil d'été se présente devant moi. Une toilette sèche se tient à droite dans une petite cabane en bois à droite de la maison.

Je pousse la porte de la maison. Dedans, un grand poêle, quelques buches à côté, une grande table en bois, quelques chaises, une gazinière, un évier, deux canapés. La poussière sur la table, la vaisselle rangée dans l'armoire, cet espace ne semble pas être utilisé souvent. La box wifi sur l'étagère surprend mon regard. A l'étage, trois chambres. La mienne est simple, petite et comprend l'essentiel. Une fenêtre avec vue sur la ruine, un lit simple, un grand bureau, une armoire et une chaise.

Au milieu de l'été, ma semaine d'observation à l'Arche est une « semaine de chantier ». Quelques fois par an, la communauté met en suspens différentes activités pour se consacrer à l'avancement d'un chantier sur le lieu. Construction d'une partie du hangar, de la salle commune, de la fromagerie ou de la façade, le choix est fait à l'avance et les bras sont présents pour aider. « *On fera beaucoup de bardages cette semaine.* » Sur les échafaudages peu stables, j'intègre une équipe composée de neuf

hommes à l'exception de Blandine et moi-même. Blandine est une habituée de l'Arche, nous nous lierons d'amitié rapidement en discutant de notre manque de vocabulaire et de compétences dans le domaine de la construction. Latte après latte, coup de marteau après coup de marteau, l'avant du hangar se construit ou du moins se rénove, à la force de nos bras et de nos méninges qui calculent, mesurent, planifient et exécutent.



Figure 1. Construction d'un mur. Photo du 15 juillet 2025 par A. Delville

Nos journées sont rythmées : réveil 7h, petit déjeuner, prière 9h, temps sur le chantier, déjeuner 13h, chantier, prière 16h, chantier, prière 19h, dîner. A chaque heure, la cloche sonne. La visseuse en main, le crayon dans ma poche, j'ai entendu parler du *rappel* rapidement par Blandine. Elle m'explique ce rituel, instauré toutes les heures de la journée de travail par la communauté de l'Arche. Quelques instants d'arrêts dont le but est de se reconnecter à ce que nous sommes en train de faire. Du haut de l'échafaudage, je vois le petit groupe de neuf personnes déposer les outils en main, descendre l'échafaudage pour certains, rester dessus pour d'autres et arrêter tout mouvement. Avant de faire de même, j'observe les yeux qui se ferment sur les visages de mes collègues de chantier. Un grand silence s'ouvre durant ces quelques secondes. Les oreilles se reposent après une matinée bruyante de coups de marteau, sciages et de grimpe sur l'échafaudage. Devant moi, Eloi, à l'Arche depuis quatre ans, dépose sa latte en bois, me tourne le dos pour se grandir. Il étire ses bras avant de s'immobiliser complètement. Il semble prendre une grande respiration avant de retourner, récupérer sa latte en bois et son crayon en bouche.

Nos journées sont ponctuées par les repas et les temps de prière. Dans mon carnet de terrain, je décris le déjeuner de ce jeudi du mois de juillet. A 13h, nous sommes une vingtaine de personnes, assis et assises, dehors, sur les murs en pierres et les bancs qui entourent une table, au centre, qui présente des plats colorés. Le soleil dans le dos, une parcelle de terre s'étale sur plusieurs centaines de mètres derrière nous. Au

centre du champ derrière nous, une structure en bois, en carré comprend des chaines. Tous les matins, les vaches y sont attachées le temps de leur traite. Sur la table, la tomme de fromage figure, ronde et crouteuse, vieille de plusieurs mois d'affinage. Les mets ne sont composés pratiquement que d'ingrédients de la ferme. A côté de moi, François, arrivé à l'Arche depuis quelques mois, me dit « *c'est donc toi l'étudiante qui pense venir en septembre ? Pour les mois difficiles tu sais ! c'est l'hiver en Bretagne là que tu vas vivre.* » En quelques échanges, je prends connaissance du passé militant de François, de son implication dans la construction avec des matériaux renouvelables et de son revirement de vie, en famille avec Adèle et leur petite Anna d'un an et demi, depuis son arrivée à l'Arche du Gwenves.



Figure 2. Bardage et échafaudages. Photo du 17 juillet 2025 par A. Delville

A 19 heures, l'heure de la dernière prière de la journée sonne. Dans la salle commune, le soleil pénètre les grandes baies vitrées. Nous sommes en cercle et au milieu de nous, une bougie est posée au sol, sur son bougeoir en bois. Nous sommes une vingtaine autour de cette petite flamme.

Après quelques jours, je commence à distinguer les membres les plus anciens de la communauté de plus récents et de ceux de passage qui tiennent, comme moi, dans leurs mains un livret de prière. Une voix rompt le silence du lieu pour citer une prière qui nous est indiquée à la page deux d'un livret qui comprend sept prières. Les autres voix se joignent, tandis que la plupart des regards restent fixés sur la bougie. Un court silence, une prière brève, puis quatre personnes croisent les bras sur leur poitrine et prononcent ensemble quelques mots. C'est l'un des sept vœux pris par les *compagnon*s et compagnes lors de leur engagement à l'Arche. Chaque soir, les plus engagés en récitent un pour se rappeler l'alliance qui les lie à la communauté et à l'héritage de Lanza del Vasto. Le chapitre suivant reviendra en détail sur ces vœux, colonne de tout engagement à l'Arche. Leur parole terminée, Elisabeth se place

devant son voisin de gauche, joint les mains en forme de prière et prononce : « *La paix* ». Elle passe à la personne suivante, et ainsi de proche en proche jusqu'à arriver devant moi. Son regard se plonge dans le mien. Je suis intimidée par ce contact visuel tenu, prolongé. Après quelques secondes, elle me dit : « *La paix, Annie*. » À mon tour, sans décrocher le regard, je lui souhaite la paix. Une nouvelle personne s'avance déjà devant moi. A nouveau, le regard soutenu, le sourire en coin, je m'excuse de ne pas me rappeler du prénom. Il me le souffle et j'énonce, les mains jointes devant ma poitrine, en m'abaissant légèrement, « *La paix, Robert ».* Le tour se termine. Très peu habituée à ce genre d'interactions qui me semblent longues et durant lesquelles mon cerveau bouillonne pour retrouver les prénoms des personnes avec qui j'ai passé la journée, le cercle se clôture et le rituel reprendra place demain à la même heure. Avec Blandine, nous sortons de la pièce, enfilons nos chaussures et nous dirigeons vers le frigo communautaire. Dans la cuisine éclairée par deux bougies autour de nos assiettes, Blandine et moi sommes deux ce soir à partager la soupe et le pain de la communauté. Nous refaisons le monde, partageons bribes de nos parcours et bouts de nos expériences. Nous repassons notre journée en revue, nos manques de vivacité devant les demandes de plus en plus pointues des *« chefs de chantier ».* Vers 21h, nous soufflons les bougies, quittons la cuisine communautaire pour regagner, à pied, Quillianet, également connu comme « la maison des stagiaires ». Fin aout 2024, un mois et demi plus tard, Elisabeth m'appelle et m'annonce que ma venue pour une période de quatre mois a été validée à l'unanimité par l'ensemble des personnes qui constituent la communauté actuelle. « *Tu viens en hiver ; donc surtout n'oublie pas des affaires chaudes et de pluie et ici on ne sait pas vivre sans lampe frontale.* »

J'intègre donc, le 15 septembre 2025, la communauté de l'Arche du Gwenves, ce lieu où le travail de la terre et la prière s'unissent pour tisser le quotidien d'un groupe qui deviendra mon terrain d'étude anthropologique jusqu'en janvier 2026. Dans cette campagne du Finistère sud, les membres me parlent d'une « vie unifiée », où le travail, la vie communautaire et la foi ne font qu'un, dans la fidélité à l'idéal de non-violence légué par Lanza del Vasto. C'est cet effort quotidien pour unifier toutes les dimensions de l'existence, et les tensions qu'il rencontre, que cette monographie se propose de suivre pas à pas. Mon expérience d'étudiante en anthropologie, au sein de cette communauté rurale, fut riche en observations, en échanges et en questionnements.

1.2 Choix du terrain et démarche méthodologique

1.2.1 Méthode ethnographique

Ce mémoire s'appuie sur une démarche ethnographique fondée sur quatre mois d'observation participante dans la communauté de l'Arche du Gwenves, du 15 septembre 2025 au 17 janvier 2026, complétée par une semaine préliminaire en juillet 2025. Cette immersion longue m'a permis de partager le quotidien de la communauté dans toutes ses dimensions : les méditations et prières quotidiennes, les temps de travail (maraîchage, boulangerie, cuisine, accueil), les temps de fête, les discussions philosophiques à table, les soirées éclairées à la bougie, les chantiers collectifs et les moments d'intimité communautaire.

Ma subjectivité et le choix de mon sujet ont eu une influence sur mon expérience de terrain et sur la rédaction de ce travail. Comme l'explique Sophie Caratini dans *Les non-dits de l'anthropologie* (2004), « la part de connaissance "sur" l'autre, acquise au moment de l'expérience, est directement dépendante du point de vue » (p. 63). Or, ce point de vue dépend de la place de l'ethnographe, et cette place dépend elle-même des intentions de la chercheuse et du choix l'ayant orientée vers cet objet de recherche, choix souvent lié à de la sympathie (Caratini, 2004). Pierre-Joseph Laurent (2019) soutient que la condition d'objectivité de la recherche par observation participante découle d'une reconnaissance assumée de sa subjectivité et d'un travail rigoureux sur celle-ci. Cette affectivité permet un basculement, celui de « franchir une distance culturelle » (Laurent, 2019) : c'est par l'engagement sur le terrain, par la pratique quotidienne, qu'il devient possible d'accéder à ce qu'il nomme une « familiarité informée ».

Mon choix de terrain est motivé par un cheminement personnel qui m'habite depuis une prise de conscience des limites planétaires, il y a quelques années. Étonnée par les choix de vie de certaines personnes et leur décision de pratiquer, au quotidien, une sobriété qui décale de mon quotidien, je me suis intéressée, lors de mes études en psychologie, aux raisons qui poussent des adultes à vivre en collectif, dans des éco-lieux. En 2024, j'ai rencontré pour la première fois une communauté chrétienne qui alliait quotidien sobre, travail, repas au feu de bois et prières quotidiennes, et engagement écologique. Le combat écologique n'y était pas au cœur des discussions,

il semblait plutôt vécu dans les gestes, dans les choix de consommation et de production. Moi-même touchée par une nouvelle sensibilité au vivant et à la foi chrétienne, je me suis questionnée sur la dynamique et le dialogue entre engagement écologique et dimensions religieuses. C'est ce cheminement qui m'a conduite, un an et demi plus tard, à contacter Elisabeth pour lui proposer une immersion à l'Arche du Gwenves.

Passer quatre mois dans la communauté, me joindre aux méditations quotidiennes, prendre part à toutes les prières, aux temps de fêtes chrétiennes, aux discussions et aux soirées contemplatives, m'a amenée à revisiter ma propre manière d'être au monde sur de nombreux aspects. Un biais auquel j'ai dû prêter attention est celui que Jean-Pierre Olivier de Sardan (1995, p.80) nomme « l'enclicage »: le risque, pour le chercheur, de se voir assimilé à une « clique » ou une « faction » locale, dont il reprendrait le point de vue et qui lui fermerait l'accès aux autres. Sur mon terrain, ce risque tenait à la place centrale des *compagnon*s fondateurs, dont le discours, cohérent et structurant, s'impose aisément comme la parole de la communauté tout entière. J'ai donc veillé à recueillir aussi les voix plus discrètes ou discordantes, celles des personnes de passage telles que les stagiaires, les habitués externes à la communauté, des membres en questionnement, de celles et ceux qui ont fini par partir, afin de ne pas confondre le récit d'un groupe avec celui du collectif. Discuter avec des personnes extérieures au lieu et lire différentes perspectives de la littérature anthropologique et sociologique sur les questions communautaires m'a aidée à ne pas m'en tenir à une vision unique, et donc à une représentation trop étroite du terrain.

Comme le rappelle encore Caratini (2004), « s'investir personnellement dans la réalité d'autrui, accepter d'entrer en relation avec des gens d'une autre culture, qu'elle soit proche ou lointaine, impose une ouverture » (p. 23). Il m'a fallu, dans cette perspective, à la fois mettre de côté mes préconceptions et considérer les biais du terrain comme une source de savoir, comme des éléments constitutifs de l'expérience à analyser plutôt qu'à écarter. Tout au long de mon terrain, j'ai ainsi navigué entre cette nécessaire prise de distance et l'attention à ce que ma propre posture, mes réactions pouvaient révéler du terrain.

1. 2.2 Entretiens et anonymisation

En complément des mois d'observation participante, j'ai réalisé des entretiens semi-directifs enregistrés durant mon dernier mois de terrain, en janvier 2026. Ces entretiens se distinguent des innombrables discussions informelles menées au fil du quotidien par leur cadre plus formel : ils ont fait l'objet d'un accord préalable, ont été enregistrés avec le consentement des personnes, puis retranscrits. Certains ont eu lieu au milieu des activités quotidiennes, dans la boulangerie en défournant les pains du jour, dans la cuisine autour d'un thé, d'autres dans un cadre plus posé, dans la salle commune ou dans la maison des personnes interrogées. Je n'ai pas pu réaliser un entretien enregistré avec chaque membre : certains se sont montrés réticents à l'idée d'être enregistrés, d'autres ont considéré que les discussions informelles quotidiennes suffisaient à nourrir ma réflexion. J'ai respecté ces préférences, en veillant à ce que la parole de chacun trouve sa place dans la restitution.

La question de l'anonymisation des personnes et du lieu s'est posée durant tout mon terrain et a fait l'objet d'une discussion approfondie avec plusieurs membres de la communauté durant la phase de rédaction. À l'issue de ces échanges, j'ai fait le choix de conserver le nom de la communauté, l'Arche du Gwenves, ainsi que les prénoms réels des personnes ayant explicitement donné leur accord pour être nommées. Ce choix a été validé par les *compagnon*s fondateurs lors d'un échange dédié à cette question, et je l'ai également confirmé individuellement auprès de chaque personne dont la parole est mobilisée dans ce mémoire.

Cette décision s'inscrit dans une perspective de reconnaissance de la parole des membres de la communauté, considérés comme des interlocuteurs et interlocutrices à part entière plutôt que comme de simples « informateurs » anonymes. Comme le souligne Sophie Caratini (2004), ce mot d'« informateur », que l'université enseigne pourtant à mobiliser, n'est pas neutre : il « flirte avec les notions d'indicateur, voire de traître » (p.43). Utiliser la notion d'interlocuteur, c'est mettre en avant les relations qui se tissent avec les acteurs et actrices de terrain.

Cette monographie ne prétend pas à une véritable co-construction du savoir, la relation entre les membres de la communauté et moi-même s'étant nouée avant, pendant et après le terrain. En amont de mon immersion, j'ai échangé avec plusieurs

membres sur ma posture d'étudiante en anthropologie et sur les thématiques susceptibles de les intéresser ou de les concerner. Durant la rédaction, je les ai recontactés par téléphone pour vérifier certaines données, majoritairement sur l'histoire de la communauté.

Le contenu s'est donc construit avec des allers-retours en instaurant un dialogue continu avec les personnes de terrain, disposées à corriger, modifier mes perspectives. Le non-besoin d'anonymisation s'appuie également sur le caractère à diffusion restreinte de ce mémoire, qui n'est pas destiné à une publication grand public : le texte est lu par ma promotrice et par une lectrice. Après ma défense, je transmettrai ce mémoire à la communauté.

Certains passages sensibles, notamment ceux qui touchent aux départs, aux tensions relationnelles ou aux vécus intimes, ont été envoyés aux personnes concernées avant le dépôt du mémoire, afin qu'elles puissent en valider le contenu ou demander des ajustements. Cette démarche de restitution avant publication me semblait relever d'une éthique importante à l'égard de la communauté qui m'a accueillie avec confiance.

1.2.3 Écriture inclusive et vocabulaire du terrain

Par souci de lisibilité, j'ai décidé de ne pas adopter les conventions strictes de l'écriture inclusive dans cette monographie. Je décide également de ne pas opter pour l'écriture inclusive car ce langage n'est pas celui utilisé par les membres de mon terrain qui rassemblent le féminin et le masculin sous le masculin générique. Je tente néanmoins d'éviter le masculin générique lorsque cela est possible. Concernant le vocabulaire propre à l'Arche, j'ai choisi de conserver les termes tels qu'ils sont utilisés par les membres eux-mêmes : ainsi, le mot « *compagnon* » désigne, dans le langage des membres de la communauté, à la fois les hommes et les femmes ayant prononcé les sept vœux fondateurs.

Tout au long de cette monographie, les termes en italique signalent le vocabulaire du terrain, c'est-à-dire les catégories qu'emploient les membres de la communauté eux-mêmes pour désigner leur mode de vie, leurs pratiques et leurs statuts. Il s'agit de termes comme *compagnon*, *novice*, *rappel*, *tribu*, ou d'expressions comme *esprit de l'Arche*. Ce choix permet de respecter la spécificité du vocabulaire propre au terrain

et de distinguer clairement ces catégories de mes propres analyses comme de celles issues de la littérature. Il s'agit d'un point d'attention, selon Jean-Pierre Olivier de Sardan (1995) qui invite à prendre au sérieux les mots que les personnes rencontrées emploient pour se dire et pour dire ce qu'elles font, sans les traduire trop vite dans le vocabulaire de l'anthropologue.

1.2.4 Datation des citations et parole située

Sauf mention contraire, les citations directes mobilisées dans ce mémoire ont été recueillies entre le 15 septembre 2025 et le 17 janvier 2026, durant ma période d'immersion à l'Arche du Gwenves. Les entretiens semi-directifs enregistrés ont été réalisés durant la première moitié du mois de janvier 2026. Certaines citations sont datées de manière plus précise mais elle n'apparaitra pas de manière systématique. Il m'a semblé pertinent de préciser, en ce début de travail, le contexte dans lequel s'inscrivent les paroles que je relate. De fait, les extraits d'entretiens, les phrases glanées en cuisine ou lors d'un chantier, les échanges informels que je restitue au fil des chapitres ont toujours été prononcés dans un contexte particulier, à un moment donné, et dans une disposition d'esprit spécifique. Il est donc essentiel de rappeler qu'une même personne, interrogée quelques semaines plus tôt ou plus tard, dans un autre état de fatigue, dans un autre moment de sa trajectoire, aurait probablement exprimé sa pensée différemment. Certains membres de la communauté m'ont rappelé l'importance de ce point dans un travail anthropologique qui touchent à un fonctionnement en évolution constante. Mon arrivée dans la communauté s'inscrit, selon ma perspective dans le temps long, mais sur une courte période dans l'histoire de l'Arche du Gwenves, et encore plus courte dans l'histoire des communautés de Lanza del Vasto. Cette remarque a orienté ma manière de faire de l'ethnographie et de mobiliser les paroles recueillies. Je m'efforce, tout au long de ce travail, de contextualiser chaque parole autant que possible en précisant dans quel moment elle a été prononcée, à propos de quoi, dans quelles circonstances.

Ma posture d'étudiante en anthropologie est donc humble et ne prétend donc à aucun moment être exhaustive. Elle ne cherche d'ailleurs pas à l'être. L'enjeu est avant tout de mettre en lumière certains éléments du terrain, récoltés dans un contexte bien précis, qui mériteraient une élaboration plus profonde.

Chapitre 2 : Fil conducteur de ma recherche

2.1 Trois questions ayant guidé ma recherche

Lors de mon immersion dans la communauté, trois questions se sont progressivement imposées et ont orienté toute la recherche de cette monographie. Elles sont restées floues durant une grande partie de mon travail : j'ai longtemps navigué entre des concepts qui me semblaient être les pierres angulaires de mon terrain, avant que certaines notions ne se distinguent des autres. Ces pistes de réflexion ont pris forme au fil du quotidien partagé avec les membres, des réveils matinaux aux veillées et aux fêtes du samedi soir, des chantiers aux repas, des longues heures de chant aux petits événements anodins qui rythment la vie commune.

La première des questions touche aux **motivations** des membres de la communauté à adhérer au mode de vie rural, communautaire et spirituel vécu au Gwenves. Elle sera parcourue par segment dans différents chapitres. Qu'est-ce qui pousse des adultes, souvent au milieu de leur vie, à quitter un emploi, un logement, parfois une région entière, pour s'engager dans ce mode vie ? À quel moment d'une trajectoire un tel engagement apparaît-il, et sur quels ressorts intimes s'appuie-t-il ? Je l'aborde surtout à travers les degrés d'engagement et le discernement, puis à travers les récits d'arrivée des personnes rencontrées. Certaines personnes m'ont transmis des récits autobiographiques lors d'entretien enregistré, d'autres m'ont transmis des fragments de leur histoire de vie lors de moments partagés au quotidien.

La deuxième porte sur le **sens**. Quel sens les membres donnent-ils à leur mode de vie, et quel vocabulaire mobilisent-ils pour le dire ? Quelles sont les pratiques du quotidien derrière les notions largement utilisées par tous les membres telles que « *les vœux* », « *la conversion* », « *le travail sur soi* » ou encore « *la cohérence et l'unité de vie* » ? Comment articulent-ils leurs pratiques quotidiennes, le travail manuel, la prière, la vie communautaire, à un projet qui les dépasse, et comment cet ensemble se transmet-il à celles et ceux qui arrivent ? Cette question traverse tout le mémoire et m'a conduite à la notion d'unification, que je présente plus bas.

La troisième est née d'un contexte particulier, celui de **départs** survenus pendant mon terrain. Cette communauté n'est jamais un état stable : elle se recompose, se réajuste,

se traverse de tensions. Quelles fragilités émergent de ce mode de vie ? Comment les départs éclairent-ils ce qui se joue dans le collectif, entre engagement communautaire et vie familiale, entre exigence spirituelle et fatigue, entre projet des fondateurs et aspirations des nouveaux arrivants ? J'y consacre le dernier chapitre.

Ces trois questions ne trouveront pas de réponses définitives dans les pages qui suivent. Elles ouvrent plutôt des pistes de compréhension, ancrées dans le quotidien concret de la communauté, dans les paroles des personnes qui y vivent et dans les gestes ordinaires comme dans les moments plus exceptionnels dont j'ai été témoin tout au long de mes quatre mois à l'Arche du Gwenves. Surtout, elles ont fait apparaître une notion qui traverse toute la vie à l'Arche et forme le cœur de ce travail, celle d' « unification » des dimensions de la vie, que je précise ci-dessous.

2.2 Problématiques centrales : quête d'unification dans le quotidien communautaire entre prière et travail

Trois notions structurent ainsi la vie à l'Arche, qu'il importe de ne pas placer sur le même plan. La non-violence en est le principe fondateur, l'héritage de Lanza del Vasto qu'il établit comme pierre angulaire de sa vision après sa rencontre avec Gandhi. L'unification des dimensions de la vie en est la traduction concrète : refuser la violence, c'est refuser la fragmentation et faire dialogue ainsi qu'installer « une cohérence », selon leur terme, entre le travail, la prière, la vie commune et le rapport à la terre. Les vœux, enfin, en sont le dispositif, le cadre par lequel cet effort d'unification s'engage, s'impose et se transmet. C'est ce fil, de la non-violence à l'unification, et de l'unification aux vœux.

Cette notion d'unification n'a pas surgi spontanément de la communauté de l'Arche. Les membres de la communauté me rappellent que cette notion trouve ses racines dans un enseignement plus ancien, celui de Lanza del Vasto, lui-même héritier de la vision qu'il avait reçue de Gandhi dans son ashram indien à la fin des années 1930. Pour le fondateur des communautés de l'Arche et pour celles et ceux qui reprennent son enseignement, l'unification des dimensions de la vie constitue la concrétisation en Occident d'un principe fondamental : la non-violence. Vivre de manière unifiée, selon les membres de la communauté, c'est-à-dire ne pas séparer sa spiritualité de son travail, son travail de sa vie communautaire, sa vie communautaire de son rapport à

la terre. Selon les discours des membres qui seront détaillés dans cet travail, il s'agit de refuser la violence, né,e d'après les membres de la communauté, d'un mode de vie consumériste et industrialisé.

À l'Arche du Gwenves, cette « unification » n'est donc pas une catégorie que la communauté aurait inventée par elle-même. Elle est reçue, transmise, apprise ontinuellement notamment à travers les textes fondateurs et les enseignements transmis des *compagnon*s aux stagiaires. Elle constitue un enseignement structurant qui traverse les paroles des membres et oriente leurs choix quotidiens. Les membres de la communauté sont nombreux à me préciser qu'ils visent à « incarner » cette unification, plutôt que de la « fabriquer ». C'est précisément un des angles que je cherche à analyser, comment la communauté incarne-t-elle cette unification, jour après jour, dans le contexte occidental contemporain ?

Sur le terrain, cette unification se donne à voir dans trois dimensions particulièrement structurantes de la vie à l'Arche qui feront l'objet de la troisième partie de ce mémoire.

À la suite de la Partie I dédiée à la méthodologie et aux questions qui ont guidé ma recherche, je me pencherai sur la contextualisation de l'Arche du Gwenves J'aborderai le contexte historique ainsi que la Règle et les vœux en tant que cadre préexistant au quotidien de la communauté. La troisième et dernière partie présente les trois dimensions formant l'unification de la vie à l'Arche : la vie communautaire, la vie de prière et la vie de travail. Je commencerai par me pencher sur la notion de communauté intentionnelle avant de développer la vie de prière, qui rythme les journées et ponctue les gestes du quotidien. Ensuite, j'aborderai la vie de travail dans la communauté, comprise ici non comme une activité productive isolée mais comme un prolongement de la Règle et de la vie de prière, une manière d'incarner la prière dans le maraîchage, la boulangerie, la traite des vaches, l'artisanat et dans le partage des forces.

Mettant au centre la notion de non-violence, les membres de l'Arche articulent leur quotidien autour des temps de prières, de travail et temps communautaires. Dans cette monographie, ma posture n'est pas celle de valider ou d'invalider le projet d'unification, de vie non-violente, sobre et communautaire qui est vécue à l'Arche. Il

s'agit d'en analyser les logiques, les pratiques, les dispositifs, ainsi que les tensions internes qui le traversent. A partir de là, ma question de recherche est la suivante :

Comment les membres de l'Arche du Gwenves s'efforcent-ils, au quotidien, d' « incarner » (selon leur terme) l'enseignement de Lanza del Vasto sur l'unification des dimensions de la vie, entendue comme concrétisation d'un projet de non-violence ? Quelles fragilités émergent de cette tentative et que révèlent, en particulier, les départs de celles et ceux qui ne parviennent plus à la porter?

Pour commencer cette recherche sur l'unification et le sens accordé par les différents membres de la communauté, il est essentiel de détailler, dans un premier lieu, le contexte de terrain en développant l'histoire du fondateur des communautés de l'Arche ainsi que l'histoire de l'Arche du Gwenves. C'est l'objet de la deuxième partie de ce travail.

Partie II : L'Arche du Gwenves

Cette deuxième partie sera dédiée à la description de l'Arche du Gwenves en tant que communauté héritière de Lanza del Vasto. Dans le chapitre 4, la Règle et les vœux seront détaillées ainsi que le cheminement vers l'engagement dans la communauté.

Chapitre 3 : L'Arche du Gwenves : contexte de terrain

3.1 L'histoire de Lanza del Vasto et des communautés de l'Arche

Lanza del Vasto, Gandhi et non-violence Dès mon arrivée, les membres les plus anciens de la communauté m'encouragent à lire *Pèlerinage aux sources* (1943) et *l'Arche avait pour voilure une vigne (*1982/2025), les livres du fondateur de la communauté, m'expliquant qu'il s'agit d'un fondement de la vie autour de moi. Ce dernier livre a été réédité en 2025 et est celui utilisé dans ce travail.



Figure 3. Formule de Ghandi. Photo du 15 septembre 2026 par A. Delville

Ces livres me permettent d'amorcer des conversations, de demander des éclairages et de comprendre l'articulation de la philosophie du fondateur avec le quotidien que je partage avec la communauté. Dans la bibliothèque de l'Arche du Gwenves, tous les ouvrages de Lanza del Vasto sont installés au-dessus d'une étiquette « *livres du fondateur ».*

Ci-dessous, je développerai l'histoire de Lanza del Vasto à partir de ces ouvrages ainsi que les éléments oraux qui m'ont été transmis durant l'ensemble de mon expérience de terrain en tant qu'étudiante en anthropologie. Lors de mon entretien avec Philippe et Laurence, les « *anciens* » de la communauté qui ont connu le fondateur de leur vivant, ils m'expliquent en détails la création des premières communautés de l'Arche, telle qu'ils l'ont vécue. Cet entretien me permet de reconstituer, à partir des dires du couple, les dates, les lieux et les personnes clefs qui constituent les origines de l'histoire de l'Arche. C'est notamment à travers leur récit

de vie que je vais la retracer. Philippe et Laurence sont entrés à dans l'Arche, dans une première communauté, en 1955, du vivant du fondateur. Ils ont connu la plupart des communautés qui se sont succédé depuis et ils en ont fondé certaines. Je fais donc le choix d'insérer quelques fragments de leur trajectoire dans le récit plus général du mouvement.

Le fondateur, Lanza del Vasto est appelé par les membres de la communauté, « *Shantidas* ». Il s'agit du nom que Gandhi a choisi pour Lanza del Vasto et qui signifie « serviteur de paix » en hindi. Lanza del Vasto est né en 1901 en Italie. Jeune adulte, il entreprend des études de philosophie. En 1937, il démarre un pèlerinage jusqu'en Inde, pays dans lequel il rencontra Gandhi. Selon les témoignages que les membres de la communauté me partagent, cette rencontre transforme profondément son orientation de vie : Lanza del Vasto suit Gandhi pendant plusieurs mois et séjourne dans ses ashrams, ces communautés de vie simple où le travail manuel, en particulier le filage et le tissage, la prière et la discipline personnelle sont au service d'un projet de non-violence et d'autonomie vis-à-vis de la domination coloniale britannique. Ces lieux reprennent trois composantes importantes qui teinteront la conception de Lanza del Vasto : la transformation intérieure, la non-violence et la lutte politique. Il explique que le quotidien rythmé par des périodes de jeûnes, de Règles très strictes, des temps de prières, et une simplicité volontaire (régime végétarien, habitat rustique et peu de biens de consommation) s'offre devant lui « afin de trouver une issue aux misères, aux abus, aux servitudes et aux troubles de notre siècle. » (del Vasto, 2025, p.135).

Dans son ouvrage, *L'arche avait pour voilure une vigne* (del Vasto, 2025), il témoigne d'une vocation, d'un appel transcendant, à la suite de son temps en Inde, pour fonder des lieux où la vie est ancrée dans la non-violence, la pauvreté, la vie de communauté, le travail des mains, et la prière Son projet est celui de fonder « *un Ordre laborieux de gandhiens d'Occident* » (p.62).

Lanza del Vasto, dans ses nombreux écrits, dépeint une société malade, prise ou emprisonnée dans des logiques de profit, de domination, d'accumulation de richesses et de violences entre humains et faites aux non-humains (1993 ; 1992). La vie des Occidentaux du monde moderne, telle qu'il la décrit, est celle d'une course effrénée vers une vie facilitée par la machinerie, la technologie, le progrès dans des logiques

d'aliénation de soi, des savoirs anciens et des liens sociaux. Sa critique virulente porte notamment sur le travail déshumanisant (travail à la chaine, division extrême du travail, mécanisation) et sur les besoins artificiels créés par la modernité technologique. Selon le fondateur de l'Arche, la modernité exaspère les tendances individualistes inhérentes à l'humain. L'urbanisation, la sécularisation et l'autonomie individuelle s'amplifient pour écraser les communautés ou initiatives solidaires, rurales, décroissantes.

Laurence et Philippe m'explique : « *Son projet allait déjà à l'opposé de l'air du temps*. *Il était outré de la violence la militarisation, des guerres et de la surconsommation* ». Le fondateur de l'Arche parle de « *tribu, labeur, conversion de soi, travail manuel, purification, non-violence, fête, paix, force et joie* ». Sa vision est de regroupements de famille et personnes de tout âge et toute origine qui travailleraient la terre pour produire leur nourriture, la laine et le tissu pour apprendre à se faire des vêtements et qui s'opposeraient à toute industrialisation ou mécanisation du travail, préférant la traction animale ou les outils retapés. Un membre de la communauté me précise les deux aspects centraux : « *La vision de l'Arche est profondément politique et profondément spirituelle.* » (Benoit). Le fondateur critique le confort les avancées technologiques modernes et propose à la fois des temps de prière, de méditation contemplative, et d'approfondissement des traditions religieuses. Dans ses écrits, il parle d'une conversion intérieure qui, à elle seule, mènerait à un changement de paradigme que Benoit complète : « *Il s'agit de passer d'une vie désunifié et fragmentée à une vie unifiée et cohérente. Passer de l'agitation à la contemplation. De la violence à la paix.* »

Selon Lanza del Vasto, l'humain est déséquilibré s'il investit de manière importante une sphère de sa vie aux dépends d'une autre. L'intellectuel sans le manuel ne fait pas de sens et le manuel sans la réflexion et l'élaboration non plus. Il aborde donc une conception de la communauté comme celle qui n'oublierait, selon Benoit, un membre de la communauté du Gwenves, « *aucune composante de l'être humain* ».

Le quotidien des communautés que le fondateur crée est rythmé par les temps de prières, sur un mode monastique. Les membres des communautés ou « tribus », s'y engagent également dans une logique monastique : parcours structuré en différentes étapes dans leur engagement à l'Arche (p.126). Par tribu, le fondateur détaille : « on

appelle Tribu une communauté qui tend à se suffire en recourant le moins possible à l'argent et aux machines » (del Vasto, 2025, p.126).

L'arrivant se lance d'abord dans un **stage court**, puis un **stage long**. S'il décide de poursuivre son parcours d'intégration, s'en suivent le **postulat**, le **noviciat** et, enfin, la prononciation des **vœux**, pour devenir *compagnon* et renouveler les vœux chaque année lors d'une fête importante, la Saint Jean, fin juin. Chaque étape est accompagnée d'une série de responsabilités, d'engagements plus ou moins importants, d'accompagnement par d'autres membres de la communauté, etc.

Comprendre les vœux de la communauté de Lanza del Vasto est essentiel pour toucher à la racine de ce qui se joue à l'Arche du Gwenves. Ils sont repris dans *l'Arche avait pour voilure une vigne*, dernier ouvrage que Lanza del Vasto écrivit avant sa mort, recensant son parcours, l'émergence des premières communautés, les grands principes de l'Arche. Dans la section suivante, je nommerai les sept vœux de l'Arche en détaillant quelques principes de ces derniers. Comme me le partage Elisabeth : « *Le vœu ici, c'est un cheminement avec Dieu et avec la communauté. Ça fixe vraiment l'adoption de la Règle comme ligne directrice. On a 7, chacun qui nous rappelle un aspect important de notre choix de vie ici à l'Arche* ».

Dans *l'Arche avait pour voilure une vigne,* Lanza del Vasto décrit le vœu comme un serment qui permet aux communautés de l'Arche de fonctionner comme des « ordres » qu'il définit comme : « L'ordre peut se définir comme la somme des garanties pour le maintien des vœux, comme l'ensemble des instruments propres à assurer leur mise en œuvre harmonieuse et leur mise en commun » (2025, p.114).

Le vœu est une forme d'engagement entre la personne et le groupe, d'une part, et devant Dieu, d'autre part, pour intégrer la communauté. A l'Arche, les vœux ne peuvent être détachés du parcours de noviciat et de postulat que constituent les premières étapes de l'engagement à l'Arche (les stages n'incluant pas cette dimension d'engagement). Robert, lors d'une discussion m'explique :

> « *Tu sais, chez nous, tout est très progressif. On ne rentre pas comme ça dans la communauté. Il y a d'abord une année entière de stage. A la fin du stage, on fait le*

point. Puis il y a une année de postulat où la personne prend de plus en plus de responsabilité, elle apprend petit à petit les enseignements de Lanza. Puis enfin, après, il y a une à deux années de noviciat où la personne prononce les vœux le soir. Là, ça devient vraiment l'horizon vers lequel elle tend. A la fin du noviciat, il y a la possibilité de devenir compagnon, de rentrer pleinement dans la vie de la communauté. »

Ce cheminement, long et gradué, constitue la progression par laquelle passe le stagiaire pour devenir *postulant*, puis *novice* avant d'envisager un engagement en tant que *compagnon*. Cette lenteur est revendiquée. Benoît, *compagnon* de l'Arche, me le fait comprendre un après-midi, alors que nous rangeons des bûches dans une caravane pour l'hiver :

« *Tu vois, on pense qu'il y a quelque chose de sectaire chez nous. Mais en réalité, c'est tout le contraire. Dans une secte, c'est facile de rentrer et difficile de sortir. Nous, c'est difficile de rentrer, le processus est long mais par contre on est les premiers à aider quand la personne part de la communauté.* »

Le cheminent à l'Arche amène une structure monastique qui diffère la communauté d'écolieu ou autre forme d'habitat groupé engagé dans une forme de transition écologique et/ou sobriété énergétique. « S'engager » dans la communauté de l'Arche c'est cheminer vers la prononciation des sept vœux, ces « promesses » faites au groupe et devant Dieu. Ces vœux constituent l'horizon des pratiques que cette monographie vise à décrire : la vie de prière, la vie de travail, et la sobriété choisie qui en découle. Il semble donc essentiel de s'arrêter sur les vœux, objet de la section suivante.

Les vœux et la Règle de l'Arche de Lanza del Vasto

Le fondateur de l'Arche propose comme premier grand principe régisseur de la vie à l'Arche et comme premier vœu : le **travail**. Dans sa vision, les secteurs de travail sont variés et les compétences doivent être acquises par un grand nombre des membres des communauté (del Vasto, 2025). La polyvalence des activités est essentielle : les activités sont diverses et, quand une personne a perfectionné son savoir-faire dans une compétence, elle se lance dans une autre activité. Lanza del Vasto veut distinguer le travail de l'arche du « travail dans le monde à l'origine d'abus et d'injustices » (del Vasto, 2025, p. 45). Sa Il valorise le travail des mains le travail

spirituel et le travail artisanal dédié aux besoins fondamentaux : « la nourriture, l'habit, le toit et l'outil » (del Vasto, 2025, p.149).

Le deuxième vœu est celui de **l'obéissance** : « la mise en pratique de l'unicité, l'obéissance à soi-même, c'est l'unité intérieure même » (del Vasto, 2025, p.159). Selon le fondateur, l'obéissance intelligente consiste à obéir dans le sens de la doctrine dans le sens du commandement particulier qu'on reçoit « Notre ordre est un ordre dans lequel le travail en intérieur est au premier plan l'obéissance mystique doit être pratiquée » (p.160).

Le troisième vœu désigne le vœu de **responsabilité** qu'il décrit comme le fait d'assumer la responsabilité de nos actes : « L'action répond aux convictions et les conceptions et l'homme devient responsable de ses actions. Il lui faut assumer les responsabilités qu'on donne (…) Il s'agit d'allier le dehors ou dedans, présent au passé, ce qui résulte d'un travail sur soi-même. » (del Vasto, 2025, p.170).

Ensuite, il y a le vœu de **purification**. Le fondateur développe ce dernier en « proposant un travail progressif : se purifier de toute âpreté possessive, de tout esprit de lucre et de domination, de nos attachements, de nos distractions, de nos prétentions (…) par le jeûne, l'exercice, le rappel de la conscience et la prière » (del Vasto, 2025, p.177). Il insiste sur le rôle du jeûne pour se détacher de « l'esprit de domination de l'attachement, de la distraction, les préjugés du mépris ».

Le cinquième vœu, celui de **pauvreté**, valorise la « vie simple, sobre et propre afin d'acheminer au détachement et à la charité » (del Vasto, 2025, p.185). Il ne prône pas « la pauvreté absolue » mais insiste sur une petite quantité de biens sans accumulation ni profit.

Le vœu de **véracité** constitue le sixième vœu : « Nous faisons vœu de servir la vérité, de dire la vérité avec courage, (…), à bannir la fraude, l'intrigue, la médisance et l'artifice » (del Vasto, 1982/2025, p.195). Dans ce vœu, le fondateur insiste sur la primordialité de « de mettre une fois l'unité pour entrer en vérité » (del Vasto, 1892, p.200).

Enfin, le dernier vœu est celui de la **non-violence** qui consiste à n'affliger à personne quelle que forme de cruauté que ce soit. Le fondateur des communautés énumère une

liste de comportements à ne pas faire : ne pas voler, ne pas offenser, ne pas dénigrer, etc (del Vasto, 1982/2025). Il appuie sur l'action directe, la mobilisation des *compagnon*s pour certaines causes : « il s'agit de défendre la justice avec les armes de la justice » (del Vasto, 2025, p.217). Il nomme également la résolution de conflit dans lequel la paix et l'équité sont les deux leviers principaux. Ce dernier étant central chez Lanza del Vasto et m'est évoqué de nombreuses fois par les acteurs de terrain, je le développe plus en détails ci-dessous.

La non-violence

J'interroge les acteurs de terrain pour mieux comprendre quel objectif se trouve derrière leur choix de production et consommation dans la communauté. Dans sa conception globalisante, la non-violence ne se limite pas à l'action publique mais constitue une « manière d'être » qui englobe les différentes dimensions de la vie individuelle et collective (Rognon, 2021). Dans ses ouvrages, del Vasto insiste sur la dialectique entre le quotidien et l'engagement dans les domaines tels que la gestion de l'économie dans les communautés, l'éducation ou l'agriculture. Frédéric Rognon (2021) dans *Lanza del Vasto, penseur et acteur de la non-violence* explique que la non-violence selon le fondateur des communautés de l'Arche n'équivaut pas à l'absence de violence. La non-violence se décline donc dans la gestion des conflits, dans la recherche d'une certaine forme de justice et par ce que l'auteur nomme de « levier de la conversion : viser le retournement de l'adversaire et la réconciliation » (Rognon, 2021).

Le média Reporterre explique les influences de Lanza del Vasto : sa rencontre avec Gandhi, Henri David Thoreau et Tolstoï, écrivain russe chantre de la vie rurale (Tuquoi, 2016). Lanza del Vasto montre un mode de vie où les besoins matériels sont réduits au strict nécessaire, menant à une forme de détachement, voie unique vers la « libération intérieure » (Tuquoi, 2016). L'auteur cite l'ouvrage *L'éloge de la vie simple* (del Vasto, 1996, cité dans Tuquoi, 2016) pour relever les grands principes de la pensée du fondateur des communautés de l'Arche. Le mode de vie proposé s'articule autour de plusieurs principes : la non-violence, l'instauration de rapports égalitaires au sein d'une communauté rurale libérée de toute hiérarchie, et le renoncement à l'argent comme aux technologies avancées. Le travail manuel occupe une place centrale dans la vie quotidienne. Il est perçu comme la voie d'accès à une

existence renouvelée. Si l'éloignement des villes est recherché, cette vie communautaire n'exclut pas pour autant les moments de convivialité, à travers la fête et la danse (Tuquoi, 2016).

Dans le but de contrer l'esprit d'appât de gain, de quête de domination, la voie proposée par Lanza del Vasto est celle du « refus » : « refus de l'esprit de concurrence, l'éloge du salariat (assimilé à de l'esclavage) et de l'ascension sociale, la valorisation de la réussite et du succès, voilà la racine du mal qu'il faut extirper » (Tuquoi, 2016). Enfin, dans *Lanza et la modernité* (Rognon, 2003), la pensée du fondateur est décrite comme une critique virulente de l'urbanisation, l'industrialisation, la modernité dite technique comme menace à la dignité de l'homme en tant qu'être libre. Il prône alors une réappropriation des chaines de production, par le travail des mains et les outils rudimentaires, afin de satisfaire uniquement les besoins premiers : se nourrir, se vêtir, avoir un toit. L'interpellation de Lanza del Vasto prend place dans des sociétés occidentales sécularisées et désenchantées, au sens wébérien du terme (Rognon, 2003). Chez Weber, le désenchantement renvoie au recul des visions magiques ou religieuses du monde face à la montée de la rationalisation scientifique et bureaucratique des sociétés modernes (Weber, 1964, cité dans Rognon, 2003). Lanza del Vasto incorpore dans sa vie la religion, parlant d'une transcendance divine, d'un Dieu qui serait une des relations à chérir et entretenir. Il étudie les Evangiles, selon Rognon (2003), « adopte à son insu, certains principes de l'exégèse scientifique » (p.333). La personne convertie à la non-violence, selon Lanza del Vasto, est conduite à se connaitre, à se contrôler, se donner et enfin à « extérioriser sa lumière intérieure dans toutes les dimensions de la vie : relations interpersonnelles, rapports d'autorité, exercice du droit et de la justice, éducation des enfants, activités économiques, alimentation et santé, vie religieuse. » (Rognon, 2003, p.334) Pour conclure sur la pensée du fondateur des communautés de l'Arche, dans ses écrits, il ne prône pas un « retour en arrière » mais bien un « retour au Royaume et au Jardin », entendant par cela, un retour à Dieu et à soi-même (del Vasto, 1981). Ce retour s'incarne dans une vie simple, artisanale et rurale, « maitrisée et mise au service de l'homme » (Rognon, 2003, p.336).

Benoît m'explique que le fondateur des communautés, impuissant face à la violence du monde, aurait ressenti un « appel » à fonder des lieux de vie alternatifs, porteurs

d'un autre rapport à la société. C'est dans cette dynamique qu'en 1948, se présentant comme disciple chrétien de Gandhi, il crée la première communauté à Tournier, en Charente-Maritime. Le premier « *groupe d'amis* » constituant des personnes qui se regroupent lors de soirée, se trouve à Paris.

Histoire des communautés de l'Arche

Philippe et Laurence, engagés dans les communautés de l'Arche dès l'âge de vingt ans et aujourd'hui âgés de 88 et 91 ans, me racontent leur vie dans l'une des toutes premières communautés. Fondée en 1948 en Charente, à quelques kilomètres d'Angoulême, la communauté de Tournier n'a alors qu'un an d'existence lorsque Philippe la visite avec sa mère, en 1949. Les conditions y sont rudes, très « *physiques* ». À cette époque, m'explique Philippe, ceux qui y entrent prononcent d'emblée leurs vœux, sans le long cheminement qui sera institué plus tard. Trop difficiles, les conditions de vie ont raison de la communauté, qui ferme rapidement.

Après cette première tentative, le fondateur mise sur un autre mode de rayonnement, celui des « *groupes d'amis* ». Ces groupes, extérieurs aux communautés, ont vocation à étudier l'enseignement de Lanza del Vasto, à pratiquer les exercices, à visiter les communautés et à célébrer ensemble certaines fêtes. C'est dans ce cadre que Philippe fait, en 1954, sa promesse d'allié[1] au sein du groupe de Nancy.

Laurence, elle, travaille alors en librairie. Elle se dit « *assez en révolte contre ce qui m'entourait, j'avais l'impression que le monde allait mal* ». Sa lecture de Lanza del Vasto précipite un basculement. Dans Le Pèlerinage aux sources, elle découvre le récit du voyage en Inde et de la rencontre avec Gandhi ; dans Vinoba, consacré au second voyage, le chapitre « La réponse du rouet » lui fait toucher l'enseignement non-violent. De ces lectures naît ce qu'elle nomme une « *double conversion : à la fois sur le plan de la non-violence et de la vie sobre, et une deuxième rencontre avec le Christ* ».

[1] Le statut d'allié est un statut particulier de toute personne qui fait un cheminement de deux années avec la communauté avant de faire un « promesse solennelle » de suivre les vœux et « adhérer à l'enseignement et avec certains principes tels que la simplification de la vie, des besoins factifs et des obligations vaniteuses » tout en vivant à l'extérieur de la communauté (del Vasto, 1982/2025, p.255). Elisabeth m'explique : « *L'allié n'est pas un compagnon vivant sur place : il s'engage à porter l'esprit de l'Arche dans le monde, tout en gardant sa vie et son travail au-dehors* ».

Philippe est né en 1937 en Charente. Sa mère, divorcée puis remariée et donc écartée des sacrements, mène une recherche spirituelle personnelle et deviendra herboriste diplômée. Il me raconte avec entrain l'anecdote de lui, petit, invité à un repas avec Lanza del Vasto. À la question « *qu'est-ce que tu veux faire plus tard ?* », il répond « *je veux être compagnon* ». Philippe entre à l'Arche en 1955, à 18 ans. Les autres *compagnon*s lui disent qu'il est trop jeune pour faire les vœux : il devient alors novice. De cette manière, le statut de novice est instauré pour la première fois. « *Le postulat non plus n'existait pas, on était en stage, on rentrait ou on partait*. » Il fait ses vœux en 1957.

Le premier noyau de personnes de soutien se retrouve à Paris. Les membres sympathisants s'y réunissent autour de temps de prières, de réflexions et de dialogues sur la non-violence. Jusqu'en 1963, différents essais de communautés rurales s'avèrent peu fructueux et les tensions s'accumulent. Beaucoup de personnes passent, la structure est souple et les tensions s'accumulent.

Le terme *compagnon* désigne, selon le fondateur « celui qui prononce des vœux annuels renouvelables » (del Vasto, 1982/2025/2025, p. 126). Il constitue le dernier degré du parcours d'engagement : stage court, stage long, postulat, noviciat, *compagnon*nage. Philippe devient l'un des premiers boulangers de la communauté. Il détaille la radicalité matérielle du lieu : « *À Bollène, il n'y avait ni voiture, ni électricité au début, ni téléphone. J'allais au moulin porter la farine. J'avais 18 ans, j'ai harnaché la mule et j'allais à deux ou trois kilomètres porter les sacs de blé*. »

En 1965, la communauté déménage à nouveau pour s'installer à La Borie Noble, dans l'Hérault, dans le sud de la France, qui restera jusqu'à aujourd'hui « la maison mère de l'Arche ». Philippe y installe son immense presse à imprimer, à Nogaret, en 1973. L' « *Ordre laborieux des gandhiens d'Occident* » se définit alors, dans le dernier ouvrage que la fondateur a publié comme un ensemble de *compagnon*s et compagnes vivant en communauté, engagés par les vœux prononcés devant Dieu décidés à vivre le travail des mains, le travail sur soi, le la simplicité volontaire et la non-violence, avec une Règle de vie structurée : prière, jeûnes, décisions par consensus, responsabilité partagée. La Borie Noble joue à la fois le rôle de communauté de vie, de lieu de formation à la non-violence et de base arrière pour des actions militantes.

Le lieu accueille des stages l'été et des camps qui rassemblent plusieurs centaines de personnes.

Au début des années 1970, les communautés de l'Arche connaissent un essor important. Après mai-68, la vie en communauté rurale attire et l'expansion des communautés est forte. Bethsalem et le Grand Mouligné, en Lot-et-Garonne, Bonnecombe en Aveyron, Ségrie dans la Sarthe, Saint-Antoine-l'Abbaye en Isère, ainsi que des implantations en Espagne, en Italie et au Québec, voient le jour durant cette période. Certains groupes de l'Arche se fondent en milieu urbain, en Belgique, en France, et ailleurs. Entre 1965 et 1967, Philippe et Laurence sont envoyés fonder une communauté en Argentine, qui échoue au bout d'un an et demi en raison de problèmes internes. À leur retour, Philippe approfondit son intérêt pour l'alimentation et la santé par les plantes, auprès du médecin Pierre Parodi, qu'il me présente comme le successeur de Lanza del Vasto.

En 1975, le fondateur Lanza del Vasto crée, avec les compagnons de l'époqueles bases des textes de l'Arche à travers la Règle. Dans ce texte de 90 pages, il regroupe sa vision et y détaille les vœux après 25 ans d'expérience dans les communautés autour de sa vision. La Règle est le texte qui organise la vie communautaire des communautés de Lanza del Vasto : elle fixe les engagements attendus, balise le parcours de cheminement jusqu'au *compagnon*nage, et précise certains rythmes du quotidien ainsi que les formes concrètes de vie collective. Le texte énonce les grandes valeurs qui fondent la communauté : la non-violence comme principe central, la place importante du travail manuel et artisanal, la simplicité volontaire et la sobriété matérielle, ainsi que la vie intérieure et spirituelle, incarnée dans des pratiques quotidiennes de prière, de rappels et de méditation. Un extrait de la Règle se trouve dans l'ouvrage de *L'Arche avait pour voilure une vigne* (del Vasto, 2025, p.160) :

> Vous vous aimerez les uns les autres, faute de quoi nul travail ne peut plaire à Dieu ni donner de bons fruits. Vous travaillerez à vous rendre maîtres de vous-mêmes. Vous suivrez l'enseignement, cherchant à vous connaître, à vous purifier et à vous contrôler. Vous accomplirez quotidiennement les exercices, la méditation, les rappels et les prières communes. Vous prendrez part aux retraites, vous observerez les jeûnes prescrits. Vous vous garderez de la colère, de l'orgueil et de la paresse, du désordre et de la distraction. Vous contrôlerez vos paroles ; vous ne mentirez pas et vous ne médirez de personne derrière son dos. Vous vous porterez garants de votre

> *compagnon* ; s'il refuse de reconnaître sa faute, vous l'aiderez à la corriger, car vous êtes coresponsables dans la justice et dans l'ordre : c'est ici le noyau de la Règle. Vous chanterez volontiers en travaillant. Vous formerez peu à peu des tribus capables de pourvoir à tous les besoins, afin d'être en état d'aider les gens et de leur montrer la bonne délivrance. Vous travaillerez de vos mains avant de n'abuser de personne. Vous vous entourerez d'objets utiles, simples et beaux, et vous réduirez votre outillage à l'essentiel. Le vendredi, vous ferez silence. Vous porterez bravement sur la poitrine votre courroie de bois, qui est le signe et le rappel de votre engagement.

L'engagement dans les actions directes fait partie de la vie à l'Arche. Les communautés participent à différents fronts de lutte : opposition au nucléaire, soutien aux objecteurs de conscience, défense des paysans du Larzac. Dans son dernier ouvrage, Lanza del Vasto explique qu'il orienta les luttes vers des méthodes non-violentes, ce qui mena, par exemple, au jeûne de 1972 pour le plateau du Larzac.

De l'essor à l'essoufflement

Lanza del Vasto décède en 1981. À partir de 1990, certaines communautés ferment, en raison du manque de personnes engagées et de tensions internes. Le modèle monastique et austère que propose l'Arche semble de moins en moins attractif. À partir de 2002, les réflexions internes sur la structure, la notion d'ordre, de vœux et d'engagement se multiplient.

À La Borie Noble, un processus de réforme en profondeur est envisagé. Philippe et Laurence me décrivent : « *les gens n'étaient plus intéressés par la notion d'Ordre* ». Le couple m'indique qu'environ 170 personnes semblent vouloir simplifier la structure, assouplir le côté monastique, comme la prononciation des vœux, leur récitation quotidienne et les parcours d'engagement longs et normés de l'Arche, et reconfigurer les statuts. Du modèle monastique avec des vœux, l'Arche passe en 2005 à un modèle associatif avec une charte moins rigide, qui semble correspondre à l'air du temps, ou du moins aux aspirations des derniers membres de la communauté. La vie rudimentaire et relativement austère de l'Arche est repensée en termes de soutenabilité écologique et de sobriété un peu moins radicale. Cet événement est celui du « Renouvellement » (Rognon, 2025, p.12). Ce terme est utilisé par les membres de la communauté et dans la préface de la réédition du dernière ouvrage du fondateur, *L'Arche avait pour voilure une vigne* (del Vasto, 1982/2025). Il marque un tournant

dans les communautés de Lanza del Vasto, en les amenant à prendre leurs distances avec la Règle du fondateur pour mettre en place une nouvelle forme d'organisation.

Les désengagements progressifs des années 1990 me sont expliqués de nombreuses fois lors de mon séjour à l'Arche du Gwenves : « *Les gens n'étaient plus intéressés par les vœux et voulaient plus de souplesse. Le taux d'arrivée des nouveaux membres diminuait considérablement* » ; « *les personnes n'étaient plus tellement portées par la foi, il y avait un désintérêt pour la vision du fondateur* » (Elisabeth).

Le Renouvellement fut l'événement déclencheur pour deux couples, qui se dirigèrent vers le Gwenves, en Bretagne. Philippe m'en donne un témoignage direct : *« En 2005, il y a eu le Chapitre général, des sortes de grandes réunions qui rassemblent toutes les personnes engagées et là j'ai pris la parole. J'ai écrit un texte en disant : nous sommes quelques-uns à avoir le désir de continuer la vision du fondateur*. » La plupart des *compagnon*s lui disent que cela n'est pas possible. Ce désaccord révèle un double mouvement. D'un côté, quelques membres, dont Philippe et Laurence ainsi que deux couples, ont la volonté de rester proches des textes fondateurs de la communauté, écrits en 1975. De l'autre, une formule simplifie l'engagement et supprime la notion de vœux, au profit d'un engagement qui s'apparente davantage à une promesse.

La majorité des communautés se situent dans la trajectoire du *Renouvellement*. La communauté du Gwenves, quant à elle, appartient au petit noyau resté fidèle à la forme traditionnelle des communautés. Lors du *Renouvellement*, Philippe prend la parole et exprime une position minoritaire. Deux couples, se sentant appelés par l'idée de garder cette notion d'ordre et l'intuition du fondateur, fonderont le Gwenves. Il s'agit de Robert et Christiane, ainsi que d'Elisabeth et Benoit, dont je détaillerai le cheminement par la suite. Philippe et Laurence, eux, partagent ce désaccord et soutiennent la démarche, mais ils suivent d'abord leur propre chemin et ne rejoindront le Gwenves que plus tard.

Un essoufflement parmi d'autres

Il est difficile d'isoler la création des communautés de l'Arche, et l'ampleur qu'elles prennent, de l'émergence des communautés rurales des années 1970. Après 1968, la vie en communauté rurale attire et l'Arche connaît son essor au moment même où

des vagues de populations urbaines s'installent dans les campagnes françaises pour tenter « une autre manière de travailler, de consommer, de vivre en couple et en famille, et de se rapporter à la nature » (Léger & Hervieu, 1979, p. 13). De la même manière, l'essoufflement de l'Arche à partir des années 1990 n'est pas un cas isolé. L'affaiblissement de La Borie Noble et la fermeture de certaines communautés rejoignent un phénomène plus général, fait de difficultés économiques, de conflits internes et d'un passage de l'utopie collective à une écologie plus individuelle (Diry, 2007 ; Rouvière, 2016). Je reviendrai en détail sur ce mouvement de retour à la terre, et sur les analyses qui l'accompagnent, dans la partie consacrée à la communauté intentionnelle.

L'Arche de Lanza del Vasto aujourd'hui

A partir du *Renouvellement,* deux structures se créent : « les communautés l'Arche, non-violence et spiritualité » qui fonctionne avec une structure associative et « la fraternité de l'arche de l'épiphanie » ancré en Bretagne, à l'Arche du Gwenves. « *Les 2 entités se reconnaissent comme 2 branches dans le même tronc parallèlement indépendantes mais qui entretiennent entre elles des liens fraternels.* » (Rognon, 2025, p.13) Les communautés sous le modèle associatif, sont au nombre de trois : l'Arche de Saint-Antoine, La Flayssière et La Borie Noble. L'Arche de Saint-Antoine est une communauté orientée par la non-violence, pensée à la fois comme philosophie et comme outil de transformation de soi et de la société. Elle accueille de nombreux stages, séjours et événements consacrés, par exemple, à la connaissance de soi, aux arts, à la danse, au yoga, à la santé mentale ou encore à l'habitat participatif (Arche de Saint-Antoine, s.d., section « Stages et formations »). La Flayssière, située sur le plateau du Larzac, rassemble un petit groupe de personnes qui vivent selon un rythme communautaire sobre, dans un hameau entouré de nature. Les membres y produisent notamment du pain et du fromage, et organisent des semaines à thème. Cette communauté reste proche du modèle de vie de l'Arche, mais elle s'inscrit aujourd'hui dans une organisation associative, plus souple que le modèle initial fondé sur les vœux et la Règle monastique (Arche de Lanza del Vasto, communauté de La Flayssière, s.d., section « Accueil »). La Borie Noble s'inscrit dans la même mouvance. Le site de La Borie Noble décrit une communauté qui promeut un mode de vie fondé sur la « convivialité et la gestion collective » (s.d., section « Groupe

communautaire La Borie Noble »). Le lieu articule le respect de l'environnement et du vivant avec un accueil fraternel ouvert aux résidents, aux volontaires, aux artistes et aux demandeurs d'asile. Les activités quotidiennes associent agriculture biologique, artisanat, boulangerie, ateliers artistiques et projets pédagogiques ou européens.

A côté, l'Arche du Gwenves occupe une place particulière : ses fondateurs ont choisi de rester au plus près des textes fondateurs et de la vision première de Lanza del Vasto. La partie suivante sera consacrée à la présentation de l'Arche du Gwenves.

Pour situer la communauté que j'ai intégrée, il est important de revenir sur les origines de l'Arche du Gwenves suite au Renouvellement opéré en 2005. Au milieu de ces questionnements, deux couples ont une intuition différente, celle de rester proches des textes fondateurs, proche de la vision de Lanza del Vasto.

Elisabeth me raconte :

> « *Il n'y a rien de raisonnable, aux yeux du monde, dans ce qu'on a fait. Mais on a fait avec le réel. Les frères qui nous accompagnent nous disaient « faites avec le réel, faites là où vous êtes, comme vous pouvez ». On ne savait pas dans quoi on s'embarquait mais on devait suivre notre vocation. C'est suivre l'appel et se dire qu'on sera aidé sur le chemin. Et on a été aidé mais on est parti vraiment sans avoir de plan.* »

Ils sont quatre adultes et cinq enfants à sillonner la France à la recherche d'un bout de terre qui pourra voir grandir le projet communautaire. Christiane, Robert et Elisabeth et Benoit sont les deux couples à se lancer dans la quête d'un lieu qui habiterait la communauté ancrée dans la Règle de Lanza del Vasto.

En 2009, le bouche à oreille les mènent sur une parcelle de terre dans le sud du Finistère, en Bretagne à 20 minutes de la ville de Quimper. Le lieu est occupé par un maraicher bio à la recherche d'acheteurs. Le propriétaire cherche des acheteurs qui resteraient fidèles à l'agriculture biologique et qui mettraient du sens dans le projet de ce lieu. Christiane me témoigne :

> « *Quelques semaines avant qu'on visite les lieux, le propriétaire avait vu un documentaire sur les communautés de l'Arche. Il cherchait des personnes pour reprendre la ferme mais*

il ne voulait pas vendre à n'importe qui. On a fait un emprunt à la banque, un appel à des amis et un appel aux soutiens pour acheter le terrain. Au début, on n'avait rien, on travaillait énormément pour reprendre les quatre marchés que le maraicher faisait ».

Une fois le terrain acheté, un four à pain est rapidement construit et les premiers pains sont enfournés pendant que les murs du fournil s'achèvent. Les terres de maraichages sont reprises et les marchés restent identiques : quatre marchés par semaines, deux sur place à la ferme, deux dans des villes proches. La clientèle habituelle s'habitue aux nouveaux propriétaires qui s'ancrent dans le territoire local.

« *Au début, on priait dans la cuisine puis dans la bibliothèque. On n'avait pas l'espace qu'on a maintenant. Nos soirées danses étaient dans la bibliothèque, t'imagines, on devait bouger les tables, les chaises et on avait très peu de place.* »

Rapidement, les quatre adultes instaurent dans leur quotidien les temps de silence et de prière qu'ils avaient déjà connus dans la communauté dans le Sud de la France. Le travail les occupe durant de longues heures dans la journée.

« *En fin de journée, on se retrouvait comme pour la prière ici sauf qu'on n'était parfois que quelques-uns. Il fallait combiner le travail, les prières avec les enfants et la logistique de la maison. C'était tout à la fois. C'était intense, oui. Il y a quand même beaucoup de gens qui sont venus nous donner des coups de mains. Pour faire avancer les chantiers, le four à pain, les maisons… Mais le hangar, tu devais imaginer, il y avait des centaines de choses, partout, c'était un bazar.* »

La vie au début à l'Arche du Gwenves m'est partagée par l'expérience des deux couples et par certains bénévoles de l'époque, dont David avec qui j'ai vécu quelques mois. Il me parle de son arrivée sur le lieu, convaincu du projet mais lucide sur le travail à effectuer pour atteindre un peu de confort.

« Au début oui, moi j'étais là parmi les premiers stagiaires et ça bossait dur. On n'arrêtait pas et il y avait encore moins de confort que maintenant. Très peu d'eau chaude, on mangeait dans la petite bibliothèque. Pour danser le samedi, on n'avait qu'une toute petite pièce. Il y avait les enfants, le maraichage, le début de la boulangerie, c'était plus que sportif ».

La communauté se dit, aujourd'hui, encore en « construction ». Les fondateurs m'affirment que les conditions matérielles sont grandement plus confortables qu'à

l'époque de leur installation mais qu'ils ne peuvent pas affirmer être « *stables et installés* » (Elisabeth), comme ils le voudraient. L'histoire des communautés de l'Arche ainsi que la fondation de l'Arche du Gwenves posent le décor du lieu que j'ai intégré. Il reste à voir, concrètement, comment une journée à l'Arche s'organise autour de la Règle de Lanza del Vasto.

3.2 Une journée au Gwenves

La journée à l'Arche permet de rendre compte de la répétition des rituels, des non-changeants, de la routine. Ethnographier cette routine, les réveils matinaux quotidiens, les fêtes le samedi soir et les repas à 13h pile a servi à tirer le fil rouge de cette monographie. Dans le point suivant, je détaillerai une journée à l'Arche, rythmée par des temps de prières avant d'entamer une partie sur l'importance de la prière dans la tradition de Lanza del Vasto et dans la communauté bretonne. La journée à l'Arche permet de saisir la répétition des rituels, les routines quotidiennes et les éléments qui reviennent, apportant une stabilité qui structure la vie communautaire. En ethnographiant ces gestes ordinaires tels que les réveils matinaux, les prières, les repas pris à heure fixe, les temps festifs du samedi soir, j'ai donc cherché à comprendre les motivations personnelles des membres, le sens qu'ils donnent à leur pratique, ainsi que les tensions et les limites qui traversent durablement cette forme de vie. Cette entrée par le quotidien permet également de questionner l'inscription du mode de vie de l'Arche dans des sociétés contemporaines aux rythmes davantage fragmentés, qu'il est pertinent de mettre en perspective.

Le choix de passer, à nouveau, par la description d'une journée n'est pas anodin. Cette unité de temps est inspirée d'un recueil ethnologique sur les moines et les ascètes dans le monde, *Une journée dans une vie, une vie dans une journée* (Herrou, 2018), dans lequel l'anthropologue explique que l'observation fine d'une journée permet « d'arrêter son regard sur la complexité du réel et des temporalités de l'expérience » (Herrou, 2018, p. 34). Il faut préciser cependant que le jour en question ne signifie rien s'il est pris seul. Comme le rappelle Herrou (2018), « il s'inscrit dans une temporalité plus large : des rendez-vous ont été prévus la veille ou plus en amont ; l'activité principale est l'aboutissement d'un parcours, les gestes sont l'expression d'une expérience, le lieu lui-même a une histoire, les relations ont été nouées au fil

du temps » (p. 10). La journée décrite ci-dessous doit donc être lue comme la cristallisation d'un mode de vie plus large, et non comme un instantané isolé.

Passage de terrain – septembre 2025

8h30**.** Nous nous retrouvons, entre stagiaires et membres de la communauté qui ne sont ni à la traite des vaches, ni au poulailler, ni au fournil pour « *les pluches* » du matin, ce moment où, les yeux encore fatigués, nous nous retrouvons dans la cuisine communautaire pour éplucher, couper, râper ou laver les légumes qui seront cuisinés dans quelques heures par la personne responsable de la cuisine . Les couleurs des légumes devant moi sont vives : les premières carottes rouges, les tomates anciennes, les salades fraîches, les pommes de terre, les poivrons tricolores. Autour de la table, David et trois stagiaires, présents pour la semaine. Après une heure de pluches et de discussions entre les instructions, la cloche sonne.

9h30. Nous déposons couteaux, planches, thé froid, betteraves à moitié pelées, pour enlever nos chaussures et rentrer dans la salle communautaire. Sur un coussin, je m'installe dans le cercle composé d'une quinzaine de personnes. Au milieu de nous, sur le sol, est installée une bougie. Les chants et paroles s'enchaînent naturellement. Les membres de la communauté sont habitués à ce rituel quotidien. Les nouveaux stagiaires se fondent dans ce premier moment, animé ce matin par Mathilde. Après un chant chrétien, elle prend la Bible, l'ouvre et lit à haute voix l'évangile du jour. Les voix s'élèvent, la lecture se clôture sur un Alléluia chanté en chœur. La prière, en tout, ne dure pas plus de dix minutes. Autour de moi, certains ont les yeux rivés sur la bougie au centre, d'autres regardent le sol les yeux fermés. Mon regard se perd dans le paysage derrière les baies vitrées.



Figure 4. Salle commune. Photo du 22 octobre 2025 par A. Delville

Dans un mouvement presque synchronisé, les jambes en tailleur se déplient à côté de moi et nous sommes désormais debout. À ma droite, Robert se met devant moi, les mains jointes, le regard bien installé dans le mien, il prononce « Bonne journée, Annie ». Les mains jointes, à mon tour, je me penche légèrement en avant et j'énonce « Bonne journée, Robert ». Il passe à la personne à ma gauche et je le suis pour continuer le tour. Après une quinzaine de « bonne journée », j'éteins la bougie et la remets sur la cheminée de la pièce. Désormais debout, Benoit prend la parole : « Des annonces particulières ? Dans les serres, il faut continuer. » Les stagiaires

présents cette semaine, David et moi enfilons nos chaussures et nous retrouvons quelques minutes après dans les serres afin d'entamer la cueillette des aubergines, des tomates et des poivrons.

10h -12h15. Le travail anime la matinée. Toutes les heures, la cloche sonne à nouveau : 10h30, 11h30, 12h30. Ces quelques coups discrets interrompent brièvement nos gestes.

12h15**.** David et moi rangeons nos gants de jardinage et rejoignons dans la salle communautaire. Dans cet espace spacieux au plancher au bois, une grande cheminée ouverte se situe à droite. En y rentrant, comme à chaque fois, je suis surprise par la nature présentée à travers les baies vitrées (depuis des larges fenêtres) devant nous qui offrent un paysage boisé, vert et ensoleillé. En ce milieu de journée, nous sommes plusieurs à prendre le temps de méditation que propose l'horaire de la communauté de l'Arche, de 12h30 à 13h. La méditation n'y est pas obligatoire, même si elle est vivement encouragée. Certains, notamment parmi les stagiaires, préfèrent profiter de ce moment pour se promener ou lire dans la bibliothèque. Durant la méditation du midi, il y a souvent la majorité des membres de l'Arche qui sont disponibles et qui n'ont pas fait la méditation du matin, proposée entre 7h30 et 8h. Les parents s'occupent souvent de leurs enfants, tandis que les autres s'installent où ils le souhaitent dans la pièce commune. Le silence commence alors et s'y déploient principalement des pratiques de méditation, mais aussi, pour certains, la lecture ou l'écriture. Philippe, présent tous les midis sans exception, fait retentir un bol tibétain et plonge la salle dans le silence le temps de trente minutes. Assise dans la lumière, le soleil réchauffe mes jambes à travers les vitres.

13h**.** Le gong retentit à nouveau. Le repas est installé sur les tables adossées au mur proche de l'entrée. Les nappes blanches sont installées au sol, formant un carré derrière lequel nous prenons place, assis sur des bancs de prière ou au sol. Le silence s'installe après quelques brèves discussions et laisse la place à un temps de prière. Ce temps est quotidien : avant chaque repas, la prière est prononcée par Benoit.

« *Gloire à toi, Seigneur, pour ta présence dans le cœur de l'homme. Rends-nous présent à ta présence afin qu'avec toi ce repas prenne le sens d'une communion. Nous te prions, Seigneur pour les amis, les alliés et nos familles. Donne-nous Seigneur paix, force et joie et donne-nous de les donner à d'autres. Faim et soif de justice à nous qui sommes comblés. Amen.* »

Les plus affamés se lèvent, se servent et reprennent place. Une fois les discussions terminées et les assiettes vides, Benoit prend la parole pour lancer ce que la communauté appelle les grâces : « *Rendons grâce au Seigneur car il est bon. Alléluia. Car éternel est son amour, Alléluia.* »

Une courte pause de 14h à 14h30 permet aux membres de la communauté de regagner leur habitat pour se reposer avant de reprendre leurs activités, tandis que les stagiaires, logeant plutôt dans la maison à cinq minutes à vélo de la communauté, profitent souvent de ce moment pour faire un café noir ou se reposer dans la bibliothèque.

14h30. La reprise du travail se fait après le déjeuner et la vaisselle faite à la main.

15h. La cloche sonne : quelques coups suffisent à interrompre l'activité et à annoncer le moment du rappel. Ce temps d'arrêt, répété toutes les heures dans la journée, est l'un des premiers éléments qui interpellent les stagiaires ou visiteurs du lieu. Benoit me dit, un jour :

« *Le rappel, c'est un moment de retour à soi. C'est pour ne pas se retrouver happé dans tout ce qu'on fait, c'est retrouver sa présence.* »

Lors des venues de stagiaires, un membre de la communauté prend le temps, durant l'après-midi, de donner des explications sur les petits rites de l'Arche. Éloi transmet :

« *Le rappel, c'est se rappeler qu'on n'est pas ce qu'on est en train de faire, on n'est pas nos 1000 pensées à la fois, on n'est pas notre corps. On est bien plus que ça et le rappel, c'est un moment où on peut respirer pleinement au milieu des activités. C'est un moment où tu peux unifier toutes ces dimensions et sortir de l'agitation.* »

16h. La cloche sonne à nouveau. Cette fois-ci, nous lâchons nos outils pour nous retrouver dans la cuisine communautaire. Assis sur les bancs, Rémi ouvre le livre de Simone Weil *La pesanteur et la Grâce* (1947) et en lit quelques pages. Certains visages se crispent face à la difficulté de comprendre les propos de la philosophe. Sur des petites feuilles blanches, écrites en calligraphie, la prière quotidienne est distribuée à celles et ceux qui ne la connaissent pas par cœur. Il s'agit de quelques lignes écrites par un saint syrien du VIe siècle. À l'unisson, les membres de la communauté citent tout haut ces quelques phrases qui parlent de s'éloigner de l'esprit d'oisiveté et de découragement, de volonté, de patience, d'humilité et de non-jugement.

Le travail reprend jusque 19h en été et 18h durant les mois d'automne-hiver. La dernière prière clôture la journée. Après un texte ou un chant, les membres de la communauté se souhaitent la paix avant qu'un office chrétien ne prolonge le temps liturgique. La salle commune apparaît ainsi comme un espace où se rejoue quotidiennement l'unification des gestes, des corps et des intentions. Elle accueille la prière, mais aussi les repas, les fêtes et les veillées, faisant de ce lieu un support central de la vie commune.

Cette journée, telle que je viens de la décrire, se répète, avec quelques variations, jour après jour. La cloche du matin, les rappels toutes les heures, le bol tibétain de midi, la prière avant le repas, la lecture de 16h, le rassemblement du soir : ces moments reviennent avec une régularité qui n'est jamais interrompue. Le rythme n'est pas subi, il est explicitement voulu. Cette régularité s'impose à tous les membres et à toutes les personnes présentes sur le lieu, quel que soit leur statut : *compagnon*s, *novice*s, *postulant*s, stagiaires ou visiteurs de passage.

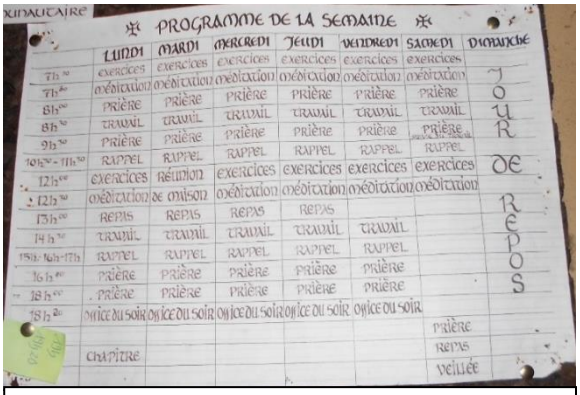


Figure 5. Planning d'une semaine. Photo du 14 juillet octobre 2025 par A. Delville

Présente moi-même pour une durée de quatre mois, j'ai pu observer l'évolution du quotidien au fil des départs, des arrivées, des saisons changeantes, des semaines et des mois. La communauté de l'Arche est en recomposition et réadaptation constante. Je reviendrai aux réflexions autour des départs par la suite car il est désormais important de dresser le tableau de la communauté telle que je l'ai rencontrée en septembre 2025, lors de mon arrivée sur le terrain.

3.3 Les membres de la communauté

Lorsque j'arrive à l'Arche du Gwenves, la communauté compte 15 personnes : un couple appelé les « *anciens* » (Philippe et Laurence), deux couples fondateurs (Benoit, Elisabeth ; Christiane et Robert), trois personnes dans le noviciat (Mathilde, Eloi et Ange-Line), David (statut de familier expliqué plus tard), un *postulant* (Rémi), deux couples en stage (Adèle, François ; Charles-Eric et Camille). Les fils d'Eloi et les deux filles d'Eloi et Mathilde ainsi qu'Anna, la fille d'Adèle et François sont également présents dans la communauté. Cette configuration est temporaire : durant mes quatre mois de terrain, je serai donc témoin de deux départs significatifs : la famille d'Éloi et Mathilde (ainsi que leurs deux filles et le fils d'Eloi) et Angeline. Je serai présente également lors d'un événement fort dans la communauté : la naissance, au sein même de la communauté, de l'enfant de Charles-Éric et Camille.

Ci-dessous, je décrirai les différents profils des membres de la communauté, à travers la hiérarchie des engagements et statuts, telle qu'elle structure la vie à l'Arche : *compagnon*s, permanents, *postulant*s, *novice*s, stagiaires et familiers.

Les *compagnon*s : le noyau fondateur

Robert et Christiane

Robert (60 ans, québécois) et Christiane (61 ans, allemande) sont l'un des deux couples fondateurs de l'Arche du Gwenves. A partir de 2005, ils cherchent un endroit pour démarrer la communauté, reste deux années dans un lieu peu convaincant avant d'installer en 2010 à l'Arche du Gwenves, cinq années après le Renouvellement.

Robert est le boulanger et meunier de l'Arche. Chaque semaine de l'année, sans exception, il se lève à 4h15 le lundi, mercredi et vendredi pour la fournée de 120 kg de pain. Ces derniers nourrissent la communauté et sont vendus aux clients des marchés et à une Biocoop locale. Depuis la Borie Noble, il forme chaque année des apprentis à son savoir-faire. Il cultive également une vingtaine d'hectares de céréales (sarrasin, seigle, blé, épeautre) et se décrit ainsi : « *Moi je ne travaille pas, je crée. Tout ça, c'est de la création. J'ai encore tellement à apprendre.* »

Il m'explique qu'à 14 ans, devant la vision de la famine en Ethiopie, il se dit que la vie communautaire est le levier principale contre « *la violence du monde* ». A 22 ans, après avoir visiter une vingtaine de communauté aux Etats Unis et en Europe, il dit avoir trouver sa « *terre sainte* » qu'il n'a jamais voulu la quitter : « *Tout est ici. J'ai tout pour me rendre heureux. Pourquoi je devrais aller rencontrer d'autres personnes ? Regarde, je t'ai toi déjà, tu es une personne infinie, non ?* ».

Christiane, cherchait initialement un refuge loin de la vie urbaine qui l'abîmait. Elle a découvert la Borie Noble en voulant rejoindre une communauté bouddhiste. À l'Arche, elle est responsable de l'intendance, des livraisons, des courses et du maraîchage. Cependant, contrairement à Robert, elle a rompu ses vœux après de longues années de réflexion et une « *reconfiguration de trajectoire* », ne faisant donc plus partie du noyau de *compagnons.* Le parcours de Christiane sera développé dans la section sur les vœux et l'engagement dans la communauté de l'Arche

Aujourd'hui, elle a le statut particulier de « *permanente* » ce qui lui permet de maintenir une certaine distance avec la communauté. Elle s'absente certains weekends pour intégrer des écoles spirituelles non chrétiennes et me confie :

> « *Tu sais, moi ici, c'est important mais la communauté, ce n'est pas toute ma vie. Je ne suis pas que ça et je ne suis pas autant investie que les autres mais c'est important pour moi d'avoir d'autres choses que la communauté. Parfois, je trouve que j'ai plus d'interactions avec les gens de la Biocoop* (avec qui elle coordonne les livraisons) *qu'avec la communauté* ».

Elle reconnaît les sacrifices : « *Quand on vit ici, il y a des sacrifices qui se font automatiquement, souvent dans les relations. La communauté devient une famille choisie, donc il peut y avoir un éloignement avec sa vraie famille* ».

Leurs deux enfants (Tobi et Carmel) habitent au Québec et ont quitté, jeunes adultes, la Bretagne pour le Canada. Tobi, qui travaille dans la finance, me partage, lors de son passage pour quelques jours dans la communauté : *« Je te jure, parfois je me demande pourquoi mes parents décident de faire avec tellement peu de confort ».*

Benoit et Élisabeth : deuxième couple moteur

Benoit (formé en sciences politiques et enseignement) et Elisabeth (logopède de formation), tous deux âgés de 45 ans, forment le deuxième couple moteur depuis les débuts de l'Arche.

Ils ont trois enfants : Katell (26 ans) est sage-femme et effectue un stage de quelques semaines durant le début de mon séjour, tout en cherchant un emploi. Hervé, 22 ans et étudiant en ingénieur agronome, vit dans la communauté en achevant son mémoire après quelques années d'études en ville. Enfin Amos, 16 ans et apprenti charpentier, ne vit pas sur place en raison de ses missions pour sa formation. Il revient pour les vacances et quelques semaines par an lorsque son travail le lui permet.

Benoit gère le maraîchage et le troupeau de 10 vaches d'une race ancienne, des Froment du Léon. Il vend les produits au marché le samedi. Surtout, depuis 2005, il est le formateur des nouveaux arrivants, enseignant les trois volets de la vision de Lanza del Vasto : la vie intérieure, l'engagement politique, et la non-violence. J'assiste à nombreux de ces enseignements, le jeudi soir, avec les stagiaires qui ont

partagé mon séjour, une feuille et un stylo à la main. Benoit a connu les communautés de l'Arche dès son jeune âge, ses parents étant sympathisants de ces dernières.

Il incarne une critique radicale du monde contemporain. Il connaît les chiffres : déclin de la paysannerie, sédentarité des jeunes, perte de biodiversité. « *Un jeune en Grande-Bretagne voit moins la lumière du jour qu'un prisonnier.* » Benoit a soif de former des personnes qui resteront à long terme dans la communauté (des *compagnon*s). Un jour en rentrant du marché, il me transmet : « *Je veux former des compagnons avant tout. Ce qu'on propose, c'est un basculement spirituel, il s'agit d'une conversion. Ça n'est pas qu'apprendre à faire du fromage, c'est tout un changement de vie.* »

Il me formule sa perception du travail comme ceci : « *Ma vie, c'est comme un camp scout toute l'année. Ici je ne travaille pas, je vis. Je n'ai pas besoin de vacances car je vis un peu de vacances toute l'année.* »

Elisabeth est responsable de l'hôtellerie, de l'accueil des stagiaires et co-responsable de maison. Elle aussi a opéré une rupture consciente avec sa carrière d'orthophoniste : « *Je me rendais compte que c'était un problème de notre société, pas des enfants... J'étais en train de mettre des pansements sur les jambes de bois.* »

Lors de notre entretien, elle m'explique qu'elle et Benoit ont choisi de dire « *oui* » à une autre vie, pas seulement « *non* » à la société de consommation. Elisabeth porte une foi profonde : « *L'appel de Dieu, les éclairages... on les reçoit dans les temps d'intimité, de silence, de prière. Je l'ai expérimenté une dizaine de fois. Il nous était demandé de faire le maximum et le reste ne dépendait pas de nous. Et les choses se faisaient.* »

Leurs enfants ont été éduqués toute leur vie dans la communauté de l'Arche et ont connu le déménagement en Bretagne. Selon Elisabeth, l'approche entre la vie de la communauté et la vie « extérieure » était délicate : « *On a voulu garder un pied dans la société et un pied dehors. On expliquait honnêtement nos choix. C'était important qu'ils aient une expérience du monde, un diplôme qui leur permette de rebondir.* » Deux des enfants d'Elisabeth et Benoit m'expliquent qu'à plusieurs moments de leur adolescence, le décalage entre les jeunes de l'école et leur mode de vie se faisaient fort ressentir.

Les *postulant*s et *novice*s de l'Arche du Gwenves

Le noviciat

Ange-Line

Lorsque j'arrive à l'Arche, Ange-Line (31 ans) est installée à l'Arche depuis quatre ans et demi. Elle est en fin de parcours de noviciat. Depuis son arrivée, elle a déjà réalisé son long stage (une année), son postulat (deux années) et se trouve dans sa dernière année de noviciat, lors de mon passage. Elle est donc proche de son engagement définitif dans les vœux de l'Arche, qui lui permet de venir *compagnon*ne. Lors d'une discussion autour du lait chauffant pour le yaourt maison :

« *Moi je suis venue ici car j'aime la vie recluse. Tu vois bien qu'ici je ne sors pas. Moi dehors, ça m'intéresse pas. C'est le bruit, la ville et le superficiel, non ? Je voulais une communauté de prière où on vit pauvrement. Malheureusement entre ce qui est dit dans la Règle de Lanza et ce qu'on fait il y a des écarts. L'idée de pauvreté et d'artisanat sont les éléments qui me parlent le plus ici.* »

Un soir de décembre, lors d'une réunion, elle annonce son départ définitif. Certaine de vouloir rentrer dans les ordres et de vivre une vie monastique, elle passe ses dernières semaines à l'Arche en même temps que moi et quitte l'Arche une semaine seulement après mon départ. Très discrète sur les raisons de son départ, elle m'explique que les écarts entre les textes et la réalité dans la communauté se faisaient trop grand et que son intérêt pour un lieu plus isolé l'a amenée à prendre sa décision.

Eloi et Mathilde : une famille sur le départ

Éloi et Mathilde, tous les deux âgés d'une quarantaine d'années, intègrent l'Arche du Gwenves il y a quatre ans. Mathilde connaissait la communauté depuis plusieurs années et Éloi la découvre par son intermédiaire. Convaincus par une écologie intégrale et par un lieu qui leur permettrait de prier en couple, ils installent trois yourtes sur le terrain.

Éloi découvre la vie en communauté, le travail manuel et la vie de prière. Il dit : *« J'ai vraiment eu un appel. J'ai eu envie de participer à quelque chose qui dépasse,*

quelque chose de plus grand. Après des années à avoir bossé pour soi, ça fait beaucoup de sens ».

Il parle d'un « *appel spirituel fort* », quelque chose qu'il dit ne pas comprendre lui-même, une certitude que quelque chose doit se vivre dans cette communauté. Cependant, les activités quotidiennes s'intensifient, les astreintes sont nombreuses. Un quotidien éparpillé et des horaires exigeants les amènent à un certain épuisement. Il pointe également certains quiproquos, manque de communication entre les *novice*s et les *compagnon*s. L'annonce de leur départ a lieu en octobre et le déménagement fin novembre. Dans leur nouvelle maison à quelques kilomètres seulement de la communauté, leurs filles vont désormais à pied à l'école du village et la nouvelle vie de leurs parents se fait loin des traites et fournées.

Rémi : le seul *postulant* à l'Arche pour l'instant

Lors de mon arrivée, Rémi (26 ans) est *postulant* depuis un an et demi, c'est-à-dire qu'il est dans une phase de discernement et d'essai avant un éventuel engagement plus formel dans la communauté.

Il a découvert la collapsologie en philosophie, ce qui l'a amené aux questions écologiques. Il connaît l'Arche depuis plus de cinq ans, y a séjourné plusieurs semaines à plusieurs reprises, avant de lancer son premier long stage d'une année, qui mena à son engagement dans le postulat.

« *Moi ce que je retrouve ici, c'est une vie qui mène à la sainteté, c'est ça que je recherche en tant que chrétien reconverti. La vie communautaire, ça prend beaucoup mais c'est dans ces conditions que je peux vraiment poursuivre mon chemin et travailler sur moi. Puis pour moi c'est tellement évident que les lieux spirituels et écologiques soient une réponse à tout ce qui se passe pour l'instant.* »

Ses secteurs d'activité ont évolué durant mon passage dans la communauté. Après le départ d'un couple présent depuis 4 années, il reprend la responsabilité des poules malgré son investissement déjà important dans le maraîchage. Tous les matins vers 8 heures, il mélange le son, l'eau et un peu de petit lait, installe sa mixture sur la brouette et traverse le hangar vers le poulailler. Quelques heures plus tard, les genoux pliés, il ramasse les œufs qu'il met dans les plateaux à œufs en carton. Sur un carnet, Rémi garde trace de la quantité d'œufs ramassée.

Le samedi soir, Rémi connecte l'ordinateur au baffle, installe quelques chansons bretonnes et explique les danses. Il allie danse, théâtre, lecture, maraîchage et construction de son habitat léger sur le lieu du Gwenves. Il ne se projette pas : « *tant qu'il y a de la joie, je reste.* »

Le stage

Adèle et François : en début d'engagement

Ce couple arrive avec leur fille (2 ans) en février 2025 pour une année de stage. En décembre 2025, ils demandent aux *compagnons* de la communauté s'ils peuvent continuer leur cheminement en intégrant, à partir de février (une année après le début de leur stage, le postulat, étape suivant dans le cheminement vers les vœux. François, engagé pour un monde low-tech et de la construction en matériau durable, prône une écologie radicale et incarnée au quotidien. Pendant nos discussions pendant la traite matinale, François se dit en conversion de vie.

> « *Mon anxiété face aux crises écologiques a beaucoup diminué depuis que je suis à l'Arche. Ici, je ne prends presque jamais la voiture, on consomme très peu. En fait on vit comme on devrait vraiment, en dessous de 2 Tonnes par personne. Puis ici, je bosse pas pour quelqu'un, tu vois, tout le monde bosse pour le projet et ça fonctionne*. »

Adèle n'a cessé de faire partie de projets collectifs avec une certaine forme d'engagement écologique ou social. Elle découvre l'Arche il y a plusieurs années et s'y rend plusieurs étés de suite avant de rencontrer François et de l'y emmener plusieurs semaines.

Charles-Eric et Camille : en début de stage long

Une semaine après mon arrivée, Charles-Éric et Camille s'installent dans une petite chambre dans le fond d'un grand hangar sombre pour une année de stage. Camille, enceinte de six mois, et Charles-Éric, prêt à apprendre la boulangerie au côté de Robert.

Ancien séminariste, après 8 ans de vie en couvent, Charles-Éric abandonne sa vocation de prêtre quelques semaines avant son ordination. Il se lance dans le maraîchage avant de se rediriger vers la boulangerie.

Camille, médecin généraliste habituée à la vie en ville, met son activité professionnelle en suspens le temps de cette année de stage. Le matin, elle est autour d'une tisane avant de commencer l'aide à la cuisine. Le soir, elle propose à certains de faire le chapelet, prière catholique que le couple intègre en tant que pratique presque quotidienne. Le dimanche, le couple ne rate pas une messe.

« Dans quelques années on n'aura pas le choix, tout le monde devra se convertir au travail de la terre. Au moins apprendre à faire pousser ses légumes. On devra apprendre à labourer le champ. Ce n'est plus une nécessité de travail, on est passé de la nécessité au choix mais donc les gens sont malheureux. Tu vois bien les gens sont déconnectés, ils sont perdus, ils savent plus où ils vont. On gagne tellement à vivre en communauté. Tu sais, nous, on décide la vie simple, la vie pauvre mais on gagne tellement plus » (Charles-Eric).

Camille accouche à l'Arche pendant mon séjour, dans un moment particulièrement fort pour la communauté. L'enfant naît deux jours avant Noël. Il est accueilli par les membres de la communauté, le lendemain de sa naissance, entouré par des chants durant lesquels l'émotion est vécue par beaucoup de membres de la communauté. Elle choisit un accouchement le plus naturel possible, à l'Arche, avec l'aide d'une sage-femme. Elle fait référence à une manière de donner naissance qu'elle associe à une expérience plus universelle, plus ancienne, loin des hôpitaux. Comme elle l'explique, elle voulait accoucher « *comme ça s'est fait depuis la nuit des temps* ». Charles-Eric raconte après l'accouchement : « *On se rend pleinement compte du prix de la vie. La vie, elle coûte, elle demande du travail* ».

Les anciens

Laurence et Philippe

Laurence et Philippe vivent à l'Arche depuis plus de 60 ans. Ils sont compagnons et récitent les vœux dès qu'ils viennent à la prière du soir. Âgés aujourd'hui de 88 et 91 ans, ils habitent depuis 2020 un petit appartement en face des champs, sur le lieu de de l'Arche du Gwenves, où ils sont considérés comme les « anciens ».

Philippe, passionné de nutrition, a écrit un livre et continue d'animer des ateliers de cuisine végétarienne, ainsi que des temps de prière et de lecture de l'actualité. Il m'explique sa vision de la société :

« *Je crois qu'elle va se casser la gueule. C'est impossible autrement. Dans le mur, on se laisse faire. On regarde la COP 30, on n'arrive même pas à une déduction des énergies fossiles, parce qu'il y a des finances derrière, les lobbyistes et tout. Ça, c'est encore autre chose. Ça rend pessimiste. Le redressement paraît vraiment très difficile. Il peut y avoir des catastrophes, pas forcément générales, mais suffisantes pour qu'il y ait des redéparts. J'aime bien la politique. Il faut faire ce qu'on peut. Si j'agis dans l'*Arche*, il n'y a pas la peine de voter pour la politique. Il faut aussi le faire. Être ici, oui, c'est la meilleure manière d'agir dans le monde.* »

En 1980 Philippe et Laurence créent une « *maison de cures* » en lien avec l'Arche qu'ils chapeautent jusqu'en 2001. Cette dernière est dédiée à l'accueil des personnes en difficulté et malades. Durant 21 années, Philippe, ordonné diacre par l'Église catholique, et Laurence utilisent la médecine douce pour soigner différentes pathologies. Laurence consacre son temps au tissage pour la communauté.

Le statut de familier

David : un statut à part entière

David (56 ans) a un statut unique, celui de « familier » depuis un an et demi. En trois séjours distincts, David a au total passé huit ans à l'Arche du Gwenves. Venu de Montréal, il s'est converti jeune au christianisme et a découvert l'appel de vivre en communauté et dans des « modes de vie non-violents ». David participe à la vie de l'Arche à temps plein, mais il ne réside pas sur le lieu communautaire lui-même. Il habite dans une maison située à cinq minutes à vélo, à Quillianet, où je loge également. Quillianet comprend la maison de Robert et Christiane et une maison ouverte pour les stagiaires dans laquelle David loge. Il se distingue de « Gwenves » qui comprend la ferme, les champs de maraichage, les pièces communes, les autres habitats de la communauté, et les lieux de travail et de vie commune.

Il fait partie des premiers stagiaires, témoigne des premiers mois du projet « *dans des conditions rudimentaires* ». Aujourd'hui, il s'occupe en grande partie du maraîchage. Le mercredi et vendredi, il est dans les champs, la brouette jamais loin, et récolte jusque 180 poireaux, les betteraves, carottes, choux de Bruxelles, … Ensuite il s'installe sous une serre, dispose ergonomiquement bassines, seaux, tables et chaises

et débute la préparation des légumes. Il me dit : « *Moi, les jours de récoltes, je ne peux souffler qu'une fois que le camion est fermé.* »

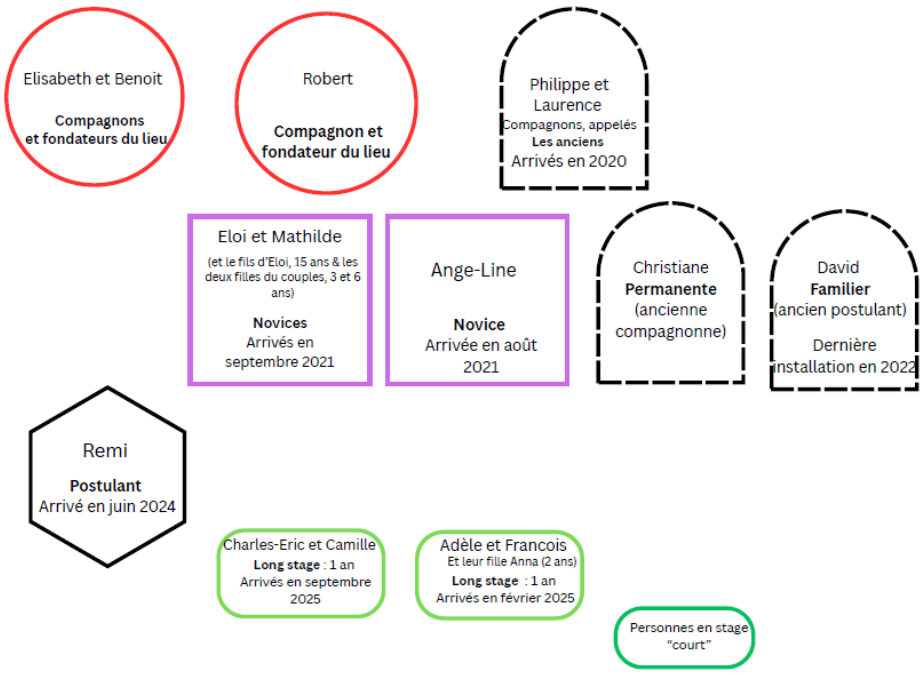
Pour David, le travail de la terre est une dimension centrale de l'humain dans son épanouissement le plus complet. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle il revient à l'Arche après quelques temps dans d'autres collectifs et communautés chrétiennes où cette orientation n'est pas choisie.

Les *compagnon*s ont proposé le statut de « familier », pensé spécifiquement pour David. Il explique : « *Ils n'ont pas voulu que je retourne dans le parcours classique de postulat, noviciat, etc. Ils ont trouvé que j'étais parti et revenu trop de fois. Donc voilà, j'ai un statut un peu hors des cases, je suis familier. Donc je suis aussi impliqué que les autres clairement tous les jours mais jamais je vais prononcer les vœux.* »

Son parcours, marqué par des ruptures répétées avec l'Arche, l'installe dans une posture paradoxale : il est impliqué dans la vie de la ferme à temps plein, travaille comme les autres, prie avec la communauté mais n'est pas « en voie d'engagement définitif ».

<u>Schéma de la communauté telle que je la rencontre</u>

La présentation des différents membres de la communauté permet de montrer l'hétérogénéité des profils et des parcours personnels et au sein de la communauté. Ci-dessous, un schéma de la communauté permet de situer différentes personnes qui ont fait le paysage de mon terrain.



Mais comment ce projet particulier se traduit-il concrètement dans l'organisation de la vie collective ? Comment devient-on membre de la communauté, avec quels degrés d'engagement, selon quelles étapes ? Ces questions font l'objet du chapitre suivant.

Chapitre 4 : La Règle et les vœux : horizon des pratiques

L'Arche du Gwenves a la particularité de fonctionner comme un ordre. Sur beaucoup de points son fonctionnement est similaire : étapes d'engagements, vie ancrée dans la prière, vie communautaire, travail manuel et organisation autour d'un texte fondateur appelé la Règle. Dans ce chapitre, je montrerai comment le cadre préexiste aux membres de la communauté, structure les niveaux d'engagements, scande le quotidien et encadre jusqu'à l'interprétation des départs. La nuance et la diversification des vécus de cet horizon monastique seront mises en lumière. Enfin, ce chapitre montre l'écart qui peut se créer entre l'idéal du cadre et son appropriation et incarnation dans le réel à l'Arche du Gwenves.

4.1. La Règles et les chapitres

Lors d'une matinée passée à trier le bois, Robert accepte de répondre à nos questions, celles d'une *stagiaire* et les miennes, sur le fonctionnement de l'Arche. Il commence par le socle :

> « *Les statuts de la fondation, c'est les textes écrits par le fondateur et qui ne bougent pas. C'est un rocher, quelque chose sur lequel tu peux t'appuyer. On peut la revoir une fois tous les sept ans. C'est quatre-vingt-dix pages, écrites en 1975 avec le fondateur, après vingt-cinq ans d'expérience*. »

Robert distingue alors trois niveaux, qu'il ordonne du plus fixe au plus souple. Le premier est la *Règle* proprement dite, ces quatre-vingt-dix pages fondatrices que l'on ne revoit que tous les sept ans. Le deuxième est le *coutumier*, un ensemble de textes et de pratiques plus flexibles, qui Règlent le quotidien, les horaires, l'organisation concrète des journées. Le troisième niveau rassemble les décisions courantes, prises au fil de la vie commune et ajustables à tout moment. Robert utilise une métaphore corporelle pour dire cette gradation : « *C'est un peu comme notre corps. Il y a les os, les choses qui ne bougent pas. Puis les muscles, entre l'os et la peau. Des parties souples, des parties solides, des parties qui articulent. La Règle est entre les deux.* »

Ainsi, du plus rigide au plus mobile, ces trois niveaux permettent à la communauté de tenir un cap tout en s'adaptant au quotidien. La *Règle*, fixe durant plusieurs années, est un cadre qui surplombe la communauté et ses membres. À l'Arche, cette Règle implique des changements progressifs et un processus de décision lent.

> « *C'est vrai qu'on est structurés comme un ordre. Les choses bougent relativement lentement, on ne fait pas de grandes révolutions. On ne prend jamais une décision le jour même où on en discute : il faut attendre au moins une semaine. Et si on n'arrive pas à décider à l'unanimité, pendant trois mois on essaie comme ça, une espèce de compromis. On dit qu'on essaie, et si ça ne marche pas, on en reparle.* » (Robert)

La recherche de l'unanimité est une caractéristique majeure du fonctionnement communautaire. Car faire communauté, à l'Arche, ce n'est pas seulement partager des lieux, des rythmes, le travail et des biens : c'est aussi partager les décisions qui orientent la vie collective. La *Règle* se donne alors à voir non plus comme un texte, mais comme une manière concrète de trancher, d'ajuster et de tenir ensemble. Pour cela, la communauté s'est dotée de dispositifs précis, hérités de la structure d'ordre voulue par le fondateur. Le *chapitre* et les réunions en sont les deux principaux : ce sont les instances où le cœur de la Règle se met en mouvement.

Chapitres et réunions

Le mardi est le jour des réunions. En fin de matinée, entre midi et treize heures, se tient la réunion de maison. Elle rassemble toutes les personnes présentes sur le lieu depuis un mois ou plus et appelées à y rester encore un temps. C'est un moment cadré, où se Règlent les questions ordinaires de la vie commune. Un mardi de novembre, je relate la réunion qui a eu lieu un peu plus tôt dans la journée :

« Un mardi de novembre, peu avant midi, la salle commune se transforme lentement en salle de réunion. 12 personnes s'installent. Je distribue une tisane avant de laisser la théière sur la cheminée allumée. Il fait froid en ce jour d'hiver et tous les membres ont arrêté leur activité du matin pour s'installer dans cette parenthèse.

Ce mardi-là, nous sommes 12 : trois *compagnon*s, une *novice*, un *postulant*, cinq stagiaires longs, David, Christiane. Autour de moi, chacun ferme les yeux et entre dans ce moment de recueillement. Certaines respirations profondes se font entendre. Après quelques secondes,

les yeux s’ouvrent et les mains prennent un grand cahier blanc installé devant chaque personne.

Un long texte qui parle du travail est lu en chœur. Cette prière, qui parle globalement de la vie paysanne et de son lien avec le divin, commence par : « Seigneur, donne-moi bon usage de ton temps pour travailler(...). Ne fais pas oublier que tout savoir est vain là où il n'y pas travail et tout travail est vain là où il n'y a pas amour pour toi ».

La réunion s'ouvre toujours de la même manière, par ce que la communauté appelle le tour de partage. Chacun, à tour de rôle, dit comment il se sent après une semaine, ce qu'il traverse, les tensions ou les joies qui l'habitent. Le ton est libre. Robert partage une certaine fatigue, de la récolte qui n'en finit pas. Certains restent bref, d’autres s'étendent. La parole n’est pas interrompue, le silence demeure pendant que chaque personne prend le temps qu’elle désire.

Vient ensuite le tour des informations. Les nouvelles concrètes circulent, l'arrivée d'un stagiaire en fin de semaine, l'absence prochaine d'un membre parti pour les vacances annuelles, le chantier prévu dans les jours qui viennent. Puis vint le tour des demandes. Elles portent sur des besoins très matériels, et c'est précisément ce qui les rend révélatrices de la vie partagée : accéder à l'une des voitures communes tel jour, réserver une plage à la machine à laver, faire venir un ami pour quelques nuits. Christiane et Robert partant deux semaines en vacances, les questions remplacement sur les jours de cuisine, les livraisons de pain et de farine et autres est abordée.

Durant la réunion, Christiane a sorti son tricot et la laine glisse entre ses doigts tout au long de la réunion. Le pull rouge qu’elle fabrique prend doucement forme. Deux autres personnes se sont installées avec un grand saladier d'oignons qu'elles épluchent et émincent à la main, pour le repas qui suivra. François répare un trou d’un vêtement. Les petites tâches manuelles occupent souvent les mains de certains membres de la communauté durant les réunions.

Aujourd’hui, une partie importante de la réunion est consacrée à la préparation du stand de l’Arche au marché de Noël d’un lieu collectif de la région. Cette activité annuelle nécessite une certaine coordination, qui se construit au fil des échanges. Qui ira chercher les fromages dans la cave pour les mettre en vente ? Combien de sacs d’oignons prenons-nous avec nous? Combien de tapis tissés à la main par Laurence ? Quelle voiture ira sur place et avec quels membres ? Toutes ces questions sont abordées pendant que Remi se propose pour la coordination du départ au marché de Noël, David pour les oignons et Elisabeth pour la tenue du stand.

La réunion se termine par le point sur l'hôtellerie. Elisabeth, responsable de l'accueil, détaille avec précision qui arrive, pour combien de nuits, et où chaque personne dormira, entre les chambres du lieu et la maison des stagiaires. Elle a devant elle le calendrier qui comporte les dates importantes qu'elle communique pendant que certains membres de la communauté inscrivent ces dernières dans leur propre agenda.

Puis, avant que l'on se lève, vient le rappel. Les couteaux et les aiguilles se posent. Elisabeth énonce : « On va terminer par un petit rappel ». Pendant quelques secondes, comme au début de la réunion, tout le monde se tait. Ce court silence clôt la réunion comme il ouvre et ferme de nombreux temps de la journée à l'Arche. Chaque personne est invitée à prendre une respiration avant d'entamer la future activité communautaire. Ce mardi à 13 heures, le rappel clôt la réunion pour ouvrir celui du repas. La porte s'ouvre, Laurence, qui n'était pas présente à la réunion, entre dans la salle commune pour partager le déjeuner. »

Le chapitre des *compagnon*s

Le mardi soir se tient un second niveau de délibération plus restreint, le « chapitre des *compagnon*s ». Il rassemble les compagnons tout en élargissant le groupe aux novices pour certains sujets. Robert précise : *« Après, il y a le chapitre compagnon où les novices et les compagnons sont ensemble. Et il peut arriver que, quand ça concerne trop les personnes des novices, on ait des chapitres juste entre compagnons. »*

Ce chapitre a une autre fonction. Il porte sur les décisions les plus structurantes : l'accueil de nouvelles personnes en stage long ou en postulat, les investissements importants comme l'achat d'un tracteur, un emprunt ou une construction, les orientations du projet, ou encore les difficultés relationnelles qui demandent plus de discrétion. Il fait aussi office d'espace de discernement dans les moments sensibles, en particulier lors des départs. Robert me le dit à propos des trois départs de *novice*s survenus pendant mon terrain : *« On va en parler. On en a déjà parlé un petit peu. On essaie de comprendre ce qui s'est passé. On va l'écrire. Et puis, qu'est-ce qu'on veut faire dans l'avenir ? »*

Les *compagnon*s répartissent ainsi les niveaux d'échange : la réunion de maison consacrée au quotidien vécu ensemble et le chapitre des *compagnon*s pour ce qui engage plus profondément l'orientation du projet.

Décider à l'unanimité

A l'Arche, les décisions sont prises à l'unanimité. Il s'agit d'un principe qui traverse les deux réunions. Robert m'explique : « *On prend nos décisions à l'unanimité. Mais ce n'est pas évident de rentrer dans ce que ça veut dire vraiment, l'unanimité.*»

Lors de mes mois à l'Arche, plusieurs membres de la communauté me présentent l'unanimité comme un garde-fou contre les possibilités de voir des dynamiques de pouvoir, d'emprise ou de manipulation. Lors de mes mois à l'Arche, plusieurs membres de la communauté me présentent l'unanimité comme un garde-fou contre l'émergence de dynamiques de pouvoir, d'emprise ou de manipulation. Robert m'explique que la recherche de l'unanimité ne signifie pas que la proposition initiale soit adoptée telle quelle. Elle suppose au contraire un travail de reformulation et d'ajustement, jusqu'à ce que chacun puisse dire oui. Et quand le consensus reste hors d'atteinte, la communauté a prévu une issue qui préserve la possibilité d'avancer : « *Si on n'arrive pas à prendre une décision à l'unanimité, on procède sur quelque chose à essayer. Pendant trois mois, on va essayer comme ça, une espèce de compromis. On arrive à peu près à s'entendre, mais il y en a qui ont des doutes. On dit qu'on essaie, et si ça ne marche pas, on en reparle.* »

Un temps long comme condition

Christiane me parle d'une décision qui a pris plusieurs mois à être tranchée : celle de l'installation d'une petite lampe électrique dans la cuisine. Les personnes qui cuisinent, en grande majorité les femmes, ont exprimé le besoin de lumière le matin, dans une cuisine mal exposée. Après des mois de débats sur la place de l'électricité dans la cuisine communautaire, la décision a été prise et une lampe peut désormais être allumée durant les mois les plus sombres de l'année, le temps que la lumière du jour se lève. Cela illustre la dimension de lenteur autour des décisions prises à l'unanimité. Cela rejoint la notion la notion de discernement qui constitue le temps accordé à chaque membre de faire mûrir sa position, de laisser du temps avant de revenir dessus, de penser une décision qui convient à tous les membres.

Un dimanche matin, un membre qui n'est pas autorisé à conduire les voitures de la communauté se retrouve sans chauffeur pour sortir de la communauté. Je note comment Robert répond à sa demande d'exception immédiate : il dit directement qu'il

ne peut pas trancher seul, sur le champ, une Règle qui engage le collectif. Ces deux exemples montrent que des décisions qui pourraient paraitre mineures doivent passer par des longs moments d'échanges avec la communauté et/ou entre les *compagnon*s.

Le poids des *compagnon*s

Il est pertinent de se demander, dans ce processus de décision horizontale, si la place des *compagnon*s fondateurs de la communauté, pèse plus que celle des personnes impliquées depuis une ou deux années. Robert, *compagnon* et fondateur du Gwenves, répond avec nuance : « *Dans les décisions, ta voix ne pèse pas plus que celle des autres. Après, il y a des choses que, plus ou moins, ça dépend sur quel niveau de réunion* ».

Dans la réunion de maison, chacun a une voix. Dans le chapitre des *compagnon*s, seuls les *compagnon*s délibèrent, ce qui leur donne, de fait, plus de poids sur certaines décisions structurantes. Elisabeth me donne comme exemple, la décision d'acheter un tracteur, avec les économies de la communauté. Cette distinction prolonge la logique de l'engagement progressif. Les trois *compagnon*s et fondateurs qui ont prononcé les sept vœux portent une responsabilité particulière envers le projet, ce qui justifie qu'ils tranchent certaines questions dans un cercle plus restreint.

Il est intéressant de montrer comment Mathilde, qui a quitté le projet, parle du processus décisionnel à l'Arche. Elle me confie :

> « *Dans les décisions, tout est bien pensé. Dès que j'ai intégré les réunions communautaires, j'ai eu le même poids que les compagnons dans les chapitres. Par contre, de manière plus globale, on n'arrive pas, nous les nouveaux, à s'approprier le projet. Eux trois, c'est les fondateurs, et ils ne lâchent pas trop leur truc.* »

Dans ce cadre installé par la Règle et par *compagnon*s de l'Arche du Gwenves, le vécu de Mathilde, partagé par Eloi sur la difficulté à orienter certaines décisions montre la tension entre l'égalité formulée dans la délibération et le poids symbolique des *compagnon*s. Les choix initiaux de la communauté sont donc difficiles à rediscuter, même dans un cadre horizontal. Elisabeth complète en m'expliquant :

> « *Nous, on s'inscrit aussi dans le cadre de la Règle. On veut pas que ça soit notre projet. Le but, c'est que les personnes qui viennent et qui s'engagent prennent part au*

projet de la même manière que nous. On est dans quelque chose qui nous dépasse et peut-être que ce n'est pas assez clair pour les personnes qui viennent, que le projet n'est pas le nôtre; c'est quelque chose qui se construit avec ceux et celles qui sont là ».

Selon le niveau d'engagement dans la communauté, le poids dans l'orientation du projet à travers les décisions communes est différent. Mathilde et Eloi m'expriment leur frustration quant à leur difficulté à prendre leur place dans les décisions communautaires, et leur ressenti de ne pas se sentir « *pris en compte* ». Le degré d'implication se gagne donc petit à petit au long d'un cheminement. Il est donc important, ici de faire le détour par les étapes d'engagements à l'Arche du Gwenves, du « stage » au « *compagnonnage* ».

4.2 Entrer, cheminer, rester (ou partir)

4.2.1 Cinq degrés d'engagement

Du stage court au *compagnon*nage : cinq degrés d'engagement à l'Arche du Gwenves

L'engagement à l'Arche du Gwenves se fait de manière progressive et autour d'une gradation d'engagements spécifiques. Les membres ne deviennent pas "*compagnon*s" du jour au lendemain. Ce système d'étapes constituant l'une des caractéristiques fondamentales de l'organisation communautaire de l'Arche, il mérite d'être détaillé.

Le **stage court** constitue la première porte d'entrée à l'Arche. Il concerne les personnes venant de quelques jours à quelques semaines : personnes curieuses, personnes en quête de retrait ponctuel, en réflexion spirituelle. Durant mon enquête de terrain, j'ai pu rencontrer de nombreuses personnes venues de France ou d'ailleurs, qui avaient la volonté de découvrir le lieu le temps d'une semaine ou d'un mois. Parmi eux, je peux également citer certains professionnels souhaitant découvrir un mode de vie alternatif : des personnes souhaitant comprendre comment le métier de maraîchage se pratique à l'Arche, ou encore qui expriment des intérêts sur les modes de gouvernance en collectif. Il y a également les familles ou amis venant rendre visite au membre de la communauté. Ces stagiaires participent aux temps communs (prière, repas, travail), sans qu'aucun engagement particulier ne leur soit demandé au-delà du

respect des Règles élémentaires du lieu tels que le silence à certains moments, la ponctualité aux moments de prière et la participation active aux tâches.

Le **stage long** dure au minimum un an. Il s'adresse à des personnes qui souhaitent expérimenter durablement la vie à l'Arche, sans nécessairement viser un engagement formel. En tant qu'étudiante en anthropologie, c'est la position que j'ai adoptée, présente pendant quatre mois, m'inscrivant dans une temporalité particulière, plus longue que les stages courts que je voyais autour de moi, mais plus courte que le stage long officiel. Cette position singulière (mon stage a duré moins longtemps que la norme minimale habituelle d'un an) m'a donné accès à la vie quotidienne de la communauté sans que je sois attendue dans les processus de discernement plus poussés qui structurent les étapes suivantes.

Charles-Eric et Camille sont en stage long, durant mon séjour dans la communauté. Camille m'explique, lors d'un entretien semi-directif : « *On a fait le mois de juillet ici comme mois de test, et après ça nous a paru assez évident. Ça ne veut pas dire qu'on s'engagera ici, juste que là, c'était le moment pour nous de vivre cette vie en communauté.* » Christiane, elle, rentre à la Borie Noble, venant d'Allemagne, sans idée précise : « *C'était une année sabbatique que je voulais me marquer. Je n'avais pas une recherche de vie communautaire, ni de sens à ma vie. C'était plutôt sauver ma peau d'abord et être dans la nature. Surtout être dans la nature. Quand j'ai rencontré la communauté, j'ai tout de suite trouvé que c'était fort moyenâgeux.* »

Vient ensuite le **postulat**, réservé aux personnes déjà familières avec la communauté et voulant entamer un cheminement pour y rester durablement. Il s'agit de la première étape formelle d'engagement. Elle dure un à deux ans. Le *postulant* ou la *postulant*e n'est plus un simple stagiaire : la personne exprime publiquement le désir de s'engager plus profondément et commence à prendre des responsabilités spécifiques. Robert me précise : « *Le postulant prend de plus en plus de responsabilité, il apprend les enseignements de Lanza*. »

Pendant mon terrain, Rémi occupait ce statut depuis un an et demi :

« *J'ai écrit les enseignements avec Benoit pendant un an. Cela m'a permis d'intégrer intellectuellement le propos global de Lanza. Ce qui est chouette, c'est que dans les livres, tu as des repères, des boussoles, tu sais où il (Lanza) va . Si tu écoutes bien l'enseignement de*

Benoit, il dit la plupart des choses qu'il faut étudier. C'est assez exceptionnel d'avoir un enseignement comme ça. Ça te permet d'avoir ce fond commun, cette culture commune à laquelle on se réfère. J'ai appris sur la conversion de la tête, ensuite du cœur, ensuite des instincts. »

Pour rappel, les enseignements donnés par Benoit prennent place un soir par semaine, entre *postulant*s, personnes effectuant un stage long et éventuellement stagiaires de passages intéressées.

Durant mon séjour, le couple Adèle et François m'expriment leur envie de continuer à cheminer avec la communauté et donc de commencer ce parcours de postulat.

Lors d'un entretien réalisé en fin de stage de terrain, François me transmet :

« On est bien ici et tant qu'on est bien, on reste. On sait qu'on est libres ici et ce qui nous plait, c'est la diversité du quotidien. On est dans le doux, pas dans le rush mais dans le « prendre soin ». On prend soin des relations, on prend soin de la terre, de ce qu'on mange, de nos corps. Pour Anna, c'est l'environnement rêvé pour grandir. Dans ce chemin, les étapes sont bien faites donc on n'est pas poussé à décider maintenant. C'est une étape à la fois. »

Le **noviciat** est l'étape suivante, celle qui précède immédiatement l'engagement définitif. Il dure lui aussi entre un et deux ans, parfois plus. « *En tant qu'ordre, on est dans un engagement pour devenir compagnon, avec un enseignement, avec des vœux qu'on répète tous les jours. Il y a une à deux années de noviciat où la personne prononce les vœux le soir. À la fin, il y a la possibilité de devenir compagnon.* » (Robert). Pendant mon terrain, trois *novice*s étaient présents : Éloi, Mathilde et Ange-Line.

Tous les trois avaient entamé leur parcours la même année et à la même période. Ce sont précisément ces trois *novice*s qui, à quelques semaines d'intervalle, ont annoncé leur départ pendant mon séjour, événement clef sur lequel je reviendrai en fin de chapitre.

Enfin, le parcours à l'Arche se termine par le ***compagnonnage***, l'engagement le plus profond. Dans cette perspective, les membres de l'Arche mobilisent à beaucoup de reprises la notion de vocation. Dans le cas des couples, Elisabeth me précise qu'un appel doit être reçu par les deux personnes, de manière individuelle. Le cheminement

se fait à la fois à deux et à la fois seule. Si une personne du couple n'a pas « l'appel », le couple est invité à « *chercher sa vocation ailleurs* ».

Lorsque la personne devient *compagnon* de l'Arche, elle est amenée à mettre en commun ses biens, stade qui, selon les *compagnon*s, est difficile à passer pour beaucoup de *novice*s en fin de parcours. Je reviendrai sur le point dans la section sur le partage des biens. Cette étape suppose la prononciation des sept vœux fondateurs de l'Arche et constitue un engagement à vie, même s'il reste, toujours résiliable.

Le cas de Christiane est celui qui met en lumière un parcours tout à fait spécifique dans lequel les vœux ont été résiliés après de nombreux années d'engagement dans la communauté. Son vécu du coté monastique de l'Arche apporte une dimension autre, étant elle-même une des fondatrices de la communauté. Après des années de réflexions, Christiane m'apporte un regard nouveau sur le cadre, l'orientation de la communauté et les tensions qu'elle perçoit. Son rôle hybride a été creusé lors d'un entretien semi-directif.

La flexibilité relative dans l'engagement : le cas de Christiane

Christiane et son parcours singulier dans la communauté permet de creuser un angle mort que personne ne donne à voir sur le terrain. Son statut est celui de **permanente**, créé spécialement pour elle.

Présente depuis les débuts de la communauté, elle est témoin de différents départs de couples et familles. Elle me précise souvent : « *Tu sais, avec l'humain c'est toujours multifactoriel. Rien n'est jamais simple. Les gens ici ne partent jamais pour une raison. Il y a plein de choses qui rentrent en jeu, l'humain est un être extrêmement complexe ».*

Le cas de Christiane montre que le cadre de la communauté fort et ancré dans l'enseignement laisse tout de même de la place pour des chemins de traverse. Cette nuance est intéressante car elle met en perspective la notion de vocation qui, en théorie, postulerait qu'une personne vit à l'Arche en ayant la vocation d'y vivre et quitte la communauté si elle découvre qu'elle ne l'a pas. Christiane vit pleinement dans la communauté, en connait le fonctionnement, les Règles du quotidien et l'enseignement du fondateur et amène une critique interne après des années de recul sur l'orientation du projet, le rapport aux textes et le coté monastique.

Elle arrive dans la communauté de l'Arche à la Borie Noble, en recherche de nature, après des années en ville, à « se perdre ». Elle me partage : « *Lire Lanza, après trois phrases, je m'endormais, je n'avais rien compris. Un langage trop… ça ne rentre pas. Je suis toujours plutôt à intégrer par la vie que par les écrits ou les formations. Je n'étais jamais vraiment 100% dedans, dans la théorie, dans l'enseignement. Je me sentais pas vraiment à ma juste place.* »

Etrangère à la dimension théorique de l'Arche et en désaccord avec les vœux, elle décide de les rompre, une fois installée au Gwenves :

> « *Si je n'ai pas l'appel, ça ne veut pas dire que c'est faux. C'est plutôt moi qui me sentais fausse. Pour moi, l'Arche ne me définit pas. C'est le choix, la vocation, pour les autres. Moi, ma vie m'a amenée là, je suis là, mais je ne dirais pas que j'ai la vocation.* (…) *Je n'ai pas besoin de statut, moi-même. C'est pour les autres, pour leur expliquer. Le cadre te dit comment vivre. Si tu ne rentres pas à cent pour cent dans le cadre, il faut que tu te situes par rapport au cadre.* »

Le cadre dont il est question à l'Arche semble donc préexister à ses membres. Lors de la sortie des vœux, Christiane trouve un autre statut, par rapport à ce cadre. Aujourd'hui, elle m'explique être reliée par la fête et le culturel : *« Ce qui m'a parlé, toujours, c'était les fêtes, la danse, tout ce qui est culturel, les chants. Ça fédère, ça unit, ça apaise, ça pardonne ».*

Enfin, Christiane amène un regard sur la division du travail genrée à l'Arche. Ce point sera élaboré en profondeur dans la partie sur les fragilités et les paradoxes observés dans le cadre du départ de la famille de Mathilde et Eloi.

Le cas de Christiane éclaire ainsi un trait qui traverse tous les parcours d'engagements croisés à l'Arche du Gwenves. Christiane a pu rompre ses vœux sans quitter la communauté et un statut particulier a été créé pour elle. La place d'une personne, qu'elle soit *postulant*e, *novice* ou encore bénévole est toujours définie en fonction de la communauté. Le cadre de la Règle de la communauté crée donc en quelque sorte un processus que les *compagnon*s et certains membres de l'Arche nomment le discernement mutuel, que je décrirai dans la partie suivante.

4.2.2 Discernement mutuel

Cette gradation d'étapes n'est pas anecdotique. Elle constitue un véritable dispositif qui structure l'entrée dans la communauté et distingue l'Arche des formes plus souples de vie collective. Benoit, *compagnon*, m'explique : « *Notre projet ici est un projet de vie et un investissement à long terme. On cherche à former des compagnons, des personnes qui veulent faire continuer notre communauté non-violente. C'est un chemin de conversion intérieure qu'on propose* ». Robert nuance le processus en montrant que ce dernier ne va pas toujours dans le sens souhaité par les personnes qui y rentrent : « *Rémi a demandé son postulat « à la Saint-Jean », François et Adèle viennent d'en faire la demande. Ange-Line, elle, avait demandé à prononcer les vœux et devenir compagnonne, la réponse fut non. Ça a été assez douloureux. On ne se sentait pas de s'engager avec elle de façon définitive.* »

L'aspect progressif de l'engagement n'est pas anecdotique, elle est à vrai dire au cœur de ce qui distingue l'Arche des formes plus souples de vie collective (colocations, écovillages ouverts, communautés informelles) et la rapproche d'une longue tradition monastique. Anna Clot-Garrell (2016) décrit dans son étude d'un monastère de bénédictines l'évolution du cheminement monastique sur les vingt dernières années (Clot-Garrell, 2016, p.30). Elle explique que la *novice* prend part complète au cheminement, dans un processus « d'appropriation négociée » ce qui diffère avec le processus dans lequel la personne était presque entièrement subordonnée à l'institution. Le projet de rentrer dans un Ordre n'est pas vécu comme un sacrifice mais comme un « projet d'affirmation de soi » (Clot-Garrell, 2016, p.29). Elle décrit les différentes étapes de l'engagement comme un rite de passage, structuré en étapes, postulat, noviciat, puis prononciation des vœux temporaires. Au fil de ces étapes, la sociologue explique que la vocation monastique s'éprouve (Garrell, 2016). Le cheminement que décrivent les membres de l'Arche, du stage au postulat, puis au noviciat où se prononcent les vœux, en rappelle presque littéralement la gradation.

Les *compagnon*s partagent l'importance de la découverte des rituels partagés, mais aussi la rudesse du travail quotidien, l'inconfort matériel, les tensions relationnelles, le froid des hivers bretons dans les logements mal isolés. En parallèle, le processus long offre à la communauté un temps pour observer, accueillir, éprouver l'accord

entre la personne et le projet. Robert me l'exprime un matin dans la cuisine, à propos d'une visiteuse récente qui envisageait de s'installer :

« *Il faut du temps pour voir si ça colle. Nous, on n'est pas pressés. Elle non plus, elle ne devrait pas l'être. Nous c'est un processus dans les deux sens qui s'opère. À la fois la personne discerne, seule et devant Dieu, si sa vocation est de vivre à l'Arche et en même temps, nous on est aussi toujours en processus et en réflexion. En fait, on laisse le temps et la chance aux gens de cheminer, parce que les choses peuvent évoluer, il ne faut pas trop vite enfermer les gens. Et puis nous aussi, on nous laisse du temps pour comprendre les personnes.*»

Cette prudence, ce temps long, cette exigence de discernement mutuel ne relèvent pas d'une lourdeur institutionnelle. Ils répondent à une nécessité concrète : protéger à la fois la communauté et l'individu contre les engagements précipités.

Cette évitement des engagements précipités cherche à protéger la communauté contre les ruptures douloureuses. Beaucoup de communautés intentionnelles se sont effondrées, dans l'histoire, parce que des personnes s'y étaient engagées trop vite, sur la foi d'un enthousiasme initial qui n'avait pas résisté aux réalités matérielles et relationnelles du quotidien. Comme le rappelle Proulx-Masson (2018) à propos des communautés américaine, l'engagement communautaire suppose un travail long et progressif de « détachement » à l'égard du monde extérieur et d'« attachement » au groupe, sur trois plans : instrumental (les sacrifices consentis et les investissements réalisés), affectif (les liens tissés) et moral (l'adhésion aux valeurs partagées).

Il est également intéressant de noter que, face aux trois départs survenus durant mon séjour, les *compagnon*s me font part de leur propre remise en question : ce cheminement proche à l'Arche, selon eux, prend peut-être trop de temps et empêche les *novice*s de se sentir pleinement impliqués dans le projet. Cette interrogation n'est pas propre à l'Arche. Clot-Garrell (2016) montre que les monastères contemporains ont dû, eux aussi, réformer un noviciat jugé trop long et trop effaçant pour des générations plus attachées à leur autonomie. L'Arche se trouve devant la même tension, celle de préserver le discernement qui s'installe dans le temps long et protège l'engagement, sans décourager celles et ceux qui aspirent à s'impliquer plus vite. Cette lenteur, pourtant, n'est pas vécue de la même façon par tous : plusieurs des personnes en phase d'engagement transmettent cette nuance. Rémi, François et Adèle disent aimer que les choses prennent du temps, y voyant une manière de s'ancrer,

d'éprouver leur choix, de laisser mûrir l'engagement plutôt que de le précipiter. Pour eux, le temps long n'est pas un obstacle mais une condition pour prendre la décision la plus juste et adéquate. À l'inverse, certains départs remettent la condition du temps long en question. Ange-Line, qui a quitté la communauté, aurait aimé faire davantage, aller plus vite, s'impliquer plus pleinement, la lenteur du cheminement a nourri chez elle une forme de frustration. Un même dispositif, le temps long, produit ainsi des expériences opposées : il ancre les uns et repousse les autres.

Derrière la prononciation des vœux, l'engagement dans la communauté et la vocation, une interprétation différente apparait pour les membres de la communauté. Selon Laurence, derrière la notion de vocation, ils entendent le mouvement de « *suivre Jésus et vivre l'Évangile, où la non-violence et l'Évangile ne font qu'un*. *Pour nous c'est incarner ce message dans le quotidien, dans le travail et dans la vie communautaire, à la suite de Lanza del Vasto* ». Cette notion de non-violence revient, d'une manière ou d'une autre, dans les motivations des personnes qui s'impliquent dans la communauté de l'Arche et c'est vers elle que ce travail se penche dans la section suivante.

4.3 Notion centrale : la non-violence

4.3.1 « Cohérence de vie et vie unifiée » comme réponses aux violences

Prononcer les vœux et s'engager dans la communauté de l'Arche n'est pas une fin en soi mais une visée, un horizon. David formule :

> « *Les vœux qu'on répète tous les jours tiennent un peu aux modes de vie qu'on a qui peuvent être attachés au travail la terre. C'est la piste de vie spirituelle mais cette conception de la vie n'est pas si commune. Lanza essaie de répondre à des défis pour la paix ou à des défis urgents. Pour moi le défi le plus urgent c'est celui de reconstituer un mode de vie cohérent. D'après moi, la paix repose sur deux piliers. On en vit un ici, fortement. C'est-à-dire, si tout le monde vit une vie de type rural, sans faire reposer sur d'autres l'effort de nous procurer les biens nécessaires, de créer une vie plus honnête, ça élimine un peu des possibilités de vouloir créer l'exploitation, l'avarice, la guerre, tout ça. Et l'autre modalité de la paix, moi, que j'ai perçue très fortement, c'est notamment par les apparitions de la Vierge Marie.* ».

J'interroge, lors de mes entretiens semi-directifs et mes discussions informelles, le sens que les membres de la communauté mettent derrière « l'esprit de l'Arche », expression entendue à de nombreuses reprises sur mon terrain. Elisabeth m'apporte des éclairages selon son expérience :

> « *Pour moi, (l'esprit de l'Arche), c'est l'unité de vie. C'est d'unifier notre intelligence, notre cœur, nos instincts profonds, d'unifier tous les points de notre vie, la vie de prière, la vie de travail, la vie relationnelle, la vie de foi, à travers, avec les vœux. Ce sont les vœux, pour moi, à l'esprit de l'Arche. C'est cette dimension de travail des mains, de vie rurale, de travail sur soi, d'obéissance, de responsabilité et de co-responsabilité, de purification, de non-violence, de vérité, de déployer la non-violence dans toutes les dimensions de la vie. Et chez les gens qui passent, c'est qu'ils connectent tout simplement l'intériorité, ils comprennent qu'il y a une vie intérieure. Et quand il y a ce chemin d'intériorité, il peut y avoir un moment rencontre de Dieu. Mais s'il n'y a pas de chemin d'intériorité, si on reste toujours dans la distraction, dans la dispersion, qu'on ne connecte pas son être profond et Dieu qui est au cœur, on est à côté de ses pompes, à côté de la plaque.* »

La non-violence, ces deux mots sont peints sur un bout de bois, à l'entrée du hangar, visibles pour toutes personnes qui entrent dans la communauté. Vécue et interprétée diversement par les membres de la communauté, cette notion oriente le fond et le forme de la vie communautaire à l'Arche du Gwenves. Héritée de Lanza del Vasto, fondateur des communautés, il la tient lui-même de Gandhi. Cette notion nomme une manière d'habiter le monde, une manière de voir l'extérieur, de donner du sens aux actions quotidiennes et de vivre les relations interpersonnelles. Pour Elisabeth, *l'esprit de l'Arche* tient dans le concept d'unité de vie : rassembler les différentes sphères dans la vie et amener de la cohérence entre ces dernières.

Robert, pour rappel, fondateur et *compagnon* de la communauté, dit d'une certaine manière la même chose. La non-violence pour lui, consiste à rompre avec un enchaînement :

> « *Souvent on est dans "l'œil pour œil, dent pour dent". Il faut couper cette chaine-là. Moi j'ai toujours rêvé de vivre dans un monde de paix. Et vivre en communauté, pour moi, c'est apprendre à vivre ensemble, apprendre à partager, apprendre à aimer. Et je trouve que c'est les meilleurs ingrédients de la paix. Et savoir partager dans notre monde, si on ne sait pas partager, c'est la guerre. C'est le chacun pour soi, c'est*

l'individualisme où l'autre crève à côté de toi et tu ne bouges pas un petit peu. En communauté, il y a une notion de porter ensemble, cette vie, de porter les uns les autres. Et puis, on a tant de choses à apprendre, tant de choses à découvrir, la richesse d'être ensemble. Mais j'ai toujours créé la vie communautaire comme une réponse aux problèmes de notre monde. Réponse notamment à la violence, à la guerre. Le concept de non-violence, c'est le pilier. Même par rapport à l'écologie, c'est le sens de l'autre. Les animaux, les plantes, c'est aussi…C'est de vivre en communion avec tout ça. »

La non-violence prend forme autour d'un diagnostic fortement partagé, celui d'un monde emballé, effréné et violent. Camille me partage sa vision :

Je suis généraliste, quand je vois comment fonctionne… la société, la sécurité sociale, je vois que dans quelques années, ça va s'écrouler, c'est pas possible, on est en train de dépenser de l'argent qu'on n'a pas, ça va s'écrouler. Et à un moment, je pense que la société va s'écrouler. Il va y avoir des blocages, il y a tellement d'administratifs qui bloquent de partout. Je trouve que le monde est fou, et pour moi, l'Arche, c'est un mode de vie qui peut survivre au crash. Les gens continuent de vivre aveuglés, comme si jamais ils ne se rendaient pas compte de... Des alternatives viables à celui qui part en déroute. C'est déroutant. Les dépenses…Je voyais Noël, dans nos familles, des tonnes de cadeaux, des trucs qui sont jetables. Tout se jette, tout est pollué, on pollue et on consomme et on achète et on ne vit que pour dépenser et vraiment, c'est une pauvre planète, elle ne va jamais supporter ça. Pendant combien de temps va-t-elle supporter ça ? Et les gens sont tellement individualistes, et les gens pensent plus aux autres, et les gens sont seuls, et les gens... Il y a de plus en plus de misère, il y a de plus en plus de violence, et de... Tout ça, c'est des signes que ça ne va pas bien. (…) *C'est une dichotomie entre le monde, la vie en ville, la vie machin, qui est stressante.*

François, lui, nomme *conversion* ce déplacement entre son mode de vie rurale et agricole actuelle et son ancien mode de vie urbain qu'il nomme d'individualiste : « *La modernité fait croire que tout est facile. Mais ça ne dure jamais. Ici, c'est passer d'une logique centrée sur soi, sur ses problèmes à une logique centrée sur l'autre. Et on va beaucoup mieux quand on fait ça. Ici, on apprend à considérer l'humanité* ». Cela rejoint également le discours et la vision que Benoit transmet durant ces enseignements : il communique à de nombreuses reprises que les personnes vivant dans le monde moderne industrialisé et urbain mènent une vie, sur de nombreux aspects, « *décentrée*, *désalignée* et *aliénante* ».

L'accès à l'actualité nationale et internationale se fait à travers la lecture de journaux et la transmission orale. Tous les lundis, Philippe termine son assiette rapidement

avant que le silence s'installe naturellement quand tout le monde le voit prendre, dans son panier en osier, un journal. Il cite les grands titres récents du journal La Croix et, de temps à autre, lit un passage d'un article. Au début de mon séjour de terrain, les chiffres sur les décès et bombes envoyées sur les zones du Moyen-Orient nous laissent sans voix et compliquent la discussion sur autre chose par la suite Le choix des articles n'est pas anodin. Il est fréquent que nous écoutions Philippe nous informer sur les actualités concernant l'environnement : augmentation des pesticides sur la région, diminution flagrante de la biodiversité dans telle région, etc. Le choix se porte souvent sur sur les actualités chrétiennes : rénovation d'une Eglise, l'engouement des jeunes pour un lieu catholique en particulier, les voyages du nouveau pape. Les membres de la communauté vont davantage se faire donner des livres ou d'essais que discuter des dernières actualités.

Les guerres qui traversent le monde actuel sont parfois citées par Philippe. Lors des veillées le vendredi soir, autour d'un feu, certains prient tout haut et adressent courage « *envers les peuples qui souffrent sous les bombes* ». Durant mon séjour, la guerre au Soudan, la guerre à Gaza et en Ukraine sont les conflits les plus cités. Quand je demande à Charles-Eric s'il s'informe au quotidien sur les derniers titres à la Une, il me répond : « *Moi m'informer, oui pourquoi pas, mais si ça aide à prier. Juste entendre parler de tout ce qui se passe, puis ne rien faire, non! Ok limite s'informer si après ça permet de prier pour ces gens en souffrance* ». Adèle, elle, s'informe largement moins qu'il y a quelques années : l'actualité lui provoquait beaucoup d'anxiété et son rythme de vie actuel lui apporte, selon ses mots, davantage de joie. Dans la bibliothèque, il y a des piles entières des journaux La Croix disponibles à tous et toutes. Le quotidien fort chargé, ils demeurent le plus souvent intacts. Il est également pertinent de pointer les sources d'informations qui sont choisies, elles-mêmes n'étant jamais neutres. Le journal La Croix, en piles dans la bibliothèque, rappellent l'orientation chrétienne de la communauté à vocation inter-religieuse.

La notion de conversion est fort utilisée par les membres de la communauté. La non-violence incarnée dans les gestes du quotidien, prend place dans un récit de *conversion,* d'une société stressante et dispersante à ce que Benoit, appelle une « *vie simple* » et ce que François décrit comme étant « *une vraie manière de vie la décroissance au quotidien*. »

4.3.2 La non-violence et conversion

Selon Remi, le socle commun de la communauté est le fondateur, ses textes et la notion de non-violence incarnée dans la vie quotidienne. Il m'explique :

> « *Mais l'avantage, c'est qu'on a un socle commun. Par exemple, grâce au socle commun de Lanza del Vasto, on est capable de dire, nous, par rapport au travail, là, on est dans un compromis et on aimerait aller vers ça. Si on n'y arrive pas, on n'y arrive pas, mais on aura essayé. Dans les communautés, aujourd'hui, c'est ça le plus difficile. C'est avec les individus qui ont grandi dans une société néolibérale, comment est-ce qu'on fait pour réussir à faire un socle commun et pour se dire, ça vaut le coup de faire ce socle commun ? Alors, de manière intellectuelle, le socle commun ne sera jamais parfait.* »

Robert le rejoint quand il m'exprime que c'est une grande richesse selon lui d'avoir un fondateur, une personne qui a mis les grands principes et le cadre dans lequel les pratiques et décisions de l'Arche prennent place. Selon Camille, les vœux et la notion de non-violence à l'Arche permettent de peser sur personne. Elle m'explique :

> « *C'est un des vœux que les fondateurs disent tous les jours, c'est de ne peser sur personne. Et pour moi, c'est important de me dire que tous les jours, tu fais ta part. Pour moi, c'est important d'être présente et d'être utile. Et de ne pas me dire "je viens comme profiteuse". Je viens pour participer à la vie et du coup, avec des tâches aussi pénibles, j'accepte qu'il y ait des tâches qui soient plus pénibles. En tout cas, ça fait partie ».*

Entre les taches de la vie quotidiennes et la vie de prière, il n'y a pas d'opposition. Ce refus de peser sur autrui, qui appelle chacun et chacune à travailler de ses mains, ne relève pas du seul registre matériel. À l'Arche, le travail ne s'oppose pas à la prière, il la mérite. David le dit d'un trait : « *on ne retranche pas le temps de prière du temps de travail, on ajuste le second pour gagner le premier. On prie donc moins que dans d'autres communautés mais on assume davantage la cohérence du travail. Les deux gestes se répondent, la main qui pétrit et la voix qui chantent les psaumes tentent, les deux, d'unifier la vie* ».

Ce que les membres de l'Arche nomment unité de vie se donne d'abord à voir comme une organisation du temps. Danièle Hervieu-Léger dans *Le temps des moines* (2017) décrit le temps monastique comme un temps « unifié » sans être « uniforme ». Il est

unifié car tout entier ordonné à une fin spirituelle, au point que « le travail est prière », mais séquencé par les offices (p.620). La journée de l'Arche relève de la même logique. Elle est minutieusement découpée, prières, rappels, méditations, repas, travail, et pourtant chacun de ces segments est rapporté à une même fin, ce qui fait de cette scansion non une fragmentation mais ce que ses membres appellent, une unification et une vie cohérente.

Ce quotidien, visant une « vie unifiée » comme réalisation de la non-violence, ne se construit pas seul mais à travers la communauté et le partage. La prochaine partie commencera donc par présenter la notion de communauté intentionnelle, la manière avec laquelle l'Arche du Gwenves s'inscrit dans cette idée et le partage des ressources qui en découle.

Partie III : Communauté, prière, travail: « la vie unifiée » à l'épreuve du quotidien

Chapitre 5 : Communauté et partage

5.1 La communauté intentionnelle : amorces théoriques et réalité de terrain

Je commencerai cette partie sur les communautés intentionnelles par un passage ethnographique.



Figure 6. La crèche. Photo du 20 décembre 2025 par A. Delville

Passage de carnet de terrain – 20 décembre 2025

Un samedi soir de décembre 2025. Nous sommes neuf ce soir dans la salle commune de l'Arche du Gwenves. Samedi dernier, nous étions vingt-quatre. La communauté est plus restreinte, plus intime, mais l'installation reste la même : au milieu de nous, une spirale de cyprès, quatre bougies rouges disposées en cercle, symboles des quatre dimanches de l'Avent qui mènent à Noël. Assis les uns à côté des autres sur les bancs de prière en bois, eux-mêmes posés sur les tapis blancs et marrons tissés à la main par Laurence, nous ouvrons la soirée par une création polyphonique. Puis vient le *rappel*, je fixe la flamme de la bougie en face de moi et m'ancre dans ce présent, dans cette veillée hivernale.

Le silence est rompu par Robert. Sur un ton humoristique et léger, il partage pendant de longues minutes ce que le « *cœur pur* », le thème du dernier dimanche de l'Avent, évoque en lui. Il se lève, prend la bougie devant lui, contourne quelques personnes, et dépose sa flamme sur le sable de la crèche installée au fond de la salle. Cette crèche, semaine après semaine, se construit collectivement : la toile étoilée de la première veillée, les minéraux de la deuxième, les végétaux de la troisième, et ce soir, pour la première fois, les figurines humaines et animales. Une mangeoire vide sur une couche de paille, une femme assise, mains croisées sur le cœur, un homme debout, un âne. Les semaines de préparation trouvent leur point culminant dans ces derniers jours avant Noël.

Les prises de parole s'enchaînent. Il n'y a pas d'ordre, pas de désignation.

> *« La pureté de cœur, ça correspond pour moi à un chemin de vie. La pureté de cœur pour moi, c'est demander la grâce de faire les choses sans arrière-pensée. Les mains innocentes, c'est ne pas faire peser sur les autres mes actes, me rendre compte que ce que je fais a un impact et ce que je ne fais pas non plus. Ne pas participer à ce monde violent. »*

Le lendemain matin, François, qui n'avait pas pu être présent, partagera à son tour : *« Ce qui me parle dans la pureté du cœur, c'est combattre l'esprit de domination et de richesse que l'humain possède. Se purifier. Se désaffecter de l'esprit de profit et de domination.* »



Figure 7. Les quatre bougies de l'Avent. Photo du 24 décembre 2025 par A. Delville

La soirée se termine par des chants. Dans quelques heures, Camille, dont la voix a porté toutes les mélodies ce soir, débutera son accouchement, ici, dans la communauté. Cet événement, que chacun d'entre nous suit depuis des semaines, rend la veillée plus douce encore. Il y a dans l'air la joie d'être ensemble après une semaine de travail dans le froid, l'excitation des jours qui viennent, la préparation de Noël.

Cette scène ouvre le chapitre sur la signification du « faire communauté » à l'Arche du Gwenves. Je me pencherai sur les façons avec lesquelles ce groupe se rassemble, se transmet des rituels, se construit collectivement un sens partagé, autour de la vision du fondateur Lanza del Vasto. Ces membres qui, ensemble, allument des bougies dans la nuit d'hiver et construisent semaine après semaine une crèche : quel type d'organisation sociale forment-ils ? Comment est-ce que la Règle prend forme au quotidien dans la communauté ? Quel est le cheminement des membres de l'Arche avant qu'ils se disent *compagnon* ?

La notion même de communauté, comme le rappelle Claude Jacquier (2011), est « *sans doute une tâche impossible* » à définir tant sont « *multiples les disciplines qui ont fait référence à cette notion et nombreuses les définitions et surtout les connotations qui lui ont été associées* » (p. 33). L'Arche du Gwenves appartient à ce que certains sociologues désignent comme des communautés intentionnelles. À l'Arche du Gwenves, les membres ont choisi, à un moment de leur vie, de s'engager

dans un projet collectif structuré par des vœux, une Règle et un lieu partagé. Ils habitent ensemble, travaillent ensemble, prient ensemble, décident ensemble.

Dans la partie suivante, je m'attacherai à comprendre comment se fabrique concrètement, jour après jour, cette communauté singulière. Il s'organise en quatre mouvements. Un premier temps posera le cadre théorique : qu'est-ce qu'une communauté intentionnelle, et comment situer l'Arche dans le paysage plus large des communautés rurales et spirituelles ? Je mobiliserai notamment les travaux de Claude Jacquier (2011), Maxime Cordellier (2018) et Danièle Hervieu-Léger (1979 ; 2017 ; 2025). Je ferai un détour par le partage, une notion centrale dans la vision du fondateur et mise en pratique dans la communauté de l'Arche du Gwenves.

5.1.1 Définition de la communauté intentionnelle

Avant d'analyser en détail la communauté singulière qu'est l'Arche du Gwenves, il est nécessaire de poser un cadre théorique. Que désigne-t-on par « *communauté intentionnelle* » ? D'où vient cette catégorie ? Comment situer l'Arche dans une histoire plus longue des tentatives collectives de vivre autrement ?

Selon Michel Lallement, dans *Un désir d'égalité : vivre et travailler dans des communauté utopiques* (2019) :

> « Une communauté intentionnelle est un groupe de personnes qui ont choisi de vivre ou de travailler ensemble afin de réaliser un idéal commun. Plus encore, même si ce n'est pas tout, elles partagent un terrain ou un espace d'habitation. Les communautés intentionnelles peuvent prendre des formes multiples, avoir des tailles variées et afficher une étonnante diversité de valeurs communes, qui peuvent relever du social, de l'économique, du spirituel, du politique et/ou de l'écologique. […] En dépit de cette variété, les communautés dont il est question […] partagent un même engagement à vivre sur une base coopérative, à résoudre les problèmes de façon non violente et à partager leur expérience avec d'autres. » (p.110)

Proulx-Masson (2018) réalise un travail de recherche sur Le Manoir, une communauté intentionnelle à revenu partagé au Québec. Autour de la question des « *communs* », elle mobilise différents sociologues pour placer les communautés intentionnelles contemporaines dans une généalogie. Les premières communautés remontent au Ve siècle avant J-C, dans les communes taoïstes (Proulx-Masson,

2018). Ensuite, les ashrams hindous et bouddhistes apparaissent comme regroupant les caractéristiques des communautés intentionnelles. À cela s'en suivent les monastères, les communautés anarchistes datées après la révolution espagnole de 1936 et enfin, la vague hippie de 1960 à 1970 (Proulx-Masson, 2018). Aux États-Unis, 20 000 communautés naissent. Cela rejoint Cordellier (2018) qui permet de replacer les communautés de l'Arche de Lanza del Vasto dans une longue tradition monastique-communaliste.

Cette généalogie longue permet de comprendre que les communautés intentionnelles ne sont pas un phénomène marginal ou récent.

Cordellier (2018) distingue les communautés taisibles, c'est-à-dire traditionnelles et villageoises, des communautés intentionnelles. Dans ces dernières, les membres choisissent de vivre dans une communauté et ne s'y trouvent pas par tradition ou appartenance familiale. Il nomme les communautés monastiques de Saint Benoît comme une des premières émanations.

Jacquier (2011) dans *Qu'est-ce qu'une communauté ? En quoi cette notion peut-elle être utile aujourd'hui ?* après avoir qualifiée d' « *impossible* » la mission de définir la notion de communauté, donne pourtant cette phrase clef : « La communauté est à la fois un endroit, des gens vivant en cet endroit, l'interaction entre ces gens, les sentiments qui naissent de cette interaction, la vie commune qu'ils partagent et les institutions qui Règlent cette vie *»* (p.39). Selon lui, la communauté ressemble à un écosystème où lieux, personnes et institutions s'agencent et interagissent pour générer une « *atmosphère singulière* ». Elle ne se réduit pas à la cohabitation car elle suppose des pratiques, des institutions et un sens partagé (Jacquier, 2011).

Sur base de ces trois caractéristiques : lieux, personnes et institutions, l'Arche du Gwenves rentre dans les caractéristiques de la communauté intentionnelle rurale. À cette définition structurelle proposée par Jacquier (2011), il est utile d'ajouter une grille d'analyse plus dynamique, qui interroge non plus ce qu'est la communauté, mais également ce qui la fait tenir. Comment les communautés intentionnelles parviennent-elles à produire, chez leurs membres, un engagement durable ? C'est à cette question que répondent les travaux de Rosabeth Moss Kanter (1972, citée dans Proulx-Masson, 2018).

Kanter (1972, citée dans Proulx-Masson, 2018) propose une grille de lecture sur les communautés intentionnelles en passant par la notion d'engagement. Elle explique que les membres qui intègrent les communautés opèrent un sacrifice (abandon de choses précieuses), une forme de renonciation (abandon des relations extérieures) et une mortification (échange de l'identité antérieure). Dans un autre mouvement, les membres opèrent un investissement pour des profits actuels et futurs dans la communauté, une forme de communion (unité à l'entité collective) et enfin une transcendance. Cette dernière est entendue comme un attachement au pouvoir et à la signification supérieure du groupe (1972, citée dans Proulx-Masson, 2018).

A partir de cette grille, il est intéressant de se pencher sur ce que l'Arche du Gwenves fabrique en partant de l'engagement vers le quotidien communautaire. Avant d'entamer cette analyse, il est pertinent de faire un détour par le paysage dans lequel s'ancre la communauté, celui du mouvement du retour à la terre.

5.1.2 L'Arche et le retour à la terre

Comme je l'ai indiqué en introduction, l'Arche s'inscrit dans la mouvance du retour à la terre. Avant d'analyser la manière dont elle organise concrètement sa vie commune et les dépendances qui la lient encore au monde qu'elle cherche à quitter, je voudrais la situer dans une généalogie plus large. Cordellier (2018) distingue trois vagues successives de ce mouvement. Je les retrace ici, car elles permettent de comprendre à la fois ce dont l'Arche hérite et ce qui la singularise. Je reviendrai sur son fonctionnement propre et sur ses tensions dans les sections suivantes.

La première vague se situe après 1968 et dans les années 1970. Elle procède d'une rupture radicale avec l'industrialisation des sociétés et voit apparaître des communautés politiques et libertaires (Cordellier, 2018). C'est cette première génération qu'étudient Danièle Léger et Bertrand Hervieu dans *Le retour à la nature. Au fond de la forêt… l'État* (1979), au terme d'une enquête de terrain de trois années menées dans une douzaine de communautés des Cévennes, des Alpes du Sud et de la moyenne montagne pyrénéenne (Hervieu & Hervieu-Léger, 2025). Ils nomment « immigrants de l'utopie » ces citadins et citadines qui gagnent les campagnes délaissées pour y fonder leur projet (Hervieu & Hervieu-Léger, 2025, p.78). L'imaginaire de ces collectifs est celui d'une politique radicale, partagée entre une

pensée antipolitique, qui s'oppose au système dominant, et une pensée alterpolitique, qui cherche à inventer d'autres façons de vivre les relations, le travail ou la propriété (Rouvière, 2014, citée dans Snikersproge, 2022). La critique vise des dispositifs centraux du monde moderne : la propriété, la famille nucléaire, le travail salarié. Cette première vague se clôture toutefois par de nombreux échecs. Beaucoup de communautés s'épuisent, surchargées par le passage de multiples personnes pendant les étés, mises en difficulté par l'exigence d'autosuffisance et par les tensions relationnelles. Selon les auteurs, la quasi-totalité des arrivants de cette génération finit par renoncer (Hervieu & Hervieu-Léger, 2025).

La deuxième vague, à partir du milieu des années 1970, est celle des « installés ». Le néoruralisme s'y fait plus économique et plus individuel. Celles et ceux qui restent choisissent de composer avec les institutions qu'ils avaient d'abord fuies : l'école, les élections municipales, les aides de l'État (Léger & Hervieu, 1979). Catherine Rouvière (2015) a précisément ethnographié cette confrontation avec la rudesse matérielle du travail de la terre et le décalage initial entre l'utopie et la réalité physique du quotidien (Rouvière, 2015). L'auteure montre que l'essentiel des personnes sont d'une classe bourgeoise intellectuelle urbaine. Ces néo-ruraux doivent apprendre les savoirs paysans de façon expérimentale. Ils s'engagent dans une expérimentation artisanale et économique, du maraîchage biologique à la fabrication de fromage vendu en circuits locaux. Il est intéressant de mettre cela en lien avec l'idée centrale du livre de 1979 résumée par la seconde partie du titre « Au fond de la forêt… l'État ». L'ouvrage montre que, même les collectifs qui recherchent la rupture la plus nette restent pris dans les exigences et les dépendances du monde extérieur. Je montrerai plus loin, à partir du cas de l'Arche, comment une communauté qui aspire à se soustraire au « monde » extérieur à la communauté demeure liée à lui par ses marchés, par la pression financière, par certaines normes sanitaires ou par la scolarisation des enfants.

Depuis les années 2000, Cordellier (2018) identifie une troisième vague, qui allie écologie et spiritualité. C'est à celle-ci que se rattache l'Arche du Gwenves. Dans *Les communautés apocalyptiques néo-rurales en France*, Danièle Hervieu-Léger (1979) éclaire sur le « recours » à la terre plutôt que d'un « retour (p.18). Cette notion de recours varie du retour car les personnes ne correspondent pas à des anciens ruraux

mais bien à un recours que l'auteure nomme « politique » et « utopique ». Ce mouvement répond à des crises multiples : économiques, énergétiques, climatiques et culturelles (Hervieu-Léger, 2025). Les discours qui circulent dans ces lieux critiquent le système urbano-industriel. La surindustrialisation de l'agriculture y est perçue comme un danger pour les écosystèmes, pour les équilibres naturels et pour la santé humaine (Hervieu-Léger, 2025). La quête est celle d'un âge d'or précapitaliste. Au-delà des seules pratiques agricoles, les personnes cherchent à réinventer leurs façons de se rapporter à l'espace, au temps et au corps, et à se soumettre aux rythmes biologiques, celui des saisons comme le rythme circadien (Hervieu-Léger, 2025). Dans cette tentative de rupture, la vie communautaire fait figure de pilier et de levier.

Dans *Le retour à la nature en vue des temps difficiles* (Hervieu & Hervieu-Léger, 2023), les sociologues citent une composante importante des communautés rurales, celle du partage :

> De manière très générale, le discours communautaire mettait l'accent sur la nécessité d'en finir avec l'opposition entre travail et non-travail, avec la division sociale du travail qui en est le fondement, avec l'obsession productiviste qui commande l'organisation capitaliste du travail et donc avec la dissociation du « ménage » et de « l'entreprise » qui fractionne l'existence quotidienne selon les différentes fonctions des acteurs, et réduit l'individu à son activité de producteur. »(p.57)

Cela rejoint également la dimension d'abandon des choses précieuses décrite par Kanter (1972, citée dans Proulx-Masson, 2018, p.55). La section suivant s'attelle à décrire cette caractéristique, dans la contexte de la communauté du Gwenves.

5.2 Le partage

L'une des dimensions les plus tangibles du « faire ensemble » typique des communautés intentionnelles est la mise en commun des biens matériels (Cordellier, 2018). A l'Arche du Gwenves cette dimension est significative et prend place dans la logique de sobriété et de refus du matériel dit non-essentiel. Cette mise en commun est prévue par la Règle de Lanza del Vasto. Elle n'est pas laissée au libre choix mais constitue un engagement structurant, particulièrement pour ceux qui prononcent les vœux.

Durant mes mois à l'Arche, la mise en commun des pratiques quotidiennes, du travail, des biens, des repas, du rythme quotidien apparaît comme une évidence. Le faire ensemble va au-delà d'un travail qui implique tous les membres de la communauté et tous les stagiaires de passage. Lors de l'engagement dans les vœux, la Règle de Lanza del Vasto exige la mise en commun des biens personnels. Sur mon terrain, j'ai voulu procéder à une forme d'éthnocomptabilité (Pruvost, 2026) qui consiste à recenser et chiffrer certaines données de terrain. Sur le partage des biens, il m'a semblé pertinent de faire un détour pour les éléments partagés par les membres de la communauté, *postulant*s, *novice*s et *compagnon*s.

Ci-dessous, j'ai nommé certains des éléments partagés dans la communauté de l'Arche du Gwenves, dans une perspective d'ethnocomptabilité telle que décrite par Pruvost (2021) :

> « Prendre des notes précises pour proposer un récit ethnographique intégral par le biais d'un journal d'enquête réécrit, recueillir des renseignements chiffrés qui correspondent au type de chiffrage convoqué par les personnes investiguées, faire des récits de vie avec les personnes rencontrées et leur entourage de sorte à comprendre comment s'organise la vie collective et en tirer des graphes de réseaux, synthétiser l'information par des tableaux qui mettent en regard du temps, des sommes d'argent, des lieux, des provenances, des gens, des évaluations qualitatives variées, c'est se donner une chance de maintenir l'épaisseur et la densité de ce qui est observé. » (p.160)

Dans la communauté, deux voitures et un camion se partagent ici entre 3 couples et 3 célibataires. Il en va de même pour la machine à laver (une machine à laver pour plusieurs foyers; des plages horaires inscrites au-dessus de cette dernière). Deux frigos : un pour le lait et fromage, un frigo pour les restes. Une toilette sèche. Une douche. Un ordinateur. Un four communautaire. Une imprimante. Une grande cuisine communautaire.

Adèle m'explique : « *Tu sais, moi clairement avoir une toilette sèche, ça me fait pas plaisir. C'est pas fun mais c'était tellement dur de faire pipi tous les jours dans l'eau potable qui va être filtrée après que je préfère la contrainte. Au moins, je suis moins en dissonance.* » François me partage aussi son appréhension à l'idée de partager les voitures de la communauté, en entrant dans le postulat, et donc les contraintes de devoir se coordonner. Il rajoute : « *Ici en communauté, c'est difficile de rendre*

l'endroit aussi propre qu'on l'a reçu. Surtout le plus dur et ce qu'il faut faire, c'est le rendre plus propre que quand on l'a trouvé. C'est d'ailleurs ce qui est écrit sur le panneau à l'entrée : responsabilité et co-responsabilité. » Mathilde, elle, me partagera le côté pesant des trajets entre les espaces communautaires et les yourtes dans lesquelles elle habite : « *C'est chiant à la longue, tu dois te taper le frigo, tout le temps. C'est juste pas se faciliter la vie. À la longue, c'est pénible*. »

Les rapports au partage et à la mise en commun des biens sont donc diversifiés. Ce partage est à la fois source d'engagement mais aussi de fatigue et de renoncement quotidien.

Cette mise en commun n'est cependant pas totale. Elle concerne principalement les biens dont l'usage collectif fait sens : les moyens de transport, l'électroménager le plus lourd, les outils de production, les outils du travail de la terre, la cuisine principale où se préparent les repas partagés, la salle communautaire. En parallèle, chaque foyer conserve sa propre sphère domestique. Les couples et les familles vivent dans des logements distincts, yourtes ou petits appartements sur le domaine, dans lesquels chaque membre ou chaque famille aménage ses habitudes. Plusieurs habitations disposent de leur propre coin cuisine et salle à manger permettant à ceux qui le souhaitent de partager le diner en dehors de la communauté, pendant que les « célibataires », tels que les membres de la communauté les nomment, dînent dans la cuisine communautaire.

La logique du partage à l'Arche n'est donc pas celle d'une communauté fusionnelle où tout serait indistinct. Elle articule au contraire deux niveaux : d'un côté, les grands équipements et espaces communs (voitures, machines, cuisine communautaire, salle commune, lieux de prière, etc) qui matérialisent le « nous » collectif. « *Le matin, on a besoin de ce temps de méditation et de lectures des textes bibliques seuls, chez nous. Après, la journée est très communautaire. Donc il nous faut un moment de calme et d'ancrage* » (Elisabeth). Parmi les stagiaires qui passent à l'Arche, une d'entre elles me partage : « les moments méditations ou le petit déjeuner seule, ça me fait du bien car on est du matin au soir ensemble, ça fait parfois beaucoup. Les journées sont denses ici ».

Les espaces domestiques individuels préservent une intimité, un rythme propre, une respiration familiale. Cette distinction, discrète mais structurante, permet aux membres de tenir dans la durée et elle évite l'écrasement de l'individuel par le collectif tout en maintenant un fort niveau de mise en commun. Parmi les dimensions particulières qui forgent le partage à l'Arche, il est pertinent de citer ces deux éléments : la nourriture et le budget.

Les repas principaux, le déjeuner et le dîner, se prennent en commun dans la salle commune. Ils sont préparés à tour de rôle par les membres selon un roulement établi, à partir des produits cultivés sur place (légumes du maraîchage, pain de la boulangerie, produits laitiers de la traite) et de quelques compléments extérieurs. La nourriture ne relève donc pas d'un choix individuel, mais d'une production et d'une consommation collectives. Chacun mange ce qui est préparé, dans une temporalité imposée par le rythme communautaire.

Le travail et la structure législative de l'Arche du Gwenves

L'Arche du Gwenves ne se réduit pas à une communauté informelle : elle est aussi une réalité juridique et économique structurée. Le lieu fonctionne sur deux entités complémentaires, une société et une association, qui encadrent respectivement l'activité qui permet de créer un revenu à la communauté (maraîchage, boulangerie, transformation, vente) et la vie communautaire (accueil, gestion du lieu, dépenses courantes). Concrètement, les membres qui s'engagent durablement dans la communauté, jusqu'à devenir *compagnon*s, sont salariés de la société qui exploite la ferme. A partir de leur engagement dans le noviciat, ils reçoivent un salaire de l'entreprise. Ce dernier ne leur revient pas individuellement : il est versé directement à l'entité collective. Chaque *compagnon* reçoit en retour une somme de 75 euros [GD3.1]par mois, qui constitue son unique « argent de poche ». La personne dispose donc de cette somme pour les dépenses personnelles. Cette somme est identique pour tous, indépendamment de l'ancienneté, des responsabilités ou du travail effectué. Benoit m'explique lors d'une traite des vaches :

> « *Notre but est que tous les besoins soient pris en compte par la communauté. 75 euros, ça apprend à vraiment vivre avec moins, à vraiment aller à l'essentiel et donc aussi se contenter de ce que la communauté te donne. Lorsqu'il y a des demandes spécifiques, la communauté peut sortir un budget pour quelqu'un sans problème.* »

Ce dispositif est complété par un engagement patrimonial propre au *compagnon*nage. Avant même la prononciation des vœux, les personnes qui s'engagent dans le noviciat doivent figer leur patrimoine et donc cesser de le faire fructifier. Une fois *compagnon*s, ils disposent d'un délai de sept années pour se dessaisir intégralement de leurs biens et économies.

« *Tu sais, le délai est large, on laisse 7 ans aux personnes pour se dessaisir des biens. Ils peuvent être versés à l'Arche ou à une autre association* » (Elisabeth). Cette posture rejoint le vœu de pauvreté de Lanza del Vasto, qui ne limite pas à une posture morale et prend une forme concrète lors de l'engagement.

Cette mutualisation économique alimente une caisse commune qui couvre l'ensemble des dépenses de la communauté. Christiane s'occupe des achats alimentaires venant compléter la production locale. Ces achats sont toujours identiques, la liste hebdomadaire ne varie presque jamais : huile, sel, café, céréales et légumineuses, savon, quelques produits d'hygiène de base. L'ensemble des produits viennent du commerce bio, local, en circuit court autant que possible. Ce que l'Arche produit sur place : pain, légumes, fromages, fruits selon les saisons, est le cœur de ce qui nourrit les corps sur place. Dans une logique de sobriété écologique, la communauté n'achète pas de produit venant de loin. Il est également extrêmement rare que la cuisine de l'Arche compte des biscuits industriels, sodas ou de plats préparés et tout ce qui ne serait pas strictement nécessaire à la vie quotidienne. Christiane m'affirme : « *Pour moi, l'esprit de l'Arche c'est ca, c'est pas de plastique, pas de truc fluo qui trainent dans la cuisine, tout est en bois, c'est nature, c'est simple et sobre, tu vois.* » La sobriété ne se déclare pas, elle se pratique notamment dans les listes de courses. Lors des temps de fête : l'écart est maîtrisé, interrompant le rythme sobre de la semaine ordinaire. Le refus de l'alimentation industrielle et délocalisé met en lumière les principes de Lanza del Vasto qui décrivait la logique consumériste comme l'une des dimensions les plus insidieuses de la « civilisation de la machine ».

La non-violence se traduit donc dans ces choix de résister à l'impulsion, préférer le connu au nouveau et à refuser la variété que les grandes surfaces proposent. Ces choix modestes cohérents sont fondamentalement avec les dimensions ascétiques mis en lumière dans la vie de prière. Ces dernières visent également à mettre en valeur le travail manuel des membres de la communauté.

La caisse commune est également investie dans l'entretien du lieu, chauffage, réparations, factures diverses, mais aussi les investissements de long terme, rénovation progressive des bâtiments, isolation en éco-matériaux, achat d'outils et de matériels de production. C'est notamment grâce à ce fonctionnement que l'Arche a pu, au fil des années, retaper les bâtiments qui composaient la ferme lors de sa reprise et en construire de nouveaux, comme la salle commune ou le fournil. François, formé en écoconstruction, m'explique que le travail à l'Arche est central aujourd'hui car il permet de payer les matériaux pour créer des logements et pouvoir accueillir de nouvelles personnes. La pression économique s'installe donc là, dans la tension entre la volonté de travailler moins pour avoir plus de temps de loisir et la nécessité d'investir pour la pérennité du lieu.

« *Moi, je ne veux plus travailler pour un patron. J'ai beaucoup fait ça et c'est derrière moi. Ici tu ne travailles pas pour quelqu'un, tu travailles pour le bien de la communauté, pour les autres* » (Francois). Eloi me partage également régulièrement sa joie de participer à « *quelque chose plus grand que lui* ». Cette volonté de donner ses forces pour participer à l'autonomie financière de la communauté de l'Arche montre également une inversion des logiques ordinaires que la société contemporaine valorise. C'est précisément cela que les membres de la communauté refusent en ne voulant pas associer un salaire à l'autonomie individuelle et le patrimoine à la sécurité personnelle. Dans les communautés analysées par Cordellier (2018), il nomme également ce rejet massif du salariat qu'il joint à la vie frugale. Il décrit une économie « totalement collectivisée » qui permettrait de réduire les inégalités entre les membres d'une communauté intentionnelle. Hervieu-Léger (2017) montre que la vie monastique entre en contradiction avec l'affirmation moderne de l'autonomie du sujet en rejoignant le dessaisissement des biens évoqué ci-dessus.

Géneviève Pruvost cite dans son ouvrage *Quotidien Politique : Féminisme, écologique, subsistance*, l'auteure décrit dans son dernier chapitre, la vie quotidienne des personnes qui mettent l'autonomie et la subsistance au centre comme des espaces-temps qui ne sont plus découpés en tranche de vie. Elle cite le registre de l'attention qui est prêté aux actions quotidiennes, le registre d'un amour qui demande « une attention dispersée, traversée par plusieurs inclinaisons, qui prend soin du vivant à bon escient, au moment opportun » (p.375). Elle nomme le refus de la

spécialisation qui « conduit à perdre de vue l'ensemble des cycles de vie » (p.377). Dans cette perspective, elle cite les nombreux chantiers participatifs qui révèlent du partage des forces qui se fait sur le lieu. Il est fréquent des journées entières soient consacrés à une activité de travail à effectuer en communauté.

Partager les forces : les chantiers

Au-delà des biens, c'est la force de travail qui est régulièrement mise en commun à l'Arche. Certaines journées, dites « chantiers », mobilisent l'ensemble de la communauté autour d'une tâche collective. Elles constituent des moments particuliers où le faire ensemble se donne à voir avec une intensité particulière.

Passage de terrain - octobre 2025 : Chantier choucroute

> Cette semaine, nous avons passé une journée à « travailler » tous ensemble pour la réalisation de la choucroute. Nous avons commencé dès la fin de la prière, vers 10h. Dans un grand bac en bois, des dizaines de choux étaient disposés. Je m'installe à la table à découpe et je fais exactement ce qu'on m'indique. À l'aide d'un couteau aussi grand que mon avant-bras, j'enlève le cœur d'un chou avant de le lancer dans une bassine remplie d'eau. À la droite de ma planche se trouvent des cailloux qui me permettent de garder le compte. Quelques mètres plus loin, les « râpeurs » utilisent des mandolines adossées au mur, au-dessus d'une bassine qui reçoit le chou finement râpé. À chaque fois que la bassine est remplie, le chou est reversé dans un tonneau désormais presque aussi grand que ma taille. Un outil permettant de tasser est utilisé pour que les choux prennent le moins de volume possible.
>
> Je prends le poste de râpeuse pour quelques instants avant de retourner gentiment à la découpe qui me convient davantage. Plutôt synchronisés, nous terminons la journée à 17h30, les deux tonneaux de choux prêts à macérer quelques mois avant d'être vendus et dégustés. Durant cette journée où nous avons rigolé à l'idée de rêver des choux, nous avons tous contribué et Ange-Line affirme que cette année fut très productive et vraiment efficace.

Si ce qui constitue la communauté est le partage d'un commun, alors l'autonomie nourrie par la perspective commune d'un faire s'impose comme un principe dialectique qui constitue à la fois le contenu du commun et la condition d'existence de la communauté. L'autonomie des communautés intentionnelles est une catégorie

hybride qui mêle des éléments de deux ordres. Les premiers touchent à l'indépendance s'exprimant par le réinvestissement de la sphère de la production autonome destinée à l'entre-subsistance. Les seconds insistent sur la production d'un imaginaire radical, c'est-à-dire un travail de création institutionnelle (Cordellier, 2018, p.128)

La récolte de pommes, la choucroute, la préparation des fêtes, tous ces « chantiers » occupent souvent une grande partie d'une journée à l'Arche et mobilisent l'ensemble de ses membres. Ils amènent une autre dynamique aux semaines durant lesquelles les activités sont principalement divisées par secteur de travail.

Avant de s'intéresser précisément aux différents secteurs de travail dans la vie quotidien de l'Arche du Gwenves,

Il est également important de noter que le partage des forces et la vie de travail à l'Arche arrive comme prolongement d'une valeur spirituelle. Dans la partie suivante, le quotidien rythmé par le temps de prières sera décrit. Ce point fait écho à la communauté La Clairière que Hervieu-Léger et Hervieu décrivent (2023) :

> « Le travail agricole, rythmé et réglé par les lois naturelles commande une alimentation raisonnée, une discipline personnelle et une capacité de coopération avec d'autres, enracinés dans les exigences les plus concrètes de la vie quotidienne. À ce titre, il est considéré comme une garantie de l'authenticité des Règles que la communauté se donne. Et, dans la mesure où ces « Lois de la Vie » qui s'imposent à l'homme dans l'exercice le plus quotidien de son activité agricole sont l'expression même de la volonté divine, le travail de la terre prend sa pleine signification spirituelle : il est à la fois célébration de la Nature, où se manifestent par excellence la grandeur et le pouvoir divin, et collaboration active de l'homme à la Création. » (p.218)

Dans le chapitre suivante, le quotidien spirituel de la communauté du Gwenves sera décrit à partir des prières quotidiennes, de la particularité inter-religieuse, de la place du corps et du silence et des pratiques acétiques.

Chapitre 6 : La vie de prière au quotidien

Introduction du chapitre

À l'Arche, la prière ne constitue pas un moment isolé de la journée : elle en rythme l'ensemble, du lever au coucher, en passant par les repas, les temps de silence, les gestes du corps et les moments de fête. Ce chapitre montre comment ces temps liturgiques organisent le quotidien, structurent les relations entre les membres et participent à faire advenir une intériorité commune et une vie unifiée. En adoptant une démarche inductive, je pars de situations concrètes observées sur le terrain pour dégager les logiques anthropologiques qui traversent cette vie rythmée par la prière, le silence, l'ascèse et les célébrations. Dans le point 1.3, je décris une journée à l'Arche du Gwenves, durant laquelle il est visible que la prière ponctue la journée. A défaut de relater à nouveau une journée dans la communauté, je décrirai ci-dessous, une prière du soir lors du mois de novembre.

Carnet de terrain, novembre 2025

> Il est presque dix-huit heures et le jour a déjà déserté les baies vitrées de la salle commune. Le travail s'est arrêté, la vaisselle du goûter sèche sur l'égouttoir, et l'on se rassemble une dernière fois dans la salle commune. Les bancs de prière ont été sortis et posés sur les tapis tissés à la main par Laurence, laines blanches et brunes. Au centre, posée sur le sol, une seule bougie brûle sur un bougeoir en bois. Nous nous installons en demi-cercle, une dizaine ce soir, les familles ayant regagné leur logement avec les enfants. Quelques toux, le raclement d'un banc, puis le silence se pose, comme avant chaque début de temps de prière à l'Arche.
>
> Ce mardi, la prière du soir se tourne vers les frères et sœurs musulmans. Chaque jour de la semaine appelle une autre tradition, et l'on entre dans celle du jour par un texte de Lanza del Vasto, lu à voix lente par l'un des *compagnon*s. La prière du soir se tourne chaque jour vers une autre tradition religieuse : le lundi vers les hindous, le mardi vers les musulmans, le mercredi vers les bouddhistes, le jeudi vers les chercheurs de Dieu sans tradition, le vendredi vers les juifs, le samedi vers les chrétiens
>
> Ce soir, le jour de prière est celui de Christiane. Elle fait les choses à sa manière et préfère conter une histoire d'oiseaux à symbolique spirituelle. Elle va chercher un grand livre dans l'armoire cachée par un grand drap blanc . Elle reprend la lecture là où elle s'était arrêtée la semaine passée. Personne n'ajoute de commentaire, ses mots restent suspendus. Elle ferme le livre, le pose à côté d'elle et démarre un court chant en arable. Il est connu de mémoire par la plupart. Vient la formule d'un vœu propre à ce soir. Les trois *compagnon*s et Ange-Line, *novice*, mettent leur main en croix devant

la poitrine et prononcent, d'un souffle, un enchainement de phrases qui parlent du vœu de la pauvreté. En quelques phrases, les 4 voix se rappellent leur horizon : la mise en commun les biens et vivre de façon simple, sans chercher le superflu ni amasser de richesses.

Chacune et chacun se tourne vers son voisin, les mains jointes, le regard planté dans le sien, et lui offre la paix. « La paix, Annie. » « La paix, Robert ». De proche en proche, le tour se fait, sans qu'aucun prénom ne manque.

Une prière chrétienne prolonge le rassemblement pour qui veut rester. Le cercle se transforme en demi-cercle. Cette fois, nous sommes cinq à faire face à une bougie devant nous. Ce soir-là, elle nous invite à « remettre notre esprit entre les mains du Seigneur, à déposer le fardeau du jour et à nous accorder le repos ». Benoit anime la prière, il tient un psautier dans les mains, qu'il éclaire avec une bougie devant lui. Cet office, les « complies »n'oblige personne : deux ou trois se sont levés doucement et gagnent la nuit, tandis que les autres restent. Un chant chrétien, *l'Hymne aux oiseaux,* clôture ce temps de prière. La personne la plus jeune de la pièce est invitée à souffler la bougie. Ce petit rituel est transmis oralement. La bougie est replacée dans l'armoire et sera rallumée demain, à 9h, pour la prière du matin. La pièce redevient sombre. En silence, nous sortons de la pièce, enfilons nos chaussures et nous dirigeons vers le repas préparé plus tôt dans la journée. Comme tous les soirs, les familles mangent entre elles dans leur habitat respectif et les « célibataires » (stagiaires de passages, personnes de la communauté vivant seules sur le lieu et rares visiteurs présents pour la journée) rejoignent la cuisine communautaire pour partager le repas avant que chacun regagne sa chambre, sa tente ou, pour David et moi, la petite maison à quelques minutes à vélo de la communauté.

Il est possible de se demander, suite aux observations et à littérature sur la vie monastique et communautaire, quels sont ces temps de prière et comment ils structurent le temps, le rapport au corps et aux autres ? J'explorerai en premier lieu le temps ritualisé dans le quotidien avant de développer la place du silence et la place du corps dans la vie de prière dans la communauté de l'Arche du Gwenves.

6.1 Le temps ritualisé : une architecture du quotidien

6.1.1 La journée scandée par la prière

La journée décrite dans le point 3.2 de ce travail et la soirée de prière ci-dessus n'a rien d'exceptionnel : elle est la norme et ressemble, à peu de chose près, à toutes celles que j'ai vécues durant mes mois d'immersion. Une journée à l'Arche est rythmée au minimum quatre fois par des temps de prière collectifs, auxquels s'ajoutent les rappels horaires et les temps de méditation individuels. Ces instants ne sont pas de simples parenthèses religieuses : ils structurent le temps, les activités, le travail et les moments de rassemblement, et composent de cette manière une architecture temporelle collective.

Elisabeth m'en donne une clé en m'explique que le matin, la prière est un rituel « *d'ancrage* », le soir, un rituel « *d'ouverture* ». Ce couple, on le retrouvera, commande toute la vie spirituelle de l'Arche, de l'enracinement dans la tradition chrétienne à l'accueil des autres spiritualités. Camille, arrivée depuis quelques mois et venue chercher une vie « *rythmée par la prière* », résume ce que ce cadre suppose : « *oui, pour moi, quand je vois les compagnons c'est clair que la vie spirituelle est au centre* ». La place tenue par le spirituel oriente jusqu'au profil des personnes de passage, « *soit des gens en recherche, soit des chrétiens* » (Camille).

Chaque temps de prière fait plus que ponctuer la journée, il fait tenir le collectif. Le matin, la lecture de l'évangile et les chants, mêlés à quelques informations pratiques, offrent un point de départ synchronisé à toutes les personnes présentes dans la communauté. À midi, la prière précède le repas, comme le repas communautaire du samedi soir : elle transforme l'acte de manger en communion et rappelle les ressources qui le rendent possible, le travail des champs et des mains, l'engagement de toutes et tous. C'est là que se noue le rapport le plus étroit entre prière et travail, objets de ce chapitre et du chapitre suivant. Loin de s'opposer, les membres de la communauté m'informent que ces deux composantes centrales de la vie se tiennent. David souligne une singularité de l'Arche : le temps de prière s'y mérite, on ne le prélève pas sur le travail, on ajuste le travail pour le gagner. « *On a moins de temps de prière que ce que j'ai connu ailleurs, mais on assume plus la cohérence du travail*

» m’explique-t-il. Elisabeth m’explique que la main qui cultive et la voix qui prie relèvent du même effort, celui « *d'unifier la vie* ».

La prière du soir à l'Arche est inter-religieuse par conception : chaque jour de la semaine honore une tradition différente, du lundi consacré à l'hindouisme aux autres spiritualités du monde. Cette dimension n'est pas née des membres actuels, elle leur préexiste : elle appartient à la vision fixée par Lanza del Vasto il y a plusieurs décennies, marquée par sa rencontre avec l'Inde et avec Gandhi, à une époque qui n'est plus tout à fait la nôtre. [Ui1.1]Dans l’Arche avait pour voilure une vigne, (2025), le fondateur insiste le fait que l’ordre qu’il fonde n’est pas une autre religion et invite chaque personne à approfondir sa tradition, au sein des communautés interreligieuses : « Catholiques, convertissez les catholiques, protestants, convertissez les protestants. Avant tout, convertissez-vous vous-même » (p.275). Le dispositif articule deux temps : le matin la lecture de l'Évangile, les chants et les formules de la liturgie catholique et le soir ouvre, à la rencontre d'autres traditions.

Tous les membres se joignent à ces temps, sauf contrainte importante, et les stagiaires de passage sont vivement « invités », selon le mot de Robert, à en faire autant. Chaque prière se referme sur un geste codifié, le « *bonne journée* » du matin et le « *se donner la paix* » du soir, mains jointes, sur lequel je reviendrai en étudiant le corps priant. À la prière s'ajoutent deux fois trente minutes de méditation. Rémi en dit l'enjeu : « *La méditation, ça permet de te dire que ce que je fais, c'est important, mais que le plus important, c'est Dieu. C'est un temps où tu ne fais rien de tes mains. On est tellement dans le “faire”. En méditation, juste, tu “es”.* »

Le *rappel* mérite une attention particulière, tant il condense cette logique. De 10h30 à 18h, quelqu'un sonne chaque heure une cloche, dehors, au milieu de la communauté, et interrompt toutes les activités . Ces pauses ne consistent pas en une prière mais en un silence partagé où chaque corps s'immobilise ; c'est l'un des premiers rituels qu'on explique aux personnes qui arrivent. Lors du maraîchage, il est fréquent que le rappel interrompe nos conversations et laisse place au travail en silence. Un membre me l'explique : « *Le rappel, c'est l'antidote du burn-out, ça allie le faire et l'être. Quand on est dans le faire, on oublie l'être, alors qu'ici on reste présent à ce qu'on fait* ».

Ces dispositifs de resynchronisation, selon Elisabeth, « *à la respiration et à la présence au présent* » s'inscrivent dans un vécu de contre-culture. « *Ici, la vie est douce, on ne court pas partout. En ville, je devais tout combiner, les amis, la famille, le travail, la maison. C'est reposant de faire les choses calmement, il y a de la place pour le silence aussi.* » Benoît en fait un pilier de leur tenue dans la durée : « *Le rappel, c'est ce qui permet de reconnecter le faire et l'être. Aujourd'hui, on est beaucoup dans le faire, mais très peu dans l'être. Les gens qui passent me demandent souvent comment on a tenu avec autant de travail, en partant de rien. Je pense que le rappel en est déjà un élément.* » Le rappel rend ainsi possible un travail habité par une présence consciente, à rebours de ce que les membres perçoivent du travail contemporain : l'accélération, l'isolement consumériste, la déconnexion entre le faire et l'être.

6.1.2 La place du silence

Les quelques secondes de suspens avant la prière, les rappels, la demi-heure de méditation, le vendredi voué au silence : autant de moments qui creusent la tension entre, d'une part, le bruit et les paroles et, d'autre part, l'arrêt, la pause, le calme. À l'Arche, dès le matin, on entend le boulanger discuter avec son apprenti, forçant la voix pour se faire entendre malgré la meunerie. Dans les champs, les stagiaires refont le monde en désherbant et partagent leurs expériences de vie. À table, une fois les actualités lues par Philippe, les discussions amènent souvent rires, légèreté et parfois débats. Le vendredi est une journée entièrement consacrée au silence et au jeûne. Les seules informations qui circulent ce jour-là sont celles indispensables à la coordination. Le vendredi silencieux vaut pour toute la communauté, mais il s'adapte aux contextes et aux activités de chacune et chacun. Il est fréquent que les boulangers parlent fort dans les couloirs, se coordonnant à distance et interrompant le calme installé depuis les premières heures. D'autres, comme Christiane, mènent leur journée de cuisine en silence dès le matin : pour elle, le bruit éparpille l'attention et gêne le bon déroulement de cette activité fondamentale.

L'anthropologue Sbardella (2018) explique que, chez les sœurs carmélites, le silence est autant un outil que la parole. Il s'articule directement au faire : dire, faire et taire s'entrelacent pour créer une dimension relationnelle, et non un espace inhabité. Le silence y est décrit et perçu comme « habité ». La vie active et les multiples activités

de l'Arche contrastent avec ces moments quotidiens de silence, qui ménagent un espace de rencontre avec la divinité. « *Pour nous, les moments de calme le matin, qu'on prend chez nous, seuls, avant que tout démarre, c'est très important. On lit la Parole de Dieu, on s'ancre, puis on peut démarrer. L'appel de Dieu, la rencontre, les éclairages, les compréhensions, c'est dans ces temps d'intimité, de silence, de prière, qu'on les reçoit, la force aussi*. » (Elisabeth).

Dans son *Anthropologie du silence*, David Le Breton (1999) soutient également que le silence n'est pas une simple absence de sons, mais une expérience chargée de sens, liée à l'écoute, au corps et au lieu : « Le silence partagé est une figure de la complicité, il prolonge l'immersion dans la sérénité de l'espace. » (Le Breton, 1999, p. 17) Il l'oppose à la rumeur de la civilisation moderne, dominée par le bruit, et montre que le silence peut rouvrir un espace d'attention et de relation humaine. Le Breton décrit le silence comme une voie d'accès à une autre qualité de présence au monde : « Ces lieux sertis de silence se détachent du paysage en se donnant d'emblée comme propices au rassemblement de soi » (1999, p. 15). La modernité, à l'inverse, « traduit une tentative diffuse de saturation de l'espace et du temps par une émission sonore sans repos » (1999, p. 27).

6.1.3 Retrait relatif

Un point mérite d'être précisé : la communauté n'occupe pas un coin reculé, tapi au bout d'un chemin, à des dizaines de kilomètres du moindre village. Elle s'étire au bord d'une route de campagne du Finistère Sud, que les voitures et les camions agricoles empruntent tout au long de la journée. Cette route ne longe pas seulement le lieu, elle le traverse car les bâtiments se répartissent de part et d'autre. D'un côté se tient le cœur de la vie commune : la salle commune, le hangar principal avec la boulangerie, la cuisine communautaire, la réserve de bois, les champs pour le maraichage et la majorité des logements. De l'autre, un grand hangar qui comprend différents ateliers, l'imprimerie, un logement et le poulailler avec ses deux cents poules. Nourrir les poules et ramasser les œufs, plusieurs fois par jour, suppose donc de traverser la chaussée.

Deux fois par semaine, les jours de marché, des gens des environs viennent sur le lieu chercher le pain, la farine et les légumes. Le hangar, lieu de vie commune, est

alors occupé par les clients et clientes créant une porosité spécifique de l'Arche du Gwenves. Mathilde me fait remarquer : « *Tu vois, la localisation de la communauté, elle est assez intéressante. On est à la fois un peu coupés du monde, parce qu'on vit différemment et entre nous, et à la fois le monde est là, tous les jours, avec nous. Les voitures qui passent tout le temps, le bruit des camions agricoles. C'est intéressant, cette tension* ».

A l'Arche, la communauté opte davantage pour une forme de distanciation, un « pas de côté » plutôt qu'un retrait ferme et radical du monde extérieur. L'hospitalité et l'accueil de personnes étant un élément central de la vie à l'Arche, créant cette formule de « *communauté accordéon* » entendue lors entre les semaines où la communauté regroupe huit personnes après une semaine d'accueil montant jusque vingt personnes. Dans *Le temps des moines : Clôture et hospitalité* par Danièle Hervieu-Léger (2017) montre que les monastères portent une grande importance à l'hospitalité, qui ne s'oppose pas la clôture. Tout comme la communauté du Gwenves, les monastères ouvre la liturgie au public, donnant la possibilité aux visiteurs de se joindre. Hervieu-Léger (2017) montre que la clôture a différents seuils qui permettent de tenir une partie du « monde extérieur » à distance tout gardant un contact ponctuel et cadré. Les membres de la communauté appliquent également ce retrait relatif sur leurs sorties, très ponctuelles, l'accès aux écrans et technologies, l'achat de produits lointains.

Bertrand Hervieu et Danièle Hervieu-Léger (2023) éclairent cette hospitalité : dans les communautés du retour à la terre, le retrait est indissociable d'une logique d'exemplarité sur les pratiques écologiques et notamment sur l'accueil large. Il s'agit d'une façon de rompre l'enfermement sur la seule vie privée. L'accueil à l'Arche s'inscrit dans cette même logique : une forme de retrait du monde mais donner à voir une autre manière de vivre. Les mots de Remi décrivent cette perspective :

> « *Vivre ici, c'est un acte politique de résistance. Ensuite, on est un modèle pour montrer que notre vie est possible, qu'une vie alternative est possible. C'est une dimension d'exemple. Ensuite, on propose une agriculture, on propose une manière de se nourrir qui est saine. Ce n'est pas du tout le sens dans lequel l'État va aujourd'hui. C'est aussi un acte politique. Nou,s on organise concrètement notre petite cité. Une micro-société vraiment démocratique*. »

Ce retrait relatif se manifeste également dans l'utilisation des nouvelles technologies : accès à internet, ordinateur et téléphone. Cela rejoint l'ouvrage de Hervieu-Léger (2017) qui montre que la clôture, à l'âge numérique, n'est pas une coupure totale mais bien un filtrage. Les monastères gardent surtout une présence numérique fonctionnelle qui permet d'effectuer les taches pratiques et le contact avec les futures stagiaires. La communauté du Gwenves dispose d'un ordinateur fixe communautaire, installé dans la réserve alimentaire, dans un endroit sombre et glacial en hiver. Fonctionnel, il est utilisé pour la boite mail de l'Arche indispensable pour organiser la partie hôtellerie et accueil des stagiaires. Dans un petit local à côté, un téléphone fixe sonne fréquemment mais les messages ne sont écoutés qu'une fois par jour par Elisabeth. Le téléphone permet également le contact avec les clients de farine et pains.

Parmi les membres de la communauté, quatre personnes ne disposent pas de téléphone portable personnel. Robert raconte avoir observé les personnes autour de lui lors d'un de ces voyages en train : « *Dans le train, c'était fou, le jeune à côté de moi, il était comme captivé par son téléphone, j'ai cru qu'il était hypnotisé* ». Il l'imite, le dos vouté sur sa main qui imite l'écran et son pouce qui imite l'habitude contemporaine du *scrolling.* Remi dispose d'un vieux téléphone à neuf touche et m'explique avoir donné son ordinateur personnel à la communauté dès son arrivée aspirant à une certaine forme de *détachement.* Charles-Eric m'exprime sa volonté de se détacher du smartphone. Cela rejoint le vœu de pauvreté présent à l'Arche, qui invite à la mise en commun des biens.

L'anthropologue Jonveaux (2018) éclaire sur les pratiques ascétiques et la modération de l'utilisation des nouvelles technologies pour une « mieux-être psychologique » (p.247). La distanciation vis-à-vis du monde extérieur manifestée à travers les sorties de la communauté est différente selon l'une ou l'autre personne. De fait, il est intéressant de faire le parallèle avec la vie monastique qui se présente également dans un quotidien qui empêche de nombreuses sorties : prières jusqu'à 6 fois par jour, travail quotidien exigeant, repas aux heures imposées, etc. A l'Arche, le rythme et la structure quotidienne permet très peu des sorties improvisées. Robert me raconte lors d'une de ses fournées : « *Tu sais, les gens qui s'engagent ici et qui veulent tout le temps sortir, pour nous, c'est déjà mauvaise signe. On a déjà des gens*

qui sont partis et on l'a vu venir parce que la femme sortait tout le temps, le weekend et dès qu'elle pouvait. »

Les sorties des membres de la communautés sont rares. Il y a une tendance globale à peu sortir de la communauté. La mise en commun des voitures créant des voitures communautaires empêche les déplacements récurrents et exigent une coordination entre les membres de la communauté. François me dit : « *c'est clair que je ne bouge pas beaucoup. Nous, on est reste ici le weekend et tant mieux. Utiliser la voiture comme je le faisais avant, c'était une dissonance énorme. Ça me rend fou quand je vois qu'on va au même endroit en plusieurs voitures.* » Pour certains membres de la communauté, les possibilités d'épanouissement personnel sur place montre sont plus attrayantes que les propositions à l'extérieur de la communauté.

Pour Mathilde et Christiane, il est important d'établir un réseau avec certaines initiatives à l'extérieur : groupe spirituel, soutien à un maraichage bio, groupe de danses bretonnes, … Les sorties auxquelles j'ai pu me joindre durant mon expérience de terrain sont dans le champ de la culture ou liées à la une pratique religieuse. Tous les dimanche, la majorité des membres de la communauté vont à la messe. Lors de fêtes de paroisse ou de journées à thématique, la communauté s'intègre dans ce tissu local en occupant un stand. Des « *cercles de silence pour la paix dans le monde »* sont des occasions de sortie pour certains membres. Il m'est arrivé à plusieurs reprises d'aller, avec quelques membres de la communauté, à des événements culturels sur la vie paysanne et le monde agricole breton : conférence avec des intervenants locaux, documentaire sur la désobéissance civile, etc.

Ce retrait n'est pas une fuite hors du siècle. Hervieu-Léger (2017) rappelle que l'idéal monastique d'une vie harmonieuse est aujourd'hui réinvesti sous une forme séculière, en réponse à une modernité qui met en péril, selon les moines, les conditions du lien social et la relation à Dieu. Se retirer du « monde extérieur » permet, dans le discours des membres de la communauté de se « connecter à la source », autrement dit à une altérité que les chrétiens appellent Dieu. Entre choix de vie sobre, religieux et rurale, Hervieu et Hervieu-Léger (2023), en étudiant le retour à la terre, montre que cela prend forme en montrant une autre manière d'habiter le monde en vue de temps que les membres de ces communautés pressentent difficiles. La communauté du Gwenves cherche cette cohérence tout en mettant à distance certains aspects de la modernité

occidentale industrialisée afin de vivre les différents aspects de la vie spirituelle et agricole. Comme l'indique Hervieu-Léger :

> « Ce sont des moyens mis au service de la recherche exclusive de Dieu, mais également de l'accomplissement de soi. Le moine ne se retire pas du monde en vue de la seule obtention du bonheur céleste dans l'autre : il mesure aussi l'authenticité de la voie personnelle qu'il a choisie au bonheur que celle-ci lui procure, non seulement en tant que sujet spirituel, mais en tant qu'être social et sujet psychologique, et cela dès ce monde » (Hervieu-Léger, 2017, p.393).

Les membres de la communauté n'ont pas choisi une vie recluse où la contemplation serait centrale. Ils vivent en contact avec la populations locale à travers les marchés et les relations d'amitié qui se tissent. Cependant une formule persiste, Robert me l'explique un matin dans le fournil : « *On vit dans le monde mais on n'est pas du monde.* » Il me détaille la volonté à l'Arche, en tant qu'ordre, à garder un habit sobre, dont les couleurs varient en fonction des saisons (bleu en été, brun en hiver). Par ces volontés, il m'explique la volonté ne pas prendre part aux « *effets des modes en changement constant*. » Cet extrait permet de comprendre la vision des fondateurs de la communauté du Gwenves :

> « *Tu sais, on n'est pas tout le temps habillés pour l'Arche mais il y est certain qu'il y a un certain style. Avant tout, c'est se détacher de la mode et, ça, c'est s'éloigner un peu de la société, c'est faire un pas de côté. C'est aussi comprendre que la mode, ça change tout le temps et nous on porte de choses qui durent dans le temps. Puis c'est ne pas accorder de l'importance au regard des autres. Il y a un côté monastique dans le fait de ne pas se raser, c'est laisser naturel. Et l'habit et la croix, c'est aussi parce que ça me rappelle que je fais partie de cette grande famille spirituelle. C'est la famille que j'ai choisie et ça me ramène au don de ma vie pour l'Arche, au don de moi. Les gens pensent parfois que c'est s'oublier que de s'habiller pratiquement pareil et que ça empêche toute expression de singularité. Mais moi je pense qu'ici on permet plein d'autres manières aux gens d'exprimer leur individualité. Seulement, je vois bien que, pour les nouvelles générations, c'est plus dur.* »

Le retrait que j'ai pu évoquer plus haut n'est pas une fin en soi mais un moyen au service de ce que Lanza nommait *l'unité de vie*, effort pour tenir ensemble toutes les dimensions de l'existence. Cette architecture du quotidien (temps de prière, rappels

horaires, méditations, silence du vendredi) dessine une vie qui ne va pas de soi dans nos sociétés contemporaines pour des personnes qui ne s'engagement pas dans les ordres. Les membres de l'Arche le nomment eux-mêmes : « discernement », « engagement », « vocation » sont des termes qui appartiennent correspondent fortement à la vie monastique. Ancrés dans la foi, catholiques en très grande majorité (dix catholiques, deux protestantes et une personne « en recherche »), ils pratiquent et ritualisent leur fois au quotidien. Cette dimension du « croire », comme le souligne Brigitte Maréchal (2026) dans son cours de *Socio-anthropologie de lslam contemporain*, ne se réduit pas à une adhésion intellectuelle : elle est « une modalité personnelle d'affirmation et d'engagement du sujet, liée à une expérience existentielle de relation à une altérité et à un horizon » (Maréchal, 2026, cours *Introduction sur le religieux*). Le religieux se vit à travers des pratiques qui engagent le cœur et le corps ; c'est ce que désigne la notion d' « embodiement », le fait que les pratiques religieuses ne sont pas seulement symboliques ou cognitives, mais s'inscrivent dans le corps. C'est à cette dimension incarnée de la vie unifiée que la partie suivante est consacrée, en suivant le corps d'abord dans la prière, puis dans la danse et la fête.

6.2. Le corps priant : gestes, postures et incorporation

6.2.1 Les corps et la prière

Les genoux pliés, les mains entrelacées sur les cuisses, la colonne vertébrale droite, les yeux qui se ferment, les épaules qui se relâchent, les sourcils qui se décontractent. Les corps s'installent chaque matin pour un temps de prière. Cette attention portée au corps n'est pas un hasard, Elisabeth me l'explique lors d'une soirée : « *Lanza voulait que toutes les dimensions soient prises en compte dans la prière. On ne prie pas qu'avec notre tête mais aussi avec notre corps et notre cœur. On a une série d'exercices corporels pour revenir à soi, vivre la prière à travers le corps.* »

Cet enchaînement de courtes postures est montré aux stagiaires pour qu'ils et elles l'incorporent dans leur routine avant la méditation. Le *Petit retour* est une prière par le corps créée par le fondateur de la communauté de l'Arche. Les bras s'élèvent vers le ciel, accompagnés d'une intention mentale : ouverture au monde. L'enchaînement se termine les mains en prière, déposées successivement sur le front (*conversion des pensées),* sur le cœur (*conversion du cœur)* et sur le ventre (*conversion des instincts)*.

Lors d'une soirée danses sur les chants juifs, David me dit : *« Quand j'étais dans une autre communauté, on était des dizaines à faire les danses d'Israël. Ici on est moins mais c'est tellement beau. C'est une prière en dansant* ».

A la fin des prières, le souhait de « *la paix* » est un moment de sourire où le regard se plonge dans celui de l'autre pour quelques secondes. Ces instants dans la prière reflètent la communication entre les membres de l'Arche : une expérience où la rencontre et l'accueil de l'autre passe par la rencontre du visage et du corps. Les stagiaires de passage me témoignent de ce ressenti de « *bienveillance* » où le sourire témoigne d'un message d'accueil, de bienvenue et de politesse.

Camille, elle, me partage :

> « *C'est vraiment là où on fait corps, parce qu'on se regarde tous, on se connaît tous, on prend conscience de l'autre, on vit avec l'autre. Il y a tellement d'endroits où on peut très bien passer sa journée sans s'intéresser la personne. Et là, on s'arrête, on regarde la personne dans les yeux. On souhaite bonne journée et quelque chose de tout simple. Pour moi, c'est vraiment ça "faire corps". C'est vrai que c'est déjà des moments forts, le matin, le soir.* »

L'anthropologue David Le Breton (2022), dans son ouvrage sur le sourire, explique « l'individu participe à la communication de tout son corps. […] Le visage n'est qu'un élément de sens de l'échange, mais il saute d'emblée aux yeux comme porteur de significations fortes dans une interaction spécifique » (Le Breton, 2022, p.38). Il est possible de le mettre en lien avec le christianisme qui intègre le sourire et la joie comme une vertu en tant que telle. L'anthropologue explique que, dans la tradition chrétienne, le sourire apparait comme marque de joie spirituelle. Il met cela en lien avec la « pauvreté dans la joie » (Le Breton, p.172). Il fait référence au choix d'une vie simple comme celle de Saint François d'Assise.

Le choix d'une vie pauvre, simple, sobre est au cœur de l'engagement à l'Arche. Tout comme dans la Règle de plusieurs monastères ou ordre religieux, la possession de peu voire aucun bien matériel est encouragée voire obligatoire. Pour certains il s'agit d'un dépouillement et pour d'autres, une raison pour partir de la communauté, trop exigeante quant à la dépossession des biens. Elisabeth relate de cette observation, à travers différents départs :

« Quand tu commences dans la communauté, tu gardes tout. Mais plus tu veux t'engager, plus on te demande de te détacher de certaines choses et de mettre en commun. Petit à petit, on demande de mettre la voiture en commun pour que ça devienne communautaire. C'est un chemin de conversion que pas tout le monde est prêt à faire et ça coince justement souvent. Parfois les gens partent et on se rend compte que la personne a plusieurs propriétés ou des maisons de famille. C'est compliqué de nos jours de se détacher de tout ce qu'on a. Les gens ont l'impression de renoncer et d'abandonner ou de manquer de sécurité » (Elisabeth)

Le corps impliqué dans la prière, tous ces gestes, le *Petit retour*, la danse le samedi soir, les vœux, le rappel et l'enseignement de Lanza sont des rituels de l'Arche qui se transmettent. Dans le point suivant, j'aborderai rapidement la transmission de la prière à l'Arche.

La transmission

Les nouveaux arrivants, stagiaires, engagés en période de discernement observent, imitent, intègrent progressivement les gestes, les rythmes et les attitudes. Sans avoir besoin d'instructions explicites, le cercle, la bougie, les mains jointes constituent un environnement matériel et symbolique suffisamment lisible pour guider les personnes qui arrivent dans la communauté pour la première fois.

Les anciens membres jouent un rôle central dans cette transmission. Lors des venues de stagiaires, un membre de la communauté prend le temps, durant l'après-midi, de donner des explications sur les « petits rites de l'Arche ». Elisabeth m'explique les exercices corporels de la prière. Chaque pratique s'accompagne d'une mise en récit par les membres les plus engagés qui en précisent le sens et l'origine. A nouveau, ici, le cadre (les prières et de temps de méditation proposés) est le même pour une stagiaire de passage et pour un *compagnon* de dix ans. La Règle, qui met la vie spirituelle au centre, précède les individus qui sont ensuite invités à donner leur signification. Les significations intérieures varient d'une personne à l'autre, mais les gestes, les postures et les rythmes partagés créent une expérience commune du corps et de son lien avec la vie spirituelle de la communauté.

Ce cadre n'incorpore pas seulement des gestes. Il incorpore aussi des renoncements. Mathilde me dit avoir arrêté le café car c'est une addiction de plus, Rémi jeûne tous

les matins, Robert a arrêté le sucre il y a cinq années, Charles-Eric arrête le fromage un mois avant Noël et aimerait se débarrasser de son téléphone, Rémi ne se douche qu'à l'eau froide, Philippe fait des cures de légumes crus, certains renoncent à écouter la musique tendance du moment pendant que d'autres décident de dormir sur un fin matelas au sol. Ce que certains pourraient appeler privations relève davantage des pratiques ascétiques des membres de l'Arche qui dépeignent une société ancrée dans des dépendances multiples. Dans le discours des membres de la communauté, le dépouillement ne se vit pas comme une punition mais comme un choix qui permet d'approfondir la réalité spirituelle de chaque personne. Cette sobriété des besoins peut aussi être motivée par des raisons écologiques. La partie suivante examine ces différents aspects.

6.3. L'ascétisme : se dépouiller pour s'ouvrir

6.3.1 Les pratiques de renoncement au quotidien

Le vœu de pauvreté invite à certaines formes de renoncement. Elisabeth explique : « *Ici, il y a quelque chose de très rustique. La vie ascétique ça ne plaît pas à tout le monde. Pour certains, venir ici, c'est le désert. On est dans une certaine forme de frugalité.* »

À l'Arche, une certaine sobriété traverse les pratiques quotidiennes. Pas de radio, pas de musique de fond, pas d'écran dans les espaces partagés. Les desserts n'apparaissent que le samedi soir. Le café est réservé aux après-midis de travail intensif. Le sucre reste dans l'intendance en semaine. Mathilde me dit faire attention à sa consommation de café, « *finalement c'est une drogue comme une autre* ».

Ces pratiques de modération rejoignent ce qu'Anchisi et Amiotte-Suchet (2022) observent chez des moines contemporains : « La consommation de produits de la terre non manufacturés, la simplicité des repas, l'alimentation équilibrée et locale, la limitation des substances excitantes ou addictives, s'inscrivent dans une conception de la vie monastique où la mesure de toute chose contribue à l'accomplissement d'un corps sain et d'un esprit centré sur l'expérience contemplative » (p. 149).

Le vendredi, le jeûne pousse cette logique plus loin : le corps est mis au défi de traverser des heures de travail physique sans carburant. Charles-Eric évoque ses

veillées d'enfance de Noël dans sa famille, dans le but de « *aller chercher des choses en soi et, Dieu, il vient aussi dans ces moments-là. Il vient précisément te chercher quand tu pousses tes limites.* »

L'anthropologue Jean-Pierre Albert (2006) parle de l'ascétisme comme d'un principe de renversement : pousser les limites physiques du corps pour qu'il manifeste « sa soumission à un ordre de réalité qui le dépasse » (p.30). Aller à l'encontre des besoins fondamentaux tels que le sommeil et alimentation constitue une négation des valeurs immanentes à l'existence d'un être vivant, permettant de toucher de manière lointaine à un « autre monde » (Albert, 2006, p. 34). Dans un contexte chrétien, il s'agirait de la dimension de l'âme, décrite par Albert comme une « substance spirituelle indépendante de la réalité corporelle » (Albert, 2006, p. 34).

6.3.2 La non-violence en pratique : du renoncement au travail sur soi

À l'Arche, l'ascèse n'est pas vécue comme une punition, mais comme une voie d'accès à l'intériorité. Dans cette perspective, il semble essentiel de faire un détour par le « travail sur soi », repris dans l'explication de la plupart des vœux du fondateur de l'Arche. Très concrètement, cette notion apparait comme une condition à la vie harmonieuse en communauté et à un cheminement personnel : « *Vivre à l'Arche, et vivre en communauté, c'est une vocation et c'est accepter de vouloir travailler sur soi*. » (Robert)

Ce *travail sur soi* n'a rien d'abstrait. Selon Robert, il se joue dans les frictions du quotidien communautaire. Robert en donne un exemple très concret : « *avoir l'humilité de demander pardon à quelqu'un. Être capable de reconnaître où tu as mal agi, même si l'autre a fait plein de bêtises. Ne pas le rendre responsable de ton problème.* » Être responsable de son propre bonheur, dit-il encore, c'est cesser de « *toujours mettre la faute sur l'autre, sur la communauté, sur l'univers entier, sur Macron* ». Il rattache d'ailleurs ce travail à la prière de 16h, qui invite à « *réparer notre propre faute et ne pas juger nos frères* ». La notion de paix et de non-violence qui constitue un vœu rentre alors dans la manière avec laquelle les membres de l'Arche gèrent les relations interpersonnelles. Adèle m'explique : « *Ici, choisir la paix, ce n'est vraiment pas toujours le choix facile. Ça demande du travail en fait.*

De la discussion, du travail, beaucoup de choses finalement. Ce n'est pas si évident mais c'est ça, la vie en communauté ».

Ce travail engage plus qu'une attitude. Les membres de la communauté mobilisent beaucoup la notion de conversion. Pour David, elle est l'affaire même des chrétiens, un chemin vers un mode de vie chrétien et non-violent dont le retour à la terre et l'écologie sont la conséquence, non le point de départ. Camille la décrit comme « *le chemin de la vie chrétienne* », l'appel constant à « *se remettre en question et à devenir quelqu'un de meilleur* », un travail qu'elle menait déjà avant l'Arche, par la prière et le rituel de confession, et que le cadre de la communauté, selon ses termes, rend plus propice. Chez François et Benoît, la conversion s'ancre dans leur biographie. François est passé du travail pour un employeur à une vie « décroissante et réellement sobre », comme il la nomme. Il explique ne plus vouloir travailler pour quelqu'un et vouloir se tenir le plus loin possible de « *la société de surconsommation* ». Benoit, responsable du maraichage à l'Arche, explique l'importance de la bascule spirituelle qui est proposée à l'Arche et qui, selon lui, traverse « *toutes les sphères de l'existence : le rapport à Dieu, au corps, au travail, à l'agriculture douce, aux technologiques, au divertissement etc*. » La conversion dont les membres de l'Arche parlent est décrite comme un mouvement continu, que certaines pratiques ascétiques entretiennent jour après jour.

Se dépouiller par les pratiques acétiques s'articule à l'Arche avec un *travail sur soi* qui vise, selon les termes des membres de la communauté, une harmonie avec Dieu et avec les autres personnes autour d'elle. Cela passe par des pratiques qui impliquent directement la dimension du corps. Ce dernier est mobilisé dans des pratiques personnelles au quotidien : méditation, exercices, prières et autres mais également dans un rituel célébré trois samedis soir par mois, la fête. Vu l'importance de ce temps pour les membres de la communauté, il me semble crucial de faire un détour par un élément que le fondateur met lui-même en avant dans ses écrits.

6.4. La fête et célébrations : « faire corps »

6.4.1 Les temps forts liturgiques

Quand je demande aux membres de la communauté les moments les plus forts de leur semaine, les pratiques qui, pour elles et eux, font de la communauté de l'Arche

ce qu'elle est, plusieurs personnes me citent les temps de fête et de danse. Ils mettent en lumière la notion d'unification et de rassemblement autour de ces moments qui clôturent la semaine de travail, vécus à la fois en communauté et à la fois par « *secteur* ». Cette section sera dédiée à décortiquer le sens derrière les fêtes à l'Arche et vise à montrer de quelle manière ces soirées intègrent les dimensions de travail, de vie communautaire et de culture commune. La vignette ethnographique suivante concerne une fête importante, parmi de nombreuses qui ont été vécues durant les quatre mois dans la communauté.

Passage de carnet de terrain – 27 septembre 2025

Ce samedi, l'Arche réunit une vingtaine de personnes. La journée commence comme souvent, à 9h30, par la prière matinale. Pourtant, quelque chose distingue immédiatement cette journée des autres : c'est la Saint-Michel, la fête de l'archange célébrée chaque année à la fin du mois de septembre. Depuis quelques semaines, j'entends que cette date marque aussi symboliquement le passage vers l'automne, la fin des moissons et l'entrée dans un temps plus intérieur. Rémi l'avait expliqué aux stagiaires quelques jours plus tôt : après l'abondance des récoltes, vient un moment de retour sur soi, de recueillement, de travail spirituel. La nature elle-même semble inviter à ce ralentissement : nous savons que les journées vont se raccourcir petit à petit et la lumière se faire timide.

Depuis la création de l'Arche, cette célébration, tout comme celle de Noël, occupe une place particulière. On s'y prépare avec soin et attention. Les repas sont différents que ceux du quotidien. Ils sont pensés depuis quelques jours et demandent organisation et temps. Cette année encore, la communauté a mobilisé énergie et minutie pour faire de cette journée un moment à part.

Après la prière du matin, la salle qui accueillera la messe est nettoyée, récurée puis transformée. Peu à peu, l'espace ordinaire se transforme en lieu de fête. Sur les tables et les rebords de fenêtre, on y met des potirons, des grappes de raisins, des pommes, des feuilles de vigne, des châtaignes ouvertes et fermées, des paniers remplis des dernières aubergines. Ange-Line prépare l'autel avec attention : un drap blanc recouvre la table en bois massif, deux bougies sont posées à chaque extrémité et autour prennent place des bancs de prière, des coussins et quelques tapis. Claire, stagiaire pour la semaine, avec un enfant dans les bras, s'attarde sur les détails de la décoration. Elle choisit chaque châtaigne, en dépose quelques-unes dans une grande corbeille, puis en place d'autres au sol, aidée par Anna, heureuse de participer.

Pendant ce temps, dans la cuisine, Christiane orchestre les préparatifs du repas. Elle avance étape par étape, avec méthode, entre la soupe, les croûtons, le fromage râpé et un pesto maison. Les personnes qui passent dans la cuisine s'arrêtent, attirées par l'odeur du basilic et des graines de tournesol. Je me mets à couper les oignons en lamelles pour accompagner les champignons cueillis dans un endroit que Mathilde refuse de révéler : « Un spot, c'est un spot, ça reste notre secret ». Les larmes me montent rapidement aux yeux. Le sixième oignon, ajouté au rhume qui me prend depuis quelques jours, m'oblige à prendre quelques pauses.

À 12h30, certains quittent déjà les préparatifs pour rejoindre un temps de méditation d'une demi-heure. Dans le hangar sombre situé en face de la communauté où sont installés les ateliers artisanaux et divers équipements, Charles-Eric et Camille vivent depuis cinq jours dans un petit studio. La pièce est simple et modeste. Le lit, couvertures repliées, semble presque intact ; devant lui, un poêle attend les soirées froides ; un évier simple, une gazinière et un four à bois occupent l'autre côté de la pièce. Une table un peu branlante tient au centre, donnant à l'ensemble une impression de fragilité domestique. Ce midi-là, nous sommes six à partager le repas. Avant de manger, nous nous levons pour réciter la prière. Elle est plus longue que d'habitude, je tente de suivre les passages que je reconnais. Avec les autres, je termine par un « Amen » prononcé à l'unisson.

À 14h53, habillée en blanc, les quelques coups de pédales me portent jusqu'à la célébration de 15h, la messe donnée dans la salle commune. La messe s'ouvre sur une succession de chants avant la communion. Le prêtre bénit le pain, fait sur place avec de la farine issue de la meule de Robert. Philippe, ancien de la communauté, rappelle alors l'exploit de Saint Michel, son combat contre le dragon et souligne que la part sombre habite aussi toute personne. Ses explications invitent à « entrer dans la lumière », comme il le formule.



Figure 8. Fête du samedi soir. Photo du 18 octobre 2025. Par A. Delville

Quand la célébration s'achève, la salle se transforme à nouveau. Les bancs et coussins sont rangés sous les tables et la parole laisse place à la danse. Rémi branche son ordinateur sur un amplificateur de son ; la musique lance les « danses d'Israël ». En rentrant, je lis sur ces danses et comprend qu'elles sont « un amalgame de danses juives et non-juives originaires de diverses parties du

monde. Alors que dans d'autres pays, la danse folklorique a surtout pour mission de conserver les vieilles traditions rurales, en Israël, elle est en plein développement depuis ses débuts dans les années 1940, elle est fondée sur des sources historiques anciennes et modernes ainsi que sur des associations bibliques et des styles contemporains ». [2]

Les débutants et les habitués se mêlent sans distinction. Entre deux morceaux, on partage le pain aux raisins et aux noisettes préparé la veille spécialement pour cette fête.

À 18h30, l'heure de la prière du soir arrive. Nous sommes désormais entre vingt-cinq et trente à se rassembler autour des flammes. Tous et toutes debout, un temps de « grâce » est proposé : quelqu'un prend la parole pour remercier Dieu « des fruits du travail donnés en abondance et pour la communauté, fidèle à cette vie commune depuis des années ». Les visages sont tournés vers le feu dans un silence dense, presque suspendu.

Le repas qui suit s'organise cette fois en carré. La communauté, rejointe par plusieurs invités, s'installe au sol autour de nappes blanches qui délimitent l'espace. Au centre, des caisses de livraison de pain retournées servent de support à une grande nappe colorée. Les plats chauds reposent sur de larges planches de bois, les plats froids sont alignés au bout de la table improvisée. Benoît annonce clairement le moment de la prière : « *Nous allons prier.* » Les conversations cessent aussitôt. Il remercie le Seigneur pour sa présence au cœur de l'homme, demande que chacun soit rendu présent à cette présence et prie pour que le pain parvienne à ceux qui n'en ont pas. Les mots évoquent la faim et la soif de justice et rappellent que l'abondance de certains engage une responsabilité envers d'autres.



Figure 9. Panier festif. Photo du 18 octobre 2025 par A. Delville

Après la prière, les échanges reprennent autour du buffet. Christiane échange un regard avec David avant qu'il n'annonce le menu. Chacun décrit le plat ou le dessert qu'il ou elle a apporté. Pendant que les flammes du feu diminuent, les châtaignes ramassées dans la semaine sont sorties, entaillées et mises à griller.

Les moments de fête sont des moments qui demandent une préparation importante et qui se distinguent du temps « ordinaire ». Si la fête tient une telle place, c'est qu'elle fait

[2] Site de DANSES FOLKLORIQUES, Section *La Danse d'Israël - Historique*

quelque chose à la communauté. Robert et Elisabeth le disent simplement : « *les temps de fête sont les temps où l'on célèbre la semaine, le travail, et où l'on fait corps, où l'on fait communauté* ». Christiane, dont l'élan est d'abord artistique (« *ce qui fait vibrer mon âme* »), le formule à sa manière : préparer une fête, « *même s'il y a des conflits, ça unit, ça apaise, ça pardonne* ». La fête s'installe dans un quotidien de travail et regroupe les mêmes personnes qui ont partagé leur force durant les journées qui le précédent.

6.5. La prière inter-religieuse : entre ouverture et ancrage

Cette dimension inter-religieuse n'est pas née des membres actuels, elle leur préexiste. Elle appartient à la vision que Lanza del Vasto a fixée il y a plusieurs décennies, à une époque et dans un contexte qui ne sont plus tout à fait les nôtres. La prière inter-religieuse est posée comme un cadre commun : le matin, prière chrétienne avec lecture des textes bibliques et le soir, prière « *d'ouverture* » vers une autre tradition. Il est intéressant de montrer que là où certains y voient le cœur du projet et une nécessité de notre époque contemporaine, d'autres y voient une ouverture qu'ils pratiquent sans y adhérer pleinement. D'autres enfin regrettent qu'elle empêche la communauté de se dire pleinement chrétienne.

Dans la vision du fondateur, la dimension interreligieuse est centrale. À l'Arche, la prière du soir est inter-religieuse par conception : chaque jour de la semaine honore une tradition différente, du lundi consacré à l'hindouisme aux autres spiritualités du monde. Pourtant, tous les membres que j'ai rencontrés sont chrétiens, catholiques pour la plupart, protestants pour Laurence et Ange-Line. Cette ouverture ne dilue donc pas leur foi, elle s'articule à un ancrage. Le matin a pour but de pratiquer les textes liturgiques d'une tradition, ici le christianisme. Il y a donc la lecture de l'Évangile, chants et formules de la liturgie catholique ; le soir ouvre, à la rencontre d'autres voies. Les membres vivent d'ailleurs la prière du soir moins comme une adhésion aux autres religions que comme un « entraînement à l'ouverture », une manière d'honorer la quête de paix commune à toutes les traditions, fidèle en cela à Lanza del Vasto. Selon les membres de la communauté, cette dimension inter-religieuse est vécue différemment. Certains expriment l'adhésion sincère et une indispensabilité dans le contexte contemporain. D'autres explicitent une frustration à la non-revendication de la communauté en tant que communauté chrétienne dans

laquelle pratiquement la majorité des membres se réfèrent à l'Eglise : « Pour *moi, c'était important d'avoir une vie qui est centrée sur le Christ, essayer de mettre en place des temps de prière réguliers. Quand je parle de l'Arche, je dis d'abord que c'est une ferme collective ou que c'est une communauté chrétienne. Alors, moi, je dis quand même que c'est chrétien, parce que je trouve que, même s'ils n'aiment pas le dire, même s'ils ne veulent pas que cette étiquette soit collée, je trouve que, objectivement, ils fêtent l'Avent, ils fêtent Noël, ils fêtent l'Épiphanie, ils fêtent...* » (Camille)

Cette pluralité n'est ni propre à l'Arche. Danièle Hervieu-Léger observe, dans les monastères eux-mêmes, « des manières différentes de penser et de vivre la Règle » (2017, p.9), et rappelle que toute vie religieuse un peu intériorisée suppose l'appropriation personnelle et continue des vérités par chaque croyant.

Conclusion du chapitre

A l'Arche du Gwenves, il est intéressant de montrer que la très grande majorité des membres de la communauté sont chrétiens, catholiques pour la plupart. Leur pratique de prière quotidienne s'articule avec l'ouverture dont par le fondateur. Les membres vivent d'ailleurs cette prière moins comme une adhésion aux autres religions que comme un « entraînement à l'ouverture », une manière d'honorer la quête de paix commune à toutes les traditions, fidèles en cela à l'esprit du fondateur. La dimension interreligieuse est vécue très différemment par certains membres qui pour certains, vont m'indiquer que la communauté n'est pas « *assez chrétienne* », que la communauté ne met pas assez en avant le fait que le quotidien de l'Arche est organisé autour de l'agenda liturgique. Sur d'autres aspects, certains membres de la communauté vous me faire dire que la communauté incarne, pour l'instant, une chrétienté plus revendiquée qu'il y a plusieurs années.

Pour conclure ce chapitre, la vie de prière à l'Arche n'est pas une activité parmi d'autres : elle structure le quotidien tout entier, le temps, les corps et les relations. Elle se déploie, comme nous avons pu le voir, selon trois dimensions.

La première est individuelle. La prière, le silence, le jeûne et les exercices corporels sont autant de pratiques de travail sur soi, visant à « unifier » en chacun le corps, l'affect et l'esprit. Les membres parlent sans cesse de « *travail sur soi* » et du désir de

devenir une « *meilleure personne* », dans une logique de « *conversion* » et « *purification* » spirituelle.

La deuxième dimension est collective. Ces pratiques individuelles s'insèrent dans un rythme partagé, fait de gestes codifiés, de prières quotidiennes, de chants et de méditations en commun. Elles créent une expérience commune du temps, celui de la journée comme celui de l'année, scandé par les prières et les fêtes liturgiques. Comme me le dit David, on prie ensemble parce que « *Dieu nous entend mieux quand on prie ensemble* ». La modalité communautaire elle-même, la Règle, l'unanimité des décisions, vise à « *nous disposer à vivre ensemble et à être plus proches de Dieu* ».

Enfin, la troisième dimension est une ouverture vers plus grand. C'est ce que cherchent les membres lorsqu'ils disent être venus « *trouver un endroit où prier en couple* » (Éloi et Mathilde), « *vivre la sainteté* » (Rémi), « *suivre l'appel de Dieu* » (Benoît et Elisabeth) ou « *trouver un lieu de vie unifiée* » (Robert). La figure du Christ y est centrale, « *suivre le Christ* », « *être disciple* », « *me rapprocher de la sainteté* ». Si certains mettent aussi en avant des motivations écologiques, celles-ci restent, selon la vision du fondateur, indissociables de la prière : il s'agit toujours d'articuler la foi, la non-violence et les gestes quotidiens.

Prises ensemble, ces trois dimensions dessinent une forme de vie qui s'apparente structurellement à la vie monastique et que les membres nomment de leurs propres mots, « discernement », « engagement », « vocation ». Lena Matasci (2022), après plusieurs mois passés dans des clôtures catholiques de Suisse romande, montre que ce cadre temporel rigide et cyclique (la cloche sonne, on s'arrête, peu importe où en est la tâche) protège de l'épuisement et libère une énergie disponible pour un rapport plus résonant au monde. On retrouve cette logique à l'Arche, où la cloche qui interrompt le travail n'est pas vécue comme une contrainte, mais comme une ressource. Matasci (2022) montre aussi que l'hétéronomie qu'elle nomme comme le fait de soumettre sa volonté à une Règle ne produit pas nécessairement d'inconfort. La Règle consentie activement et délibérément, relève de ce que les moniales nomment un « libre choix du non-choix », elle devient libératoire et favorise le lâcher-prise (p. 195).

Cette articulation de la foi et des gestes, David la résume clairement. Ce qu'il est venu chercher, c'est « *une vie chrétienne incarnée, qui se traduise par le mode de vie communautaire et des activités quotidiennes en cohérence avec l'Évangile* ». Et de préciser ce qu'il entend par cohérence : « *on est déjà des êtres humains qui ont besoin de se nourrir, donc qui cultivent les choses eux-mêmes et ne font pas peser le travail sur d'autres* ». La prière donne force au travail et Elisabeth complète : « *nos temps de prières et de méditations se sont aussi des temps mérités, on aspire à ce que tout s'équilibre : 8 heures de travail, 8 heures de sommeil et 8 heures de vie communautaire, prière, méditation, non-travail*. »

Si la prière unifie ainsi le temps et relie chacun à une altérité qui le dépasse, la communauté s'ancre tout autant dans un monde matériel qu'elle entend habiter à sa manière. Au nom de la non-violence et de la vie unifiée, ses activités se déclinent en travail manuel, en coopération, en secteurs complémentaires. C'est vers cette dimension centrale, intercalée entre les prières et les repas, que se tourne le chapitre suivant : le travail.

Chapitre 7 : La vie de travail

Introduction du chapitre

Camille complète mes observations lors de notre entretien : « *la prière vient nourrir le travail et le travail vient prolonger la prière* ». Dans ce chapitre, je montrerai comment le travail quotidien à l'Arche s'inscrit dans le prolongement de la vision du fondateur, une vision non-violente et une quête d'unification. Le travail fait partie intégrante des jours et des semaines. Ce travail, qui constitue un vœu en tant que tel, est centré sur la subsistance au sens de la sociologue Geneviève Pruvost (2021). Elle cite les lieux collectifs, principalement féministes, qui ont animé sa recherche sur l'autonomie et la subsistance en expliquant qu'il s'agit « *d'une action directe sur le vivre ensemble et sur le bien-vivre* » (p.380). Cette notion s'oppose au travail de consommation des sociétés de service où la production des choses du quotidien est déléguée à des tiers anonymes. Dans cette logique, la subsistance suppose, au contraire, une maîtrise du cycle dans lequel toute la chaine est prise en compte, de la semence à la récolte, de l'épi au pain, du lait au fromage. Cette volonté d'avoir connaissance et contrôle de la chaine de production traverse la communauté du Gwenves.

Plutôt que de décrire un à un tous les secteurs, j'ai opté pour deux descriptions ethnographiques, celle de la traite et celle du fournil. A partir de celles-ci, je tisserai le fil entre la subsistance, l'autonomie sobre et écologique, le travail des mains comme valeur spirituelle ainsi que les tensions de la vie de travail.

7.1 Le travail comme subsistance : deux matinées

La traite des vaches

Extrait de carnet de terrain – octobre 2025

Il est sept heures quarante quand j'arrive à Guenvez, le vélo posé contre le hangar encore endormi. Le ciel est noir, étoilé ; pour la première fois depuis mon arrivée en Bretagne, j'ai sorti le bonnet. Dans la cuisine communautaire plongée dans l'obscurité, je tâtonne pour trouver une allumette et mettre l'eau à chauffer. Jules, stagiaire pour trois semaines, entre bientôt en coup de vent, juge qu'il a le temps de manger deux tartines de pain d'épeautre de la fournée de la veille. Puis Benoît arrive : il est l'heure d'aller chercher les vaches.

Nous descendons la petite route de béton jusqu'au champ voisin, humide de rosée. Benoît me prévient : « *ne cours jamais derrière une vache sans connaître la hiérarchie du troupeau, elle pourrait charger* ». Je récupère au sol un bâton, l'outil indispensable pour les mener. À deux, Jules et Benoît font le tour des bêtes et les invitent fermement à se lever. « *Allez, HOP HOP.* » Quelques mots criés, quelques coups de bâton, et le troupeau remonte vers la clôture. La première, Garantez, dont le nom signifie "garantie d'amour" en breton, s'avance. Soudainement, je mesure la taille de l'animal et le respect qu'il impose. J'ouvre la clôture et tends la corde qui barrera la route le temps du passage.

De l'autre côté, chaque vache a sa place attitrée autour d'une structure de bois en carré. Elles entrent l'une après l'autre, mangent le son de blé répandu au sol et Jules les attache. Celle que je trais ce matin se nomme Riolaine, robe couleur froment, cornes hautes, cerne noir autour des yeux. Toutes appartiennent à une race endémique, la Froment du Léon, menacée d'extinction depuis les années 1950 et réputée pour sa docilité : elles n'étaient plus que 723 en France en 2022, dont dix ici.

Figure 10. La traite des vaches. Photo du 10 novembre 2025 par A. Delville



Jules me montre le geste. D'abord, laver le pis à l'eau bouillante, étape que l'on ne néglige pas, car la vache détendue et propre

donne un lait sans résidu. Puis la prise, une main sur chaque trayon, un anneau formé du pouce et de l'index, les autres doigts qui serrent pour faire descendre le lait. Il me laisse essayer et passe à la voisine. Le lait qui vient est doré, tiède, crémeux. Le dos courbé, la tête appuyée contre le flanc chaud de la bête, je cale entre mes jambes le seau d'inox gradué. Mes avant-bras chauffent vite. Je pense à Mathilde qui me dit la veille : « *Tu verras, on découvre des muscles qu'on ne connaissait pas*. ». Je secoue les mains et reprends, caressant la vache dont, ce matin, je connais le nom.

Le seau à moitié plein, je le porte au hangar, où un grand bidon de métal attend le lait du matin. Filtré à la passoire, Benoit en fera du fromage, aliment central de la communauté, servi chaque midi et laissé à disposition tout au long du jour, avant de devenir, un jour, produit de vente, quand la fromagerie en construction répondra aux normes. Benoît, qui en a la charge, dit avoir modifié les procédés « *pour arriver à quelque chose de beaucoup plus vrai* » qu'il me détaille en : « *quelque chose de brut, simple, rustique, aux ferments issus non du marché mais du lait des vaches d'ici*. »



Figure 11. Traite des vaches. Photo du 22 octobre 2025 par A. Delville

À neuf heures trente sonne la prière. Nous nous souhaitons la bonne journée, puis rouvrons aux vaches, qui retraversent la route vers leur champ. Celles et ceux qui se lèvent pour la traite connaissent le nom et l'histoire de chaque bête, respectent la hiérarchie du troupeau et enseignent aux stagiaires de passage les gestes qui ne la blessent pas. « *La relation à la vache est essentielle*, *c'est avant tout quelque chose qui se tisse entre l'animal et nous* », me dira François. Il m'explique que la vache donne, et ce qu'on lui rend est d'abord la reconnaissance de la valeur de son lait. Elisabeth m'explique que le fumier de la vache sert aux champs qui seront après exploités pour le maraichage et ainsi la circularité est prônée. Elisabeth me rappelle également que l'animal s'inscrit, comme tout le vivant, dans la vision chrétienne de la Création. Le Cantique des Créatures de saint François d'Assise, chanté plusieurs soirs par semaines, invite à penser les animaux et la nature comme des « frères et sœurs ».

La boulangerie et le fournil

Passage du carnet de terrain – décembre 2025

À 4h00 du matin, les deux boulangers sont déjà en action. Je me fais discrète dans cette petite pièce qu'est le fournil de la communauté. L'air est encore chaud de la fournée de lundi, mais les frissons de fatigue d'un réveil bien trop matinal me font garder mon pull. En entrant, je découvre deux tables-pétrins fabriquées par Robert, une grande et une petite. Le plateau supérieur de l'une a été retiré et posé au milieu de la pièce. Trois bougies sont allumées, deux sur les côtés et une devant les boulangers, trônant sur un haut bougeoir en bois.

Robert et Charles-Éric se tiennent devant les pétrins, dont le bac offre maintenant un large espace de travail manuel. Le silence règne. Il est tôt, mais 120 kilos de pain ne se font pas tout seuls : l'apprenti et le boulanger sont concentrés. La première étape est celle de l'hydratation. Des seaux d'eau à 21 degrés sont versés dans la pâte, aussitôt manipulée par les mains du boulanger. Je peine à imaginer, à partir de cet immense mélange de farine et d'eau, le pain qui sortira du four dans quelques heures. Les allers-retours de la pâte dans le pétrin en raffermissent la texture. Un thermomètre est enfoncé dans la pâte. 21 degrés. Parfait! Dans le pétrin principal repose la pâte de froment; dans le petit pétrin, à sa droite, la pâte d'épeautre. Pour le pain de sarrasin, le levain est incorporé à la pâte à part. Toutes les farines sont fabriquées dans le hangar, à quelques mètre du fournil.

Figure 12. Le fournil. Photo du 22 décembre 2025 par A. Delville



À 5h50, une pause est accordée aux boulangers, le temps que la pâte lève. Nous nous donnons rendez-vous à 6h50. « Allez, je rentre au bercail », dit Robert qui enfile plusieurs pulls avant de remonter sur son vélo pour récupérer quelques minutes de sommeil. Charles-Éric, lui, choisit un temps méditatif dans la salle commune, encore plongée dans le noir de la nuit.

À 6h50, le travail reprend. Certains pains sont moulés, d'autres non. Ils sont alignés les uns à côté des autres sur l'étagère. Le feu dans le four est lancé et la température de la pièce se réchauffe.

Puis vient le défournement. À l'aide d'une brosse, Charles-Éric ôte la poussière sur le dos des pains avant de les ranger dans de grandes caisses, qu'il portera rapidement jusqu'au camion. La livraison est assurée par Christiane, qui partira après le déjeuner pour la Biocoop de Pont-l'Abbé.

Je saisis ce moment du défournement pour poser mes questions, m'intéresser aux mots qui se tiennent derrière ce travail des mains, ce savoir-faire que Robert a reçu de ses propres

maîtres et transmis à Charles-Éric, et cette production de pain qui nourrira la communauté comme les clients habituels, dont certains n'ont pas manqué de passer commande. Je suis adossée au pétrin, mon carnet de bord en poche et mon dictaphone posé à côté de moi, je demande : *pourquoi ? Pourquoi le pain ? Pourquoi le pain ainsi, comme autrefois ? Quand la boulangerie a-t-elle commencé, ici ? Et comment séparer le pain des paroles ecclésiastiques qui évoquent le « pain de vie », le « donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour » ou encore le « tu mangeras ton pain à la sueur de ton front » ?* Malgré certaines réponses que j'ai déjà entrevues dans les discussions informelles, je me permets de reposer ces questions en les gardant les plus ouvertes possibles.

Derrière ce temps où, pour l'essentiel, je les regarde travailler, mon interrogation porte sur un aspect central de la vie à l'Arche : le travail. Le travail des mains se pratique au maraîchage, à la traite des vaches, à la fromagerie, à la cuisine, à la construction, au tissage, au filage et dans bien d'autres domaines. Trois fois par semaine, les mains des deux hommes s'activent pour manier la pâte, apprendre à la sentir, à en changer la texture, à la pétrir, à la travailler avec des ingrédients simples : farine, eau, sel.



Figure 13. Les bannetons. Photo du 22 décembre 2025 par A. Delville

Robert et Charles-Éric m'offrent des clefs de compréhension sur le sens qu'ils accordent à leur travail et me permettent ainsi de saisir leur vision de la société occidentale actuelle et de la boulangerie telle qu'elle se fait aujourd'hui. Très en accord sur leur vision, ils me décrivent l'importance de toucher la pâte, d'apprendre à la connaître, d'être ainsi connectés à leurs sensations et à leur instinct. Charles-Éric insiste sur la vertu spirituelle du travail des mains, une activité où il est amené à se dépasser et donc à « faire la volonté de Dieu ». Leur vision de la machine, cet élément qui « déconnecte l'homme de sa nature », les pousse à faire le pain « comme cela se faisait avant, sobrement et simplement ». Ce retour à un savoir artisanal, à une façon ancienne de faire le pain au feu de bois, imprègne un discours empreint d'une certaine nostalgie, celle d'un temps lointain et révolu que la modernité technologique aurait évincé. Cette dernière aurait créé des métiers « inutiles », selon Charles-Éric, pour des « besoins inutiles ». Retourner au pain, m'expliquent-ils alors, c'est retourner à la base, à l'essentiel. Loin des pâtisseries et des viennoiseries que proposent d'autres boulangeries, Robert m'explique qu'il se limite aux fournées de pain, car l'agenda de l'Arche, tout comme l'agenda liturgique, distingue les temps dits ordinaires des temps de fête. La simplicité implique donc, selon lui, un choix restreint dans les propositions ; elle passe,

concrètement, dans la boulangerie, par des recettes simplifiées, inchangées, répétées trois fois par semaine. Lors des temps festifs, un pain aux noisettes ou aux raisins est fabriqué, signe de célébration.





Figure 14 & 15. Pains vendus au marché : épeautre, blé, froment et sarrasin. Photos du 17 juillet 2025 par A. Delville

7.2 Autonomie sobre et écologique

Les deux scènes précédentes, la traite et le fournil, donnaient à voir deux gestes isolés. Il faut à présent élargir le regard à l'ensemble du travail de l'Arche, car tous ces gestes dessinent une même visée : une autonomie sobre et écologique. Le travail à l'Arche du Gwenves n'est pas seulement une activité économique. « *Je ne travaille pas ici, je vis* » (Benoit) ; « *Moi ce que je fais ici, ce n'est pas du travail: c'est de la création* » (Robert) ; « *Dieu a dit : il créa l'homme et le plaça dans un jardin. Donc, en tant que chrétiens, le retour à la terre, c'est notre mission.* » (Charles-Eric) Le travail constitue une manière d'habiter le monde, d'organiser la vie collective et de donner une forme concrète à une éthique de la non-violence, de la sobriété et de l'unification.

7.2.1 Secteurs complémentaires et polyvalence

Le travail à l'Arche se répartit en différents secteurs, agricoles et artisanaux : maraîchage, fromagerie, boulangerie, meunerie, cuisine, tissage, construction, élevage des poules. Chaque personne en tient au moins deux et cette polyvalence est revendiquée. « *Normalement, on a tous un secteur travail et puis un secteur plutôt artisanat, création. Mais, bon, on travaille plus que prévu, donc on est surtout sur du mono-secteur et pas assez d'artisanat mais normalement le vacher a aussi les compétences de boulanger* » (Francois). Benoit décrit le côté écosystémique : les bêtes pâturent là où les cultures viendront, les toilettes sèches parviennent à faire du gaz grâce à un méthaniseur, le fumier des poules nourrit les sols avant les plantations, etc. Les activités s'emboitent et se complètent, peu d'éléments sont laissés seuls en bout de chaine.

Certains savoirs se transmettent de manière formelle. C'est le cas du savoir-faire du boulanger qui prend un apprenti par année pour former la personne en profondeur, dans toutes les étapes. Le maraîchage se transmet de manière informelle. Rémi m'explique « apprendre sur le tas », se renseigner de son côté ou demandant certaines informations à Benoit, responsable du maraichage.

Le travail à l'Arche se veut sobre et le refus des machines est exprimé explicitement. Les systèmes performants sont, selon François, ceux qui finissent par polluer le plus : « *il faut opter pour les options non efficaces* ». Faire le pain, « *comme il était fait avant* », parce que la machine, me disent les boulangers « *déracine l'homme et le déconnecte de sa nature* ». Ce discours est traversé d'une nostalgie qu'il est pertinent d'approfondir. Il est fréquent que les membres de la communauté m'expliquent que la façon de faire à l'Arche est la façon « *à l'ancienne* », « *comme cela a toujours été fait* », comme les « *paysans de l'époque* ».

Selon Cordellier (2018), la nostalgie d'une époque révolue est un discours récurrent des communautés intentionnelles. Reprenant l'opposition du sociologue Ferdinand Tönnies entre la *Gemeinschaft*, communauté organique où les consciences vibrent à l'unisson, et la *Gesellschaft*, société d'individus, il montre combien l'industrialisation a nourri, dès la fin du XIXe siècle, une nostalgie de la communauté paysanne, de ses liens organiques et de sa vie spontanée (traduit en 2010, cité par Cordellier, 2018). À

l'Arche, cette nostalgie est tangible dans le discours de certains des membres qui rappellent qu'il y a quelques siècles, « *on était tous dans les champs* » ou s'inquiètent de la disparition de la paysannerie locale. Mon rôle n'est pas d'y adhérer ou non, mais de la situer : face à ce monde perçu comme perdu, le choix de l'Arche est de se réapproprier les chaînes de production et l'ensemble des tâches partagées.

Cette réappropriation dessine une autonomie, mais une autonomie que les membres savent partielle. Le travail de la communauté lui permet de ne pas dépendre des grandes surfaces pour ses besoins fondamentaux, se nourrir, se chauffer au bois de la forêt, réduire l'électricité à quelques heures par semaine puisque la bougie éclaire. La visée, pourtant, n'est pas l'autarcie.

L'autonomie à l'Arche n'est pas complète : le travail effectué par la communauté leur permet de ne pas dépendre des grandes surfaces pour les besoins fondamentaux tels que l'alimentation, le chauffage au feu de bois avec la forêt, l'électricité réduite à quelques heures par semaines car la bougie éclaire, …

Cette réappropriation dessine une autonomie, mais une autonomie que les membres savent partielle. Le travail de la communauté lui permet de ne pas dépendre des grandes surfaces pour ses besoins fondamentaux, se nourrir, se chauffer au bois de la forêt, réduire l'électricité à quelques heures par semaine puisque la bougie éclaire. La visée, pourtant, n'est pas l'autarcie.

Pruvost (2021) rappelle que de tels systèmes relèvent toujours d'une logique d' « entre-subsistance : « *l'autosubsistance n'existe pas, c'est toujours de l'entre-subsistance*. » (p.184). Le quotidien manuel de l'Arche procède aussi de la critique de ce que l'auteure nomme la « quotidienneté appareillée », cette démarche qui consiste à écarter la plupart des objets électroniques dont dépend aujourd'hui une grande partie de la population occidentale (Pruvost, 2021, p.46). En plus d'une diminution au maximum des biens électroménagers ou machines présentes dans la communauté, la plupart de ces éléments sont mis en commun.

Chapitre 8 : Fragilités et paradoxes

8.1 Mise en contexte : L'annonce d'un départ

Matasci dans *Résonance monastique ou ce que la vie monastique peut nous dire sur la résonance* (2022, p.196) cite :

Les monastères ne sont pas des oasis de parfaite harmonie et de sérénité constante, et je n'ai aucune intention d'élever la vie monastique à modèle pour la construction d'axes de résonance. Les moniales sont autant humaines que toute autre femme et, en tant que telles, elles rencontrent comme tout le monde sur leur chemin des moments de crise et de difficulté. Elles font l'expérience de l'inquiétude et du doute ou de la frustration et de la crainte, et elles traversent des conflits tant intérieurs qu'extérieurs.

C'est dans ce prolongement que cette section se penche sur les limites et les tensions, exposées principalement par Mathilde lors de son départ de la communauté. La vie en communauté amène également des points de fragilité et de tensions entre les individus et dans le rapport avec l'extérieur. L'élan de « p*articiper à quelque chose de plus grand* »*,* tel que Eloi le formule à l'Arche du Gwenves, a été pointé du doigt comme étant un potentiel point de fragilité, selon Bennett (1975, cité dans Proulx-Masson, 2018). L'auteure cite le mode de vie en communauté intentionnelle comme celui où « la satisfaction découle de la participation au groupe plutôt que de la fortune individuelle, mais il est attendu qu'en contribuant de son mieux à la communauté, l'épanouissement personnel viendra » (p.32).

Les départs ont été une opportunité de creuser, sur le terrain, les tensions, fragilités et limites de l'Arche du Gwenves voire d'autres communautés intentionnelles. La parole de Mathilde, *novice* depuis quatre ans au moment de mon arrivée, a apporté des éclairages sur son départ et celui de sa famille durant mon séjour. Son cas et ses paroles ont été révélatrices car ils condensent plusieurs tensions structurelles récurrentes.

8.2 Annonce du départ de la famille

Après avoir développé le concept de communauté intentionnelles ainsi que ses caractéristiques à l'Arche du Gwenves, il me semble important de revenir sur un événement qui, quelques semaines seulement après mon arrivée, a orienté certains

questionnements. Il s'agit de l'annonce du départ de Mathilde et Éloi, annonce qui m'a été confiée un vendredi soir chez un ami de la communauté, quelques heures avant que la nouvelle ne circule à l'Arche. Cette annonce m'a permis d'élargir mon champ de vision sur les enjeux dans la communauté.

Je restitue cette scène telle que je l'ai vécue, en gardant à l'esprit que les paroles rapportées ont été prononcées dans un contexte particulier, une soirée informelle entre amis et qu'elles reflètent mon ressenti et ma lecture à cet instant précis. Dans la suite de ce chapitre, je consacre une partie importante au récit et à l'analyse de ce départ ainsi qu'à ses motifs et conséquences.

Extrait de carnet de terrain – octobre 2025

Vendredi, Éloi et Mathilde me proposent de passer la soirée en dehors de la communauté. Depuis mon arrivée il y a un mois, Mathilde m'accorde chaque semaine une petite entrevue pour faire le point : mes questions, comment je me sens, si certaines choses me gênent, si je m'épanouis dans les activités de l'Arche. Comme elle me le dit, elle prend en charge mon suivi depuis une absence médicale d'Elisabeth. Un jour, dans le fournil, pour terminer notre discussion, elle me propose : « *Annie, vendredi on va dans un endroit que tu vas adorer, c'est des jeunes qui ont lancé leur projet. il y aura un concert, de la petite restauration, ça va être sympa*. »

La proposition ne se refuse pas. Ce soir, nous partons à cinq : Éloi, Mathilde, le fils adolescent d'Éloi issu d'un premier mariage, Rémi et moi-même. Les deux petites filles du couple, âgées de trois et cinq ans, sont restées à l'Arche, gardées par une amie. Le camion garé, les lumières qui nous accueillent contrastent avec la nuit installée depuis déjà plusieurs heures. Dans ce hangar ouvert, une petite scène légèrement surélevée fait face à un public de tout genre. Un verre à la main, une majorité de jeunes se tiennent devant le chanteur pendant que les bouteilles de cidre sont servies au bar. À quelques mètres de la scène et du public, plusieurs tentes blanches couvrent des tables sur lesquelles le contenu des assiettes semble s'oublier au fil des discussions. Je sors mon appareil photo pour garder quelques souvenirs de cette parenthèse hors du temps de la vie quotidienne du Gwenves. Onze jeunes arrivent sur scène. Mathilde m'explique :

« *C'était une colloc de jeunes à Rennes qui ont décidé de se lancer dans le maraîchage et ils font un peu de musique à côté. Ils sont tops, ils font du pain, des marchés de dingue. Ça nous fait un peu concurrence sur les marchés mais ils sont cools…* »

Quelques instants plus tard, je rencontre Gwenaël, un ami de la communauté. Dans la petite trentaine, devenu agriculteur depuis quelques années, il a demandé conseils et recommandations à Robert pour l'installation de sa propre meunerie. La soirée se termine chez lui : il nous fait une visite nocturne de son installation impressionnante. Les sillons remplis de céréales, je passe ma main dans les kilos de grains devant moi et je ressors avec une poignée de sarrasin.

Autour de la table, Gwenaël sert la tisane bouillante et prend des nouvelles amicalement de Mathilde, Éloi et Rémi et de leur vie à l'Arche. Je profite de cet instant pour demander au couple, présent depuis quatre ans dans la communauté : « *Vous avez bientôt fini votre parcours de noviciat ?* » D'un ton calme, Mathilde me répond simplement : « *Non, mais nous, tout le monde ne le sait pas encore, mais on va partir. On part en décembre là, dans quelques mois. On l'a annoncé hier aux compagnons et voilà, on quitte le Gwenves.* »

J'entends les mouches voler. Rémi, en face de moi, semble surpris ; le franc tombe sur son visage après quelques instants. Son regard plonge dans la tasse devant lui, il ne lève pas les yeux et semble encaisser l'information. Guenael, étonné lui aussi, questionne le couple sur leurs perspectives et les raisons de leur départ. En quelques minutes, je comprends que la vie à l'Arche, après quatre ans d'investissement, est devenue un quotidien fatigant et astreignant pour Mathilde, qui, lors de cette discussion, expose la complexité et les multiples raisons de leur départ. Mathilde répète : « *C'est hyper compliqué, en fait il n'y a pas qu'une raison de départ. C'est plein de petites choses, des problèmes de communication, des visions différentes, des choses qui n'ont pas été prises en compte…* » Les raisons énoncées restent floues, et le changement de vie semble être un grand tournant. « *Nous, on pensait qu'on allait finir au Gwenves, c'est sûr. On a mis les yourtes, on s'est mis à fond dedans comme si on n'allait jamais quitter mais voilà, c'est plus compliqué que ça et c'est une accumulation qui fait que maintenant moi j'ai besoin de me poser, j'ai besoin d'un chez moi et d'un peu de calme*. »

Les cinq membres de la famille, Éloi, Mathilde, le fils adolescent d'Éloi et les deux petites filles du couple, préparent donc un déménagement, une nouvelle vie dans une maison, loin des yourtes installées à côté des serres du Gwenves. Leur départ est prévu pour décembre, dans deux mois. Je me mets à penser à tout ce que ce départ implique pour la communauté et je suis prise d'une préoccupation vertigineuse. Éloi et Mathilde, depuis que je suis intégrée au quotidien de l'Arche, s'occupent de secteurs centraux. Éloi, formé par Robert en boulangerie, assure seul une fournée par semaine, ce qui soulage la meunerie et permet à Robert de travailler sur le perfectionnement de ces structures. Éloi prend également en charge le marché du samedi matin. Mathilde, elle, s'occupe de la

cuisine un jour par semaine, de l'accueil durant l'absence d'Elisabeth et elle est en formation à la boulangerie. À deux, ils ont rénové le poulailler et s'occupent des œufs tous les jours, à nouveau, un secteur central dans la vie de l'Arche.

Dans la voiture, sur le trajet du retour, le fils adolescent d'Éloi m'explique que la surprise n'était pas grande de leur côté : « *On l'a vu venir, déjà cet été, ça commençait à devenir tendu, on a senti que, pour Mathilde, c'était trop*. » Éloi prend peu la parole de la soirée, sinon pour soutenir la fatigue que Mathilde exprime en citant les nombreuses astreintes du quotidien à l'Arche : des horaires chargés, une vie de famille difficilement combinable avec la vie de la communauté, des week-ends communautaires et donc peu de temps de repos.

L'annonce de ce départ sera le début des questionnements présents tout au long de mon terrain. Adjointe à la question des arrivées, des motivations à adhérer, le temps d'un an, de dix ou d'une vie au projet de l'Arche, la question des départs se dessine au fil des discussions avec Eloi et Mathilde et le reste de la communauté. Durant mon séjour en Bretagne, plonger dans le quotidien de l'Arche mais également plongé dans le départ de la famille : porter les cartons, les peintures, les meubles, aider à démonter les yourtes, voir la communauté réorganiser les secteurs de travail, organiser une fête pour le départ, garder les enfants dans la nouvelle maison, récupérer quelques vêtements de Mathilde, rencontrer leurs nouveaux voisins, entendre Mathilde me témoigner de sa recherche d'emploi, … Toutes ces occasions ont nourri ma réflexion autour des départs, au-delà de ceux dont j'ai pu témoigner. Selon les dires des membres de la communauté, plusieurs couples, convaincus du projet, de l'articulation entre travail des mains et prières quotidiennes, de la pertinence et la nécessité d'une autonomie alimentaire et d'une vie en communauté ont été rattrapés par certaines raisons, les amenant à quitter le lieu. Eloi et Mathilde n'est donc pas le premier couple à revenir vers une vie de famille plus classique et contemporaine. Cordellier (2018) explique que la conception de la famille nucléaire est souvent remise en question dans les trajectoires de vie des personnes s'orientant vers une vie communautaire. Le sociologue indique que la volonté, dans les communautés qu'il a intégrées, de « déconstruire le rapport de propriété que les parents exercent sur l'enfant » (p.271). Cela fait écho à ce que Mathilde cherche quand elle décide de quitter la communauté. Avant d'énumérer les différentes raisons se sont départs, il est important de revenir sur l'arrivée du couple.

8.3 La trajectoire du départ de la communauté de l'Arche

8.3.1 L'arrivée et les motivations

Mathilde arrive à l'Arche du Gwenves à quarante ans, avec Éloi, son mari, et leur fille aînée, encore petit enfant. Elle connaît l'Arche depuis longtemps déjà, comme un lieu qu'elle avait repéré et fréquenté avant même l'installation. Ce qui l'attire n'est pas d'abord la vie communautaire. Cet aspect, elle me le confiera plus tard, « *faisait partie du lot mais ce n'est pas spécialement ce qui était recherché* ». Ce qu'elle vient chercher, elle le formule dans ses propres mots : une « *écologie intégrale* » où l'écologie « *est vraiment incarnée au quotidien et un lieu où la prière serait centrale et où le mode de vie serait décroissant* ». Elle complète, selon ses termes, en expliquant être à la recherche d'un endroit pour vivre sa foi et la non-violence, pour suivre le Christ de cette manière-là, en cohérence avec ses convictions. Éloi, lui, la rejoint dans cette démarche mais y ajoute quelque chose de plus personnel : il a senti, dit-il, « *l'appel* » d'y venir, l'envie de « *participer à quelque chose qui dépasse, quelque chose de plus grand* ». Après des années à avoir travaillé pour soi, l'idée de « *collaborer pas pour soi mais pour quelque chose de plus important qui dépasse* » prend pour lui un sens fort.

À leur arrivée, Mathilde et Éloi emménagent dans une yourte, une des trois installées les unes à côté des autres à l'écart des bâtiments principaux. Les yourtes sont, dans les premiers temps, mal construites, rudimentaires, sans fenêtre. Mathilde est alors enceinte de leur deuxième enfant. C'est à l'Arche qu'elle accouchera, quelques mois plus tard, dans cette communauté qu'elle vient à peine de rejoindre.

Les premières années passent, ponctuées par les étapes formelles de l'engagement. Le couple entre en postulat, puis en noviciat. Mathilde décide de se former à la boulangerie : « *Moi, je voulais faire plein de choses, comme les hommes dans la communauté qui ont souvent à faire la boulangerie mais aussi le travail plus physique. En fait, je voulais tout faire : la boulangerie, le maraîchage, la cuisine...*».

Elle avance dans cette formation, au moment où j'arrive à l'Arche, elle en est à environ six mois de sa formation en boulangerie. Éloi, de son côté, a été formé par Robert et assure plusieurs fournées par semaine. Ensemble, ils sont pris dans les mille

et une tâches de la communauté : la traite, la boulangerie, les poules, la cuisine, l'accueil (notamment durant la période maladie d'Elisabeth), les chantiers participatifs.

Progressivement, cependant, Mathilde commence à observer autour d'elle une répartition genrée du travail qui l'interroge : « *Ici, les mecs s'éclatent, ils sont dehors. Il y a toujours du travail physique, il y a des problèmes manuels à régler tout le temps. C'est une grande plaine de jeux pour les hommes ici.* »

Elle partage à plusieurs reprises sa vision du travail genré à l'Arche du Gwenves : les femmes cuisinent, les hommes sont dans les bâtiments, dans le champ. Elle formule aussi des observations plus fines sur la façon dont cela se joue au quotidien : « *Finalement, certains ont du mal avec les femmes, ils vont toujours proposer à un homme de porter les trucs lourds. Ils vont dire dire aux femmes de ne pas porter trop… un peu de sexisme mais pas trop dérangeant. Mais bon, pour moi, il faut dire aux femmes d'investir ces secteurs aussi. Moi c'est pour ça que je voulais tout faire* ».

Mathilde me dit, qu'avec les années, les fatigues s'accumulent. Deux familles ont quitté la communauté dans les six mois suivant leur arrivée, et Mathilde et Éloi se sont retrouvés à absorber leurs charges. « *On s'est tout pris, toutes les astreintes, le travail, il n'a pas diminué. Il y a de l'usure, beaucoup d'usure.* » Un jour où nous discutons, ils me le formulent ensemble :

« *Nous, ce qu'on fait, on adore. On n'a pas l'impression de travailler. Tout nous intéresse. Parfois comment c'est fait ne nous convient pas, mais globalement que ça soit les poules, le pain, etc, tout nous intéresse. Cependant, ça fait quatre ans qu'on bosse sept jours sur sept, il y a de l'usure. Moi* (Mathilde) *je suis fatiguée.* »

À cette fatigue s'ajoute le manque de confort matériel : « *pas de toilette dans le hangar, on fait des trajets tout le temps, on doit faire notre feu pour la douche chaude, on n'a pas de jour de repos. En fait, j'ai envie de me poser.* » Les yourtes, mal isolées, deviennent difficiles à vivre avec deux enfants. Mathilde, elle-même, formule une nuance importante sur ce point, dans une conversation où elle me parle de la question de l'habitat :

« *Annie, la question de l'habitat est très intéressante. Nous, on avait besoin d'intimité et c'est un vrai besoin des nouvelles générations. Garder un endroit pour soi et pouvoir s'y retirer. On a proposé des roulottes mais pas possible pour la communauté car les compagnons, ca veut dire que les personnes se s'installent pas vraiment. Mais les gens aujourd'hui, ils ont vraiment besoin de leur espace et de leur intimité.* »

L'accumulation dépasse les questions matérielles. Il y a aussi ce que Mathilde appelle « l'astreinte » dont elle me parle énormément : ne jamais pouvoir choisir quand les membres de ma communauté entrent dans son lieu de vie, être disponible tout le temps, rarement pouvoir se retirer et « déconnecter » mentalement ou physiquement de la vie de la communauté. Il y a aussi ce que le rythme collectif produit de saturant : « *Il y a tout le temps du monde. Moi je veux être tranquille. On n'a pas arrêté.* »

Elle rajoute :

« *A l'Arche, il y a le culte de l'efficacité. Même au Gwenves, il faut être occupée, marcher vite, faire tout ça le matin, tout ça l'aprèm. Mais cool en fait, pourquoi tu cours ? pourquoi tu marches vite ? Nous on veut des temps pour travailler mais aussi des temps pour se reposer ! Je n'ai pas envie que ma vie ça soit le travail, je veux pouvoir prendre des vacances à Pâques, des vraies vacances. Et je veux pouvoir avoir mes filles pour moi* ».

Mathilde me parle aussi une distance croissante avec le cadre spirituel et institutionnel de l'Arche, les vœux ne lui « *parlent* » plus. Elle formule aussi une lassitude par rapport à ce qu'elle vit comme un lissage de soi : « *Moi, en fait j'ai envie de m'habiller comme je veux, remettre du rouge à lèvres et m'habiller comme je veux, c'est moi aussi quoi.* »

Elle se dit « *saoulée* » par l'habit, par ce qu'elle nomme le « côté monastique » : *« chiant de devoir se changer tout le temps, de passer de tenue de travail à tenue de prière, difficile et chiant de toujours devoir lisser les propos, les dires... J'en ai marre de sentir d'avoir toujours des personnes autour de moi, je manque d'intimité. Puis il y a également énormément de gens de passage* ».

Ce qui pèse peut-être le plus, dans le récit qu'elle me livre, c'est le sentiment que le dialogue avec les *compagnon*s est bloqué. Elle formule cela plusieurs fois, avec des mots proches :

« *Les compagnons ont du mal à faire bouger leur bébé. C'est normal de vouloir conserver leur chose mais il y a des éléments qui peuvent être discutés sans changer la Règle ou l'ossature du projet. Les heures, les prières qu'on trouvait arides… mais ça n'a pas été possible de changer beaucoup de choses malgré les remarques.* »

Mathilde rajoute qu'Eloi et elles ont essayé de faire « *bouger des choses* » mais que cela n'a pas abouti et a créé des tensions interpersonnelles. Elle rajoute que l'écart de génération se fait sentir entre les *compagnon*s, m'indiquant que les 10 années qui les séparent se font ressentir. Un écart de génération qu'elle m'explique davantage comme étant un écart de vision. Elle regrette aussi l'absence d'implication dans certaines décisions communes.

Après l'annonce de leur départ, la famille part dans quelques heures pour ses trois semaines de vacances, durée de vacances hors de la communauté pour tous ceux qui s'engagent, à partir du *postulat*. Mathilde me propose une discussion dans la yourte familiale, aménagée avec des tableaux sur les murs, un grand miroir, une table au milieu de la pièce commune, les jouets des enfants au sol, des magazines et journaux ici et là. Je m'installe sur un fauteuil, Mathilde s'assied face à moi dans un petit canapé. La conversation, qui devait porter sur mon travail d'étudiante en anthropologie, se transforme en un long témoignage sur ses années à l'Arche et sur la décision de partir. Elle me prête des livres, des témoignages de personnes chrétiennes et un ouvrage critique sur les dérives dans la vie religieuse et les abus de pouvoir dans les abbayes. Elle me précise avec beaucoup de soin :

« *Ici, je n'ai jamais eu le sentiment de dérive ou d'abus de pouvoir. Mais il y a des dysfonctionnements comme dans tous les groupes, tu vois. Et même moi, je me suis retrouvée dans des trucs et je me suis dit « wow, fais attention, Mathilde ». On peut vite se retrouver, sans le vouloir, à abuser un peu ou à contourner des trucs. Mais au moins, ça montre ce qui se passe. Ici à l'Arche, pas d'abus ou de dérives, mais il y a des dysfonctionnements. Comme partout finalement.* »

Ces dysfonctionnements ou dissonances entre un quotidien espéré et la réalité d'une vie familiale, agricole et rurale exigeante et de conditions de vie « *spartiate et acétique* », selon la formule d'Elisabeth à mon arrivée. Le couple annonce d'abord aux *compagnon*s leur départ, ensuite au compte-goutte, au reste de la communauté. Ils annoncent une date : le premier décembre, ils emménageront dans une maison à

cinq kilomètres, dans le village voisin. Mathilde m'explique ne pas vouloir partir avec en tension avec d'autres membres de la communauté : « *Faut pas partir fâchée, ou tu ne rebondis pas bien. Moi je ne suis pas faite pour cette vie. Éloi oui, un peu plus en tout cas. Il y a aussi des trucs sur lesquels ouais bof, mais en tout cas, je ne pars pas fâchée. Il ne faut surtout pas.* » L'annonce des départs est accompagnée d'une soirée d'aurevoir qu'il me semble important de décrire ci-dessous.

8.3.2 Les au revoir

Passage de terrain – fin novembre 2025

Un vendredi de fin novembre, l'information circule dans les couloirs. Elle passe de bouche à oreille, sans annonce officielle : ce soir, on marque le départ de la famille. La cuisine communautaire, en fin d'après-midi, s'organise lentement. Quelqu'un a allumé le chandelier au-dessus de la table centrale. Sur la longue table, on a disposé les couverts pour douze, en gardant le rythme habituel : une assiette creuse, une cuillère, une fourchette, un couteau, un verre en verre épais. La soirée a un gout particulier, elle prend place dans la cuisine, dans une plus grande intimité que dans grande salle commune.

Vers dix-neuf heures, les corps convergent depuis les différentes maisons. Le vendredi est une journée de fournées pour les boulangers qui installent le pain sur la table. Mathilde arrive quelques minutes plus tard suivie de Robert et Christiane, Charles-Éric et Camille, les stagiaires du moment et Remi.

Nous sommes finalement douze autour de la table. Les pâtes ont été préparées pour marquer le double départ : celui des deux stagiaires qui rentrent chez eux après plusieurs semaines de stage et celui du couple, quatre ans après leur arrivée.

Je m'assieds en face d'Éloi. À ma droite, un stagiaire, à ma gauche, Rémi. Le cidre passe de main en main. Camille me rappelle : *On bénit d'abord le repas.* A l'Arche, en communauté, on ne mange pas avant d'avoir prié. C'est une Règle intégrée qui n'est pas souvent énoncée.

Une fois la prière énoncée par Charles-Eric, les voix s'élèvent ensemble pour chanter *Bless the Lord my soul*. Le chant s'éteint. Les couverts commencent à cliquer contre les assiettes.

A table, les conversations se suivent sans transition. Les poules qui pondent moins avec le froid, des travaux à venir dans la salle commune, l'ancien stagiaire qui a envoyé des nouvelles, ... Je demande à Eloi ce qui va lui manquer à l'Arche, il répond : « *Le pain qui sort du four le matin. Les prières collectives, surtout celle du soir. Le silence après le rappel.*

Les temps de fête. La ferme quand elle est calme, en début de matinée. Les mains dans la farine. Les discussions en pluches. Robert qui rit fort. Rémi qui invente des blagues nulles. »

Je lui demande ce qui, à l'inverse, ne va lui manquer : « *Les réveils à trois heures trente. Le levain le dimanche soir quand tu voudrais juste te reposer. L'humidité de la yourte l'hiver. Certains silences après certaines discussions* »

Le diner se termine, tout le monde met la main à la pâte et François me partage que la gestion collective des soirées est pour lui une composante importante du bon déroulement des moments ensemble. Il s'agit de la manière dont la communauté de l'Arche fonctionne ici : en fin de repas, chacun se lève parce que chacun sait ce qu'il faut faire, sans que ce soit exprimé. Il en va de même pour les prières quotidiennes avant les repas, les habitudes précèdent la plupart des décisions.

Après une longue partie de Scrabble, tout le monde retourne à ses appartements. Le départ d'Eloi et Mathilde n'a pas été officiellement et explicitement mentionné. Il s'est glissé dans le rythme communautaire et dans un vendredi soir fédérateur. Cette soirée dénote des soirs habituels en communauté, passés entre bénévoles ou en famille dans les foyers séparés. Le soir est réservé à un temps non communautaire, hormis pour le samedi soir, soir de *fête.* Ce vendredi-là, la partie de Scrabble, l'heure qui se fait tard rend cette soirée différente des autres.

Samedi matin, le chantier prévu est celui du déménagement des yourtes d'Eloi et Mathilde. Pratiquement tous les membres de la communauté sont présents pour apporter leur soutien à cette journée qui marque officiellement le départ de la famille. Manon, stagiaire pour quelques semaines, et moi-même emballons soigneusement les tableaux avant de les monter à travers un chemin boueux pour les installer dans une voiture, en chemin vers la future maison familiale.

Mathilde nous attend avec des pizzas maisons, de quoi redonner des forces aux équipes qu'elle remercie chaleureusement. Ce déménagement montre le soutien pratique. La communauté a préparé quelques provisions pour leur installation : la famille part avec un sac de farine, des œufs, etc.

8.3.3 Le départ et l'après

Le départ d'Eloi et Mathilde s'inscrit dans une suite de familles qui ont tenté la vie à l'Arche, le temps de deux, trois, quatre ans, avant de partir s'installer autre part. Lorsque je questionne le couple sur la suite des chemins de ces familles, Mathilde

m'explique que « *l'esprit de l'Arche* » reste présent dans le mode de vie pratiqué et incarné par ces dernières. Elle me cite des couples qui reprennent des fermes ou s'installent en tant que paysan boulanger indépendant. L'esprit de l'Arche représente une catégorie différente pour l'ensemble des membres de la communauté. Creuser celle-ci lors de mes entretiens semi-directifs m'a permis de toucher aux nuances et visions différenciées qui traversent le même lieu.

« *L'esprit de l'Arche* » ne renvoie pas à une doctrine explicite, ni à une Règle formelle qu'il suffirait d'énoncer. Comme il a déjà été abordé dans ce travail, il s'agit pour certains membres de la non-violence, la vie de prière articulée à une vie agricole et rurale, la sobriété choisie et le refus des technologies ou avancées techniques récentes, le choix ou encore la décroissance, la recherche d'une vie « *non fragmentée* », la recherche de l'autonomie alimentaire ainsi que la recherche de la maîtrise sur l'ensemble du cycle, de la production à la vente, etc. L'ensemble de ces sensibilités partagées constitue donc une manière d'habiter le monde qui traverse les paroles des membres, souvent sans être nommée. Mathilde me dit vouloir rester dans la continuité de cet « *esprit* ». Elle imagine sa maison avec grand potager et un espace pour l'accueil. Eloi a le projet de créer un four à pain mobile. Il est important de nuancer en disant le couple me précise qu'une rentrée d'argent est un élément qui les préoccupe et pour lequel ils veulent déployer les moyens dans les mois qui suivent le déménagement. Mathilde me dit être prête et motivée « *à avoir un job un peu chiant, de bureau, mais on aura nos weekends, on aura nos vacances, on pourra faire une vraie semaine off à Pâques et être bien avec nos enfants aussi* ». Elle ajoute : « *Ici on a vu des gens partir et il y avait beaucoup d'errance par la suite. Les gens ne se retrouvaient pas dans un truc stable. Nous, on n'a pas envie de ça. Il faut assurer directement* »

Le départ et sa signification

Au fil de ces échanges, je comprends que la décision, portée par le couple, est en réalité menée en très grande partie par Mathilde. C'est elle qui, après quatre ans, arrive au bout. Elle-même le dit à mots couverts : « *Éloi, un peu plus que moi, se serait bien vu rester*. » Le couple partageait un même appel, celui de vivre à l'Arche, se projetant vers l'avenir et pour une installation long terme dans le futur. Finalement, les positions autour du départ sont différentes. Benoit, présent depuis les fondations des lieux, m'explique qu'asymétrie se retrouve plusieurs départs observés à l'Arche

: ce n'est presque jamais un couple qui décide au même moment, c'est presque toujours l'un qui entraîne l'autre.

Le récit de Mathilde ouvre, à lui seul, plusieurs pistes de réflexion. La question du genre et de la répartition des tâches, la question du confort matériel et de l'intimité, la question du dialogue avec les *compagnon*s et de la flexibilité du projet, la question du rythme et de l'épuisement, la question de la spiritualité qui se transforme ou se retire, la question de l'écart entre les générations. Ces thèmes ne sont pas propres à Mathilde, ils sont à considérés comme des phénomènes qui traversent, à des degrés divers, la plupart des trajectoires que j'ai pu observer à l'Arche ou dont j'ai entendu parler.

8.4 D'autres départs et fragilités

Comme j'ai pu l'évoquer, le départ de la famille est le résultat d'un empilement de motifs qui s'accumulent : un rythme différent et exigeant dans le couple, des astreintes quotidiennes, un épuisement qui s'installe, un décalage avec la vision des fondateurs, etc. Ce que le collectif gagne en cohésion, le couple le perd en co-présence. Proulx-Masson (2018) souligne cette tension propre aux communautés intentionnelles. Elle explique que la communauté ou le collectif produit un fort investissement qui exige temps et énergie, laissant peu de place pour les liens plus intimes. Dans ce contexte, c'est le couple qui devient une unité peu investie.

Les enfants de la famille sont amenés en voiture quotidiennement à l'école du village voisin. Ces trajets ne sont pas anodins car ils forgent le rythme de la famille, en décalage avec le rythme de la communauté. Cette expérience rejoint ce que Sargisson (2007, cité dans Proulx-Masson, 2018) décrit comme l'un des paradoxes structurels des communautés rurales intentionnelles : la volonté de vivre autrement se heurte à la nécessité de composer avec les institutions extérieures telles que l'école qui impose ses propres rythmes.

Dans son ouvrage *Le temps des moines* (2017), Danièle Hervieu-Léger montre qu'il existe différents temps dans les monastères qu'elle a côtoyés durant six années. Face à la modernité qu'elle nomme « contemporanéité », elle établit les configurations du monachisme. Dans l'entretien filmé dédié à son ouvrage, l'auteure explique que les trois régimes de temps sont configurés face au temps du monde, autrement dit de la

société actuelle, dans le temps de l'Eglise en tant qu'institution religieuse et le temps de l'accomplissement ou temps du Royaume. Ces lieux monastiques sont créés comme des « avant-postes d'une reconquête des droits de Dieu dans la société » (CéSor EHESS-CNRS, 2017). Le modèle se heurte à la sécularisation qui ne fait, selon la sociologue, qu'augmenter dans nos sociétés occidentales contemporaines. Elle cite aujourd'hui l'amenuisement et le vieillissement des communautés religieuses qui orientent les questions, en interne, vers la composition du temps monastique avec le temps présent du monde. Vivre dans la modernité, faire « avec » devient donc une question centrale dans le contexte de précarité monastique (CéSor EHESS-CNRS, 2017). L'art de vivre, dans les communautés, est fondamentalement écologique. Le modèle d'utopie chrétienne actuel incarne le rapport à la nature, à la sobriété et « à l'équilibre des relations humains ». Le modèle monastique actuel est écologique, hospitalier et liturgique (CéSor EHESS-CNRS, 2017).

La sociologue explique que dans un monde où le christianisme n'est plus au centre de la société, la difficulté de recruter des personnes se fait également ressentir dans la communauté de l'Arche (Hervieu-Léger, 2017). Christiane m'affirme que les vœux et la structure monastique de l'Arche semblent pour elle n'être plus « *dans l'air du temps* ». Benoit interprète ce désert de vocation : « *Je pense que les gens ne sont plus habitués à cette intensité de vie et des journées aussi communautaires*. » Remi, lui, nomme la liberté promise par le néolibéralisme comme la raison principale pour laquelle les personnes ne s'engagent pas dans un mode de vie « *à la fois écologique et religieux* ».

Ange-Line, *novice* depuis quatre années restent très discrète sur son départ et explique globalement sa frustration autour de la mise en application de la Règle de Lanza del Vasto. Les marchés, les échanges financiers sont cités dans son discours comme un besoin de rentabilité or le fondateur prône, dans ses écrits, un détachement considérable de l'argent et des apports économiques. Pour le reste de la communauté, la rentrée d'argent est aujourd'hui indispensable pour une « communauté en construction » qui fait face à des difficultés à créer des logements sur le lieu. Elle explique également que le lieu devient trop ouvert pour elle qui aspire à une vie plus contemplative et moins communautaire.

À l'issue de ce chapitre, les départs de Mathilde, Éloi et Ange-Line apparaissent moins comme des cas isolés que comme les révélateurs de tensions qui traversent l'ensemble du projet, et qui se prolongent dans la difficulté de la communauté à susciter de nouveaux engagements. Ils ouvrent une question qui excède leur cas : à quelles conditions organisationnelles, matérielles et spirituelles un mode de vie peut-il tenir ensemble le travail manuel et agricole quotidien, la vie de prière, la vie communautaire et la sobriété ? Le chapitre suivant déplace la focale vers les perspectives qu'ouvre l'Arche du Gwenves, en l'inscrivant dans les questionnements contemporains sur les crises écologiques.

Chapitre 9 : Ecologie, non-violence et Arche du Gwenves

Dans les chapitres précédents, différents aspects de la vie de l'Arche du Gwenves ont été décrits. À partir de la structure monastique et du cheminement depuis le stage au compagnonnage, cette monographie a mis en avant deux grandes branches du quotidien de la communauté : la vie de prière et la vie de travail. À partir des scènes ethnographiques, ce travail met en lumière la volonté de la communauté d'opter pour un mode de vie que ses membres nomment non-violent, qui se traduit par des pratiques spirituelles quotidiennes et une vie de travail qui tend à l'autonomie, notamment alimentaire.

Les motivations des membres ne sont évidemment pas toutes identiques. Pour certains, elles sont d'abord spirituelles : la quête de la « *sainteté* », la volonté d'être *« disciple du Christ* ». D'autres formulent le besoin de s'éloigner de phénomènes qu'ils nomment « *surconsommation* », « *agitation* », « *aliénation par le travail* », « *jobs inutiles* », et de participer à ce qu'ils appellent la « *décroissance* ». Tous, en revanche, s'accordent sur l'urgence écologique : protection des écosystèmes, agriculture biologique, réduction des pesticides et de l'agriculture intensive. L'Arche du Gwenves donne à réfléchir les liens entre écologie et engagements religieux, objet de ce chapitre.

La formulation la plus nette vient de Laurence, pour qui le mode de vie de l'Arche relève d'*« une orientation avant tout vocationnelle et non-violente qui mène à une vie écologique* ». Il en va de même pour les motivations citées par David et Charles-Éric qui, tous deux, décrivent le christianisme comme une religion du travail de la terre, de la vie commune et de la pauvreté. La vie à l'Arche, avec la structure qui a été

décrite dans cette monographie, apparaît dès lors comme la mise en pratique d'exigences déjà contenues dans leur foi chrétienne. La formule que reprennent Élisabeth, Benoît et François (« ne nuire ni à soi-même, ni aux autres ») désigne la notion de non-violence, centrale dans la communauté. Ce principe de non-nuisance, hérité de Lanza del Vasto et de sa filiation gandhienne, produit des effets écologiques qui ne sont qu'une conséquence parmi d'autres, au même titre que le refus de la compétition ou le travail sur soi décrit au chapitre 4.

Décrire l'Arche comme une communauté écologique reviendrait à lui prêter une finalité qui n'est pas directement la sienne. Le mode de vie à l'Arche n'est pas pensé comme une réponse directe aux crises environnementales. La sobriété matérielle, le refus des « *systèmes optimisés* » (François) et la réappropriation des chaînes de production arrive en tant qu'éléments, qui, selon leur terme, permet « *grandir dans un chemin de foi* » (David). Dans ce sens, les membres de la communauté décrivent avant tout chercher une sobriété qui les amène plus proche de leur foi. Charles-Eric me formule un jour : « *Tu sais, ici, on n'a pas grand-chose mais on est heureux. On touche à une épaisseur de vie qu'on n'a pas ailleurs. C'est la richesse la communauté aussi, on n'a rien comparé à d'autres personnes mais on a tout.* »

Afin de nuancer cette logique, il est possible de citer Adèle, avant tout motivée par un mode de vie communautaire et vie « *profondément écologique et décroissant* ».

La volonté de s'éloigner de certains aspects du monde contemporain est visible dans les monastères tels que ceux intégrés par la sociologue Danièle Hervieu-Léger (2017a), qui a décrit différents régimes de temporalité. Ce rapprochement doit être posé avec précaution, étant donné que l'enquête porte sur des communautés bénédictines et cisterciennes avec des personnes religieuses célibataires, là où la communauté de l'Arche rassemble des familles avec des enfants scolarisés, des couples et des personnes seules. Bien que l'Arche se rapproche d'une structure monastique sur différents aspects, il ne s'agit pas d'un Ordre reconnu par l'Église catholique comme celui, par exemple, de l'Ordre de saint Benoît. Ce n'est donc pas une institution monastique que l'on retrouve ici, mais une idée commune, celle de la construction d'un temps qui ne soit pas celui du « monde ».

De fait, les monastères retrouvent ce besoin de s'extraire du « processus de compression du temps qui gouverne le régime de la vie ordinaire dans les sociétés de haute modernité » (Hervieu-Léger, 2017a, p. 630). Elle y décrit une recherche de la juste mesure qui engage l'ensemble de l'existence :

> Si la contemplation de l'harmonie de la nature, voie classique de l'accès à la contemplation du divin à travers la Création dans la tradition monastique, y a évidemment une place centrale, elle n'est pas séparable – dans une perspective tout aussi directement référée à la Règle – de la prise en charge active des contraintes et potentialités d'un territoire dont dépend, pour une part au moins, la survie matérielle de la communauté. Cette recherche de la mesure vaut pour tous les domaines de la vie ordinaire : répartition des temps de travail et de sommeil, définition du régime alimentaire, équilibres entre activité physique et exercice contemplatif, activité manuelle et activité intellectuelle, respect du silence et requêtes de l'échange, accès à la communication, solitude et vie communautaire, etc. (p.664)

Cette recherche de la mesure, l'Arche du Gwenves la partage : sa structure quotidienne articule temps communautaire, temps solitaire, temps de travail et temps de prière. L'expérience de terrain a cependant montré que les réalités matérielles, familiales et économiques du lieu ne permettent pas une répartition comme celle désirée. Dans ce quotidien, les temps de silence et de méditation restent des moments non négociables, sur lesquels le travail ne prend jamais le pas : les membres, selon leur situation familiale et leurs responsabilités dans la communauté, passent tous du temps dans la salle commune pour les prières, les repas et les temps méditatifs. Ce n'est donc pas la répartition idéale qui tient, mais un socle, une architecture du temps, qui , elle ne se négocie pas.

Cette expérience du temps est aussi ce que perçoivent les personnes extérieures. Celles qui viennent une semaine ou deux en stage relèvent fréquemment le côté « ressourçant et déconnectant » du séjour, un jugement qui rejoint celui des visiteurs de monastères, sensibles au contraste entre leur quotidien et le temps de recul que permet un lieu structuré par la prière et le silence (Hervieu-Léger, 2017).

Dans ce quotidien, le travail des mains et travail agricole sont présentés par les membres de la communauté comme des activités « *essentielles* », par contraste avec ce que David nomme « *la société de production et de consommation destructrices* »

et avec les « *jobs inutiles* » que d'autres évoquent. La proximité est évidente avec la critique que David Graeber (2018, dans De l'Estoile & Oudot, 2020) a popularisée sous le nom de « bullshit jobs », des emplois « inutiles, non-essentiels, superflus et néfastes » (p.231).

Geneviève Pruvost (2021) propose pour ces pratiques une notion qui convient mieux au cas de l'Arche que celle d'autonomie: celle de la recherche de l'entre-subsistance et la volonté de la maitrise du cycle entre la semence du légume à sa vente, de l'épi de blé à la farine au pain, de la traite des vaches matinales au fromage, vêtements, construction en matériaux écologiques.

Comme l'a montré la description des départs, Pruvost (2024) explique, en observant les foyers alternatifs, que ceux-ci « ne sont ni plus ni moins redistributifs d'égalité domestique que les autres ménages », mais qu'« au travail ménager s'ajoute le travail de subsistance, qui augmente de manière conséquente pour l'ensemble des membres du foyer » (p. 199). Le travail domestique quotidien s'ajoute ainsi au travail communautaire visant la subsistance. Il est évident que les départs de la communauté sont multifactoriels et que l'organisation d'une famille à une autre diverge. Les raisons pour lesquelles les familles restent ou partent ne sont pas réductibles à la simple addition des taches domestiques à la vie communautaire. D'autres éléments rentrent en compte tels que les relations interpersonnelles, les différences de vision du projet commun ainsi que les facteurs externes qui peuvent jouer.

Il est intéressant de se demander si, dans sa manière d'organiser les chantiers, les activités quotidiennes, les cycles maitrisés, et les circuits-courts l'Arche du Gwenves laisse entrevoir une manière d'être au monde qui créerait des systèmes de production robustes. Le biologiste Olivier Hamant (2023) les nomme en tant que leviers cruciaux pour penser les crises socio-écologiques qui traversent nos sociétés contemporaines. Il propose un modèle « anti-performant », déjà visible dans des lieux dits alternatifs dans lesquels la haute performance des machines est rejetée pour un modèle « robuste » (Hamant, 2023, p. 13).

L'Arche du Gwenves montre cependant un modèle dans lequel les réalités matérielles actuelles ne permettent pas de travailler le temps comme les membres de la communauté le voudraient. En effet, Élisabeth, Benoît, Rémi et Christiane me

rappellent qu'idéalement, le temps de travail serait moins élevé qu'actuellement, une fois l'aspect économique sous contrôle. Dans ce scénario, leur horizon est celui d'un temps libéré pour le loisir et la transmission. Cela rejoint Hamant (2023), qui vise moins de travail pour « vivre mieux » dans « le monde de la robustesse » (p. 31).

Robert nomme la communauté un « *laboratoire d'expérimentation, c'est une volonté de créer une société avec d'autres valeurs, loin de la violence, de la compétition et de l'individualisme* », où il s'agit de vivre « *non pas la loi du monde, mais la loi de l'évangile* ».

La philosophe Charlotte Luyckx (2020) situe la spiritualité parmi les pratiques religieuses qui contestent « l'arrière-fond matérialiste du réel et de l'humain qui prévaut dans l'Occident moderne et post-moderne ». Une lecture spirituelle de la crise écologique invite selon elle à une « transformation profonde des récits fondateurs impliquant une conversion vers une nouvelle façon de faire l'expérience de la réalité » (Etopia, 2020, 3:03).

Matasci (2022) montre de son côté comment la structuration monastique du temps donne « plus d'accès au monde » (p.203). C'est en réduisant les sollicitations, l'accès aux espaces, aux objets de consommation, à la communication, que ces lieux ouvrent un autre rapport au monde, qui les éloigne de la « société de l'accélération » (Rosa, 2018, cité dans Matasci, 2022, p. 213). Elisabeth m'explique vouloir cultiver « *présence au présent* », dans le quotidien, à travers les prières et le travail des mains. Matasci (2022) invite cependant à ne pas idéaliser ces lieux : ils ne sont ni parfaits ni constamment dans cette disposition. Il en va de même à l'Arche du Gwenves dont j'ai tenté, au mieux, de montrer les nuances et interprétations différents selon les personnes et contextes. Dans la structure quotidienne, l'organisation cyclique de la journée, les temps Arche diffère du mode de vie qui domine les sociétés sécularisées contemporaines, mais se heurte aux paradoxes qu'il a été indispensable de nommer dans ce travail.

C'est précisément là que réside, pour Matasci (2022), la pertinence du travail socio-anthropologique sur les lieux religieux, malgré les limites énoncées, « en tant que piste pour repenser la société contemporaine, voire même la renouveler en

transposant certains éléments du religieux au laïque, de l'alternatif au *mainstream* » (p. 214).

Enfin, mettre en lumière les « personnes invisibles médiatiquement ou politiquement » constitue à leurs yeux un acte d'engagement auquel l'anthropologue peut être invité, et c'est dans cette perspective que ce travail a voulu s'inscrire, en assumant « la responsabilité de la discipline anthropologique […] dans le processus d'imagination des possibles » (Fenton & Fontaine, p. 186). Dans ce contexte, l'ethnographie de l'Arche du Gwenves en tant que communauté non-violente prend son sens et ouvre la réflexion aux différentes formes de penser les tensions qui traversent nos sociétés.

Conclusion générale

Aux antipodes d'une vision fragmentée des dérèglements climatiques, des responsabilités et des alternatives, l'écologie intégrale entend unir différentes dimensions (politiques, philosophiques, sociales, environnementales, agricoles, techniques ou encore spirituelles) pour présenter une vision globale et unifiée d'un modèle de société alternatif (Luyckx, 2020). En ce sens, elle semble s'approcher du modèle sous-tendant, plus ou moins explicitement, l'idéal de la communauté de l'Arche du Gwenves.

Cette monographie s'est concentrée sur le quotidien d'une communauté bretonne héritière de l'expérience de Lanza del Vasto, lui-même inspiré par Gandhi et la non-violence. Ce dernier, à la suite de sa rencontre avec Gandhi, dit recevoir l'appel de fonder un ordre, « l'Ordre des gandhiens d'Occident », et les communautés se multiplient pendant plusieurs dizaines d'années, en France et au-delà. Ce mouvement s'inscrit dans une mouvance plus globale, celle du retour à la terre, qui désigne le déplacement de nombreux citadins vers les territoires ruraux à la recherche de modes de vie alternatifs. Dans la principale communauté restante, la Borie Noble, une envie de se détacher des vœux et de la vision d'ordre du fondateur se fait sentir au virage des années 2000 : en 2005, le Renouvellement crée une scission et une très grande majorité des compagnons choisit de passer à une forme associative. Deux couples, eux, se sentent proches de la vision initiale et décident de ne pas intégrer la structure associative. En 2010, le terrain d'une quarantaine d'hectares deviendra la communauté de l'Arche du Gwenves. Le petit noyau est bientôt rejoint par d'autres et la communauté s'installe doucement dans la région, tenant les marchés, vendant le pain aux magasins biologiques et tissant des liens avec la paroisse du coin.

Articulée sur les notions de non-violence, de conversion et d'unification, l'Arche présente un quotidien rythmé par les temps de prière et de travail manuel : travail de la terre, récolte des légumes, construction et rénovation, boulangerie, traite des vaches, élevage de poules, marchés, cuisine végétarienne, accueil.

Au terme de ce parcours, je peux revenir à la question qui a guidé ce travail : comment les membres de l'Arche du Gwenves s'efforcent-ils, au quotidien, d'appliquer l'enseignement de Lanza del Vasto sur l'unification des dimensions de la vie, et quelles fragilités en émergent ?

La première dimension mise en lumière tient à la nature même de cette unification. Comme j'ai pu le décrire dans la contextualisation de l'Arche du Gwenves, il est apparu que les membres ne la fabriquent pas, ils l'intègrent à partir de l'enseignement du fondateur. Elle leur préexiste, inscrite dans la Règle héritée de Lanza del Vasto, transmise par les textes et par les compagnons et c'est cette Règle qui oriente le travail, la prière, le partage et jusqu'au rapport aux autres traditions. Les membres, eux-mêmes, ne parlent pas de « *fabriquer* » mais d' « *incarner* ». La vision du fondateur est rendue présente dans les gestes du quotidien et dans l'organisation de la communauté. La non-violence, le travail sur soi et l'unification précèdent les personnes qui vivent à l'Arche, et c'est en les incarnant qu'elles font leur la formule de Robert : « on vit dans le monde, mais on n'est pas du monde ».

La deuxième dimension développée dans cette monographie concerne les tensions. J'ai fait le choix de ne pas décrire une communauté harmonieuse, mais de suivre les lignes de faille : la fatigue et le surtravail, la division genrée des tâches, le poids inégal du retrait selon que l'on est homme ou mère de famille, la lenteur d'un cheminement que certains trouvent trop long. Ces tensions ont été pour moi révélatrices de la nuance qui habite la communauté exigeante.

De ces tensions découle la question la plus délicate, celle des départs. Lorsque Mathilde quitte la communauté, elle ne renonce pas à l'idéal d'unité : elle affirme aller chercher « *une vie plus unifiée* » ailleurs.

Dans cette monographie, il a été crucial de détailler le fonctionnement de la communauté avant de montrer la place centrale des temps de prières dans le quotidien. Le chapitre sur le travail a mis en lumière la prolongation des vœux de non-violence et d'unification qui, selon les membres de la communauté, les poussent à travailler quotidiennement pour leurs besoins vitaux et leur subsistance.

Une dernière dimension mérite d'être relevée, qui touche au rapport entre cette vie et l'écologie. Pour tous les membres, sans exception, la question écologique est abordée tôt ou tard dans mes discussions ou mes entretiens semi-directifs. La formulation la plus nette vient de Laurence, pour qui le mode de vie de l'Arche relève d'« *une orientation avant tout vocationnelle et non-violente qui mène à une vie écologique* ». David et Charles-Éric décrivent l'un comme l'autre le christianisme comme une religion du travail de la terre, de la vie commune et de la pauvreté, de sorte que la vie

L'écologie, ou la décroissance, notion davantage contemporaine, arrive donc comme la conséquence d'une recherche qui vise d'abord à ne « *nuire ni à soi-même, ni aux autres* ». Décrire l'Arche comme une communauté écologique reviendrait ainsi à lui prêter une finalité qui n'est pas initialement la sienne. Certaines personnes, comme Adèle, sont en revanche motivées avant tout par des convictions écologiques et revendiquent un mode de vie « décroissant » : la communauté n'est pas homogène sur ce point et cette ligne de partage traverse le lieu.

Au terme de ces quatre mois passés à l'Arche du Gwenves, certains aspects de la vie à l'Arche du Gwenves n'ont pas été analysés en profondeur. La division genrée des tâches que j'ai relevée sans pouvoir l'approfondir systématiquement constitue un élément de recherche potentielle. Il en va de même pour l'écart générationnel qui s'installe doucement entre la génération des *compagnons* et les nouveaux engagés. Par ailleurs, les départs plus anciens ne me sont connus que par le récit des personnes restées, ils restent un champ potentiel à investiguer.

Toujours en contact avec les membres de la communauté, je peux dire que ces quatre mois, vécus dans des conditions très éloignées de mon quotidien, m'ont autant appris sur le mode de vie rural que sur le travail d'anthropologue en immersion. Prise dans des conflits de loyauté, entre la communauté, ma posture d'étudiante, les exigences académiques, les questionnements éthiques et ma position située, j'ai été traversée par de grands moments de remise en question, de doutes, d'allers-retours entre le choix du sujet, l'angle à adopter, les paroles des membres à retenir ou à écarter. Cette gymnastique de l'esprit, du terrain vers la théorie puis vers le terrain à nouveau, m'a invitée à mettre de la nuance dans tout ce qui a traversé mes observations. Prendre ce pas de côté, habiter pleinement ma posture d'étudiante en anthropologie, a mis devant mes yeux la complexité des choix de vie, des relations, des parcours entrelacés, faits de couleurs, de tons, de saveurs et de textures différentes. C'est avant tout ce que j'ai voulu mettre en avant dans cette monographie, qui se veut non exhaustive.

De l'autre côté, intégrer la communauté, vivre les temps de fête, y apprendre les danses et les chants, donner « *la paix* » tous les soirs aux personnes avec qui je partageais le quotidien, à travailler dans les serres, démonter la yourte d'un couple à son départ, me joindre aux deux messes de Noël, faire des frites « belges » pour la communauté, entendre la cloche annoncer la naissance du bébé du jeune couple,

partager des soirées au coin du feu avec les stagiaires de passage et questionner chaque terme, chaque notion, tenter de comprendre, de saisir ce qui se joue dans la communauté : autant d'expériences qui ont fait du « terrain » un lieu où je me suis posée entièrement en tant que « *stagiaire belge* » et entièrement en tant qu'étudiante en anthropologie. Cette posture m'a apporté autant de difficultés et de questionnements qu'une richesse relationnelle, bien au-delà des mots, qui m'accompagne dorénavant.

Pour conclure, en suivant le quotidien de quinze personnes, devenues des personnes chères, dans un coin du Finistère, ce n'est pas une vérité sur la vie bonne que j'ai cherchée, mais une manière, parmi mille autres, d'être au monde. À l'heure où le religieux recule, dans les monastères comme dans les paroisses, ce rapport au monde tissé de contemplation, de relations humaines, de sobriété et d'attention au vivant ouvre une porte aux réflexions écologistes contemporaines.

Cette monographie laisse quelques questions en suspens : quelle place a le sacré et la spiritualité dans la manière d'habiter la terre et comment penser le religieux à partir des effets écologiques qu'il produit ? Si la réponse n'est pas trouvée entièrement à l'Arche du Gwenves, la communauté donne à voir une alliance entre un mode vie sobre et une vie empreint de spiritualité.

Ce que le Gwenves puise dans une Règle héritée, dans une manière d'être au monde où le spirituel et l'écologique sont indissociables, peut-il entrer en résonance avec des modes de vie occidentaux majoritaires qui ne partagent plus le même horizon ? Et à qui, au fond, ces façons de vivre nées dans les marges et portées par la vie de prière ont-elles quelque chose à dire, à celles et ceux qui cherchent aujourd'hui d'autres manières d'habiter la terre, sans en partager les fondements ? Quels aspects de cette communauté peuvent-ils être transposés, et lesquels, pour penser l'avenir des conditions d'habitabilité de nos milieux de vie, pour les humains et non-humains ? Cette réflexion ouvre sur des questionnements qui pourraient constituer une piste pour de futures recherches.

Bibliographie

Albert, J.-P. (2006). Incarnations, désincarnations : ce que les religions disent et font du corps. *Corps*, *1*(1), 31-38. https://doi.org/10.3917/corp.001.0031

Anchisi, A. et Amiotte-Suchet, L. (2022). De la santé au monastère à la santé du monastère. Anthropologie et Sociétés, 46(2), 141-157. https://doi.org/10.7202/1093991ar

Arche de Saint-Antoine. (s. d.). *Séjours et formations*. Consulté le 15 mai 2026, sur https://www.arche-sta.com/sejours-et-formations/

Arche de la Flayssière. (s. d.). *Accueil*. Consulté le 15 mai 2026, sur https://www.arche-de-la-flayssiere.fr/

Arche de la Borie Noble. (s. d.). *Groupe communautaire La Borie Noble*. Consulté le 15 mai 2026, sur https://www.association-regain.info/

Baudin, F. (s. d.). *La protection de l'environnement dans une perspective chrétienne : pour une éthique de la Création. Bible et écologie*. Culture Environnement Médias. https://cemfrance.eu/wp-content/uploads/2018/01/bibleecologie.pdf

Bobineau, O. et Tank-Storper, S. (2012). Max Weber, éthique et charisme. Dans *Sociologie des religions : domaines et approches* (p. 25-40). Armand Colin. https://shs.cairn.info/sociologie-des-religions--9782200277529-page-25

Caratini, S. (2004). *Les non-dits de l'anthropologie*. Presses universitaires de France.

Clot-Garrell, A. (2016). Current mutations of the monastic novitiate: emerging institutional imperatives, new forms of obedience. Dans I. Jonveaux et S. Palmisano (dir.), *Monasticism in modern times* (p. 29-45). Routledge.

Cordellier, M. (2018). *Recherche d'autonomie et architecture du commun dans les styles de vie communautaires* [thèse de doctorat en sociologie, Normandie Université]. HAL Thèses. https://theses.hal.science/tel-01946972

De l'Estoile, É. et Oudot, J. (2020). « Bien payé à ne rien faire » ? Les rémunérations dans Bullshit Jobs de David Graeber. *Regards croisés sur l'économie*, 27(2), 231-237. https://doi.org/10.3917/rce.027.0231.

Desruisseaux, A. et Romdhani, A. (2025). *Le rapport à la nature dans la transition écologique* (Cahiers du CRISES, collection Études théoriques et méthodologiques, n° ET2501). Centre de recherche sur les innovations sociales. https://crises.uqam.ca/wp-content/uploads/2025/09/CRISES_ET2501.pdf

del Vasto, L. (1996). *Éloge de la vie simple : principes et préceptes du retour à l'évidence*. Éditions du Rocher. (Ouvrage original publié en 1945)

del Vasto, L. (1993). *Les quatre fléaux*. Éditions du Rocher. (Ouvrage original publié en 1959)

del Vasto, L. (2025). *L'Arche avait pour voilure une vigne* (F. Rognon, préf.). R&N Éditions. (Ouvrage original publié en 1982)

Diry, J.-P. (1994). Les espaces ruraux fragiles : essai de définition. Essai de définition. *Bulletin OZP*, 1994, vol. 5, p. 7.

Dubertrand, B. (2025). Communautés et utopies nouvelles. *Revue Projet*, *405*(2), 46. https://shs.cairn.info/revue-projet-2025-02-page-46

Etopia. (2020, 13 décembre). *Conférence REP : écologie et spiritualité (2020)* [vidéo]. YouTube. https://www.youtube.com/watch?v=mo3QcA2hZCs

Fontaine, B., Haddioui, É., Fenton, G. et Hermesse, J. (dir.). (2025). *Du terrain (près de) chez soi : épistémologies du proche en anthropologie* (coll. Investigations d'anthropologie prospective). Academia-EME

Gauthier, F. (2017). Religieux, religion, religiosité. *Revue du MAUSS*, *49*(1), 167-184. https://doi.org/10.3917/rdm.049.0167

Hamant, O. (2023). *Antidote au culte de la performance : la robustesse du vivant* (Tracts n° 50). Gallimard.

Herrou, A. (2018). Introduction. Dans A. Herrou (dir.), *Une journée dans une vie, une vie dans une journée : des ascètes et des moines aujourd'hui* (p. 9-34). Presses universitaires de France. https://doi.org/10.3917/puf.herro.2018.01.0009

Hervieu, B. et Hervieu-Léger, D. (2023). *Le retour à la nature en vue des temps difficiles : l'utopie néo-rurale en France*. Éditions de l'Aube.

Hervieu, B. et Léger, D. (1980). Recours à la ruralité et crise. *Économie rurale*, *140*(1), 16-20. https://doi.org/10.3406/ecoru.1980.2743

Hervieu-Léger, D. (2017). *Le temps des moines : clôture et hospitalité*. Presses universitaires de France.

Hervieu-Léger, D. (2017, 24 janvier). *Interview sur Le temps des moines* [vidéo]. YouTube. https://www.youtube.com/watch?v=PWkZW2F4oSA

Hervieu-Léger, D. (2025). Les communautés apocalyptiques néo-rurales en France. *EcoRev'*, *58*(2), 9-16. https://shs.cairn.info/revue-ecorev-2025-2-page-9

Jacques, R. (1999). Le « spirituel » et le « religieux » à l'épreuve de la transcendance. *Théologiques*, *7*(1), 89-106. https://doi.org/10.7202/024975ar

Jacquier, C. (2011). Qu'est-ce qu'une communauté ? En quoi cette notion peut-elle être utile aujourd'hui ? *Vie sociale*, *2*(2), 33-48. https://doi.org/10.3917/vsoc.112.0033

Jonveaux, I. et Palmisano, S. (dir.). (2016). *Monasticism in modern times*. Routledge.

Lallement, M. (2019). *Un désir d'égalité : vivre et travailler dans des communautés utopiques*. Seuil.

Laval, C. (2016). « Commun » et « communauté » : un essai de clarification sociologique. *Sociologies*. https://doi.org/10.4000/sociologies.5677

Le Breton, D. (1999). Anthropologie du silence. *Théologiques*, *7*(2), 11-28. https://doi.org/10.7202/005014ar

Le Breton, D. (2011). *Anthropologie du corps et modernité* (6e éd.). Presses universitaires de France.

Le Breton, D. (2022). *Sourire : une anthropologie de l'énigmatique*. Métailié.

Léger, D. et Hervieu, B. (1979). *Le retour à la nature : « au fond de la forêt… l'État »*. Seuil.

Léger, D. et Hervieu, B. (1983). *Des communautés pour les temps difficiles : néo-ruraux ou nouveaux moines*. Le Centurion.

Luyckx, C. (2020). L'écologie intégrale : relier les approches, intégrer les enjeux, tisser une vision. La *Pensée écologique*, 6(2), 77-95. https://doi.org/10.3917/lpe.006.0077.

Maréchal, B. (2026). *Socio-anthropologie de l'islam contemporain* [notes de cours]. Université catholique de Louvain.

Matasci, L. (2022). Résonance monastique : ou, ce que la vie monastique peut nous dire sur la résonance. *Réseaux*, *235*(5), 193-215. https://doi.org/10.3917/res.235.0193

Olivier de Sardan, J.-P. (1995). La politique du terrain : sur la production des données en anthropologie. *Enquête*, (1), 71-109. https://doi.org/10.4000/enquete.263

Proulx-Masson, G. (2018). *Comment faire du commun avec des Individus ? Le cas de la communauté intentionnelle à revenu partagé Le Manoir* [Mémoire de maîtrise, HEC Montréal]. Dépôt institutionnel — HEC Montréal.

Pruvost, G. (2021). Ceci n'est pas une vie-mode d'emploi : de l'ethnocomptabilité en monde néo-paysan. *Monde commun*, *6*(2), 158-173. https://doi.org/10.3917/moco.006.0158

Pruvost, G. (2024). Du travail de subsistance au travail domestique. *Quotidien politique : Féminisme, écologie, subsistance* (2e éd., p. 119-163). La Découverte. https://shs.cairn.info/quotidien-politique--9782348078675-page-119?lang=fr.

Pruvost, G. (2024). Quotidien politique : Féminisme, écologie, subsistance. (2e éd.). *La Découverte*. https://doi.org/10.3917/dec.pruvo.2024.01.

Pruvost, G. (2026). Entre-subsistance. Dans J. Baschet et L. Jeanpierre (dir.), *Mondes postcapitalistes* (p. 261-275). La Découverte. https://doi.org/10.3917/dec.basch.2026.01.0261

Pruvost, G., Conversation avec De Roo, P. (2026). Ethnocomptabilité d'une maisonnée Microcompter pour macrocompter. *Multitudes*, 103(2), 209-216. https://doi.org/10.3917/mult.103.0209.

Rognon, F. (2003). Lanza del Vasto et la modernité. *Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, *83*(3), 325-350. https://www.persee.fr/doc/rhpr_0035-2403_2003_num_83_3_1035

Rognon, F. (2021, 25 septembre). *Lanza del Vasto, penseur et acteur de la non-violence* [communication]. Journée commémorative « Shantidas, serviteur de paix », La Borie-Noble, France. https://www.lanzadelvasto.com/wp-content/uploads/2021/10/Frederic-Rognon-Lanza-del-Vaso-penseur-et-acteur-de-la-non-violence.pdf

Rognon, F. (2025). Préface. Dans L. del Vasto, *L'Arche avait pour voilure une vigne* (p. 7-16). R&N Éditions.

Rouvière, C. (2015). *Retourner à la terre : l'utopie néo-rurale en Ardèche depuis les années 1960*. Presses universitaires de Rennes.

Rouvière, C. (2016). Migrations utopiques et révolutions silencieuses néorurales depuis les années 1960. *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, (133), 127-146.

Sallustio, M. (2018). Le « retour à la terre » : entre utopie et nostalgie. Le cas des collectifs de néo-paysans en France. *Conserveries mémorielles*, (22). https://journals.openedition.org/cm/2910

Sbardella, F. (2018). Donner voix à la parole. Sœur Armelle : un parcours de vie au Carmel. Dans A. Herrou (dir.), *Une journée dans une vie, une vie dans une journée : des ascètes et des moines aujourd'hui* (p. 296-317). Presses universitaires de France. https://doi.org/10.3917/puf.herro.2018.01.0296

Snikersproge, L. (2022). Voyage dans la nébuleuse du retour à la terre : idées, le politique et la fin de la radicalité ? *Lignes*, *67*(1), 101-113. https://doi.org/10.3917/lignes.067.0101

Tuquoi, J.-P. (2016, 25 janvier). Lanza del Vasto, sage oublié mais indispensable. *Reporterre*. https://reporterre.net/Lanza-del-Vasto-sage-oublie-mais-indispensable

L'Arche du Gwenves est une communauté située en Bretagne, héritière de l'expérience de Lanza del Vasto. Quinze personnes y vivent dans un quotidien scandé par des temps de prière. Le travail agricole, manuel et artisanal constitue la grande majorité des activités de la communauté. Ce mémoire montre comment ses membres s'efforcent, jour après jour, de ne pas séparer la prière du travail, le travail de la vie commune, la vie commune du rapport à la terre, un effort qu'ils nomment, à la suite du fondateur, l'unification des dimensions de la vie, et qu'ils tiennent pour la traduction concrète d'un projet de non-violence. Menée lors d'une période de départs significatifs, cette monographie donne également à voir les coûts du choix d'une vie rurale et exigeante.

Mots clefs : non-violence, communauté intentionnelle, retour à la terre, spiritualité, écologie

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN
Faculté des sciences économiques, sociales, politiques et de communication
École des sciences politiques et sociales (PSAD)
Place Montesquieu, 1 bte L2.08.05, 1348 Louvain-la-Neuve, Belgique | **www.uclouvain.be/psad**